LA VIE SPIRITUELLE
Nº 299 — Août-Septembre 1945

L'Assomption

L'année chrétienne est toute semée de fêtes mariales. Au premier abord, deux d'entre elles semblent plus importantes : l'Immaculée-Conception, qui célèbre le privilège unique, initial, et qui établit Marie sur le plan même de l'éternité, dans la pensée de Dieu; l'Annonciation, qui commémore le Fiat *par lequel elle a accepté sa vocation de mère de Dieu et des hommes, et d'où nous pouvons dater le mystère de l'Incarnation. Cependant la piété populaire ne s'y est pas trompée : elle a toujours considéré l'Assomption comme la fête mariale par excellence, comme « la Sainte-Marie ». C'est au quinze août qu'on offre des vœux et des bouquets aux chrétiennes qui s'appellent Marie (mais y en a-t-il encore de nos jours qui portent ce nom doux et glorieux? On ne connaît plus que des Marie-Claire et des Anne-Marie...). C'est au quinze août que se déroule la procession populaire, au milieu des blés moissonnés, procession aussi antique et universelle que cette fête antique (elle date du* VI^e^ *siècle) qui, chez nous, depuis le vœu de*

Louis XIII, est devenue fête nationale. Napoléon le savait bien, qui, n'ayant que l'embarras du choix pour placer au martyrologe son saint patron, parfaitement inconnu des hagiographes, décréta qu'il serait colloqué au quinze août, élevé ainsi au rang de fête de l'Empereur....

C'est que, malgré les apparences, si l'Assomption est la fête la plus glorieuse pour Notre-Dame, c'est aussi la plus humaine.

L'Epître, mystérieuse et poétique, comme toutes celles de la liturgie mariale, insiste sur ses attaches terrestres : Celui qui m'a créée a reposé sous ma tente et il m'a dit : Habite dans Jacob, qu'Israël soit ton héritage et PRENDS RACINE parmi mes élus... Et JE ME SUIS ENRACINÉE dans le peuple glorifié.... Je me suis élevée comme le cèdre sur le Liban, comme le cyprès sur le mont Sion, comme le palmier à Cadès, comme la roseraie à Jéricho, comme le bel olivier dans la plaine et comme le platane au bord de l'eau sur les routes.... *Elle « s'élève », mais sans nous quitter, comme l'arbre qui n'enfonce sa tête dans le ciel qu'en plongeant plus profondément ses racines dans le sol.*

Son Immaculée-Conception la met tout à fait à part; son Annonciation la salue comme « bénie entre les femmes »; à l'Assomption, elle monte au ciel par un privilège unique, mais, d'abord, à condition de mourir. Sans doute, sa mort n'est qu'une « dormition », une mort sans agonie, sans déchirement, sans corruption. Et la terre ne gardera pas son corps. Tout ce qui, dans la mort, est châtiment du péché, ne peut lui être imposé, mais non pas ce qui convient à la nature humaine qu'elle partage avec nous. Comme le disait très bien la véritable oraison de l'Assomption, conservée dans la liturgie dominicaine : « en ce jour,

la Sainte Mère de Dieu a subi la mort temporelle, bien que les chaînes de la mort n'aient pu l'asservir ».

L'Eglise, accablée de travaux terrestres, en la voyant s'éloigner, serait tentée de dire, comme Marthe : Seigneur, n'avez-vous aucun souci de ce que ma sœur me laisse servir seule? Dites-lui donc de m'aider. *Mais, en choisissant la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée, en se reposant pour toujours au ciel, Marie ne cesse pas de* servir, d'aider *l'Eglise qui, comme elle, doit être à la fois Marthe et Marie; comme elle aussi, l'Eglise est à la fois vierge — puisqu'elle est dans le monde sans être du monde — et Mère, puisque « sa demeure est dans la plénitude des saints ». Marie de Nazareth, comme Marie de Béthanie qui la figure, est la « vierge fidèle », celle « qui écoute la parole de Dieu et qui la garde », ainsi que dit Jésus dans l'Evangile de la Vigile.*

En processionnant autour de Marie, dans l'azur et le soleil du quinze août, l'Eglise proclame que Marie est bien à nous, elle chante notre joie d'avoir une mère glorieuse, une sœur-épouse, présente au ciel et sur la terre. Comme le stipule la Secrète : « Si nous savons qu'elle a émigré, quant à sa condition charnelle, nous éprouverons cependant que, dans sa gloire céleste, elle intercède pour nous auprès de Dieu ».

fr. A.-M. ROGUET, O. P.

LES MYSTÈRES DE DIEU

Virginité et maternité de Marie

La plus grande misère de l'homme est de se sentir enclin au mal, de découvrir au plus profond de son être comme un état de rebellion ou d'insoumission de ses puissances inférieures à l'égard de la raison. En vain rêve-t-il d'un équilibre, d'un ordre, d'une paix intérieure, tels qu'il les connut dans l'état d'innocence et de justice primitive où l'intelligence et la volonté, soumises à Dieu, se soumettaient à leur tour, dans une harmonie parfaite, les passions de la sensibilité. Rêve impossible, irréalisable : la sensibilité échappe à la maîtrise du vouloir, et l'homme se sent attiré par en-bas dans l'instant même où il tente de s'élever vers les pures régions de la contemplation et de l'union à Dieu.

Dans l'état actuel de l'humanité en effet, et par suite de la faute originelle, nous naissons soumis à la

concupiscence de la chair, et sans cesse il nous faut lutter contre ce foyer d'infection que nous portons en nous et qui est la source de tant de faiblesses et de chutes. Les saints eux-mêmes ne sont pas exempts de cette lutte, et l'on se rappelle la plainte douloureuse de saint Paul : *Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas... Je me complais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur. Mais je découvre en mes membres une autre loi qui se dresse contre la loi de mon intelligence et m'enchaîne à la loi du péché qui est en mes membres. Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort?* (1).

La délivrance, elle est possible, au moins dans une certaine mesure, avec la grâce de Dieu: ce sont les conseils évangéliques qui en montrent la voie. Elle consiste, pour l'homme, à renoncer aux plaisirs des sens, même quand ceux-ci s'avèrent légitimes, comme il advient dans l'état de mariage où la chair trouve à se satisfaire, mais non sans risque et danger pour la partie supérieure de l'âme. L'homme, en se proposant de garder la virginité du corps et de l'esprit, s'efforce vers une vie qui le dégage de toute entrave, tourne entièrement vers Dieu sa puissance d'aimer et rompt les obstacles qu'apporteraient à son élan les requêtes de son être sensible.

Certes, même en ce cas, la lutte continue de s'imposer : les tendances inférieures de notre nature ne sont pas détruites, mais leur principal aliment leur est enlevé, et de ce fait l'homme peut poursuivre plus aisément l'idéal d'équilibre moral vers lequel il aspire jusqu'en ses plus lamentables déchéances.

(1) *Rom.*, VII, 19-26.

Or cet idéal, toujours poursuivi et jamais atteint en perfection, sinon peut-être en de rares individus et après bien des efforts, ne pourrait-il être réalisé d'emblée dans une créature humaine en laquelle nous retrouverions toute la beauté de l'innocence primitive? Ce rêve de pureté intégrale que l'homme porte en lui, ne convient-il pas que l'Amour infini le lui présente personnifié dans un être de choix, fleur de notre humanité chancelante, dont la blancheur liliale irradierait sur notre pauvre monde et le consolerait de sa chute?

Puisque déjà nous savons que ce même Amour infini a produit le chef-d'œuvre d'une créature sans péché, ne faut-il pas conclure que, pour être parfaite, cette créature ne devra pas connaître l'humiliante lutte de la chair contre l'esprit? Remarquons cependant qu'en droit Marie eût pu être immaculée dans sa conception et cependant rester soumise à la loi de la concupiscence. La concupiscence en effet, ainsi que l'enseigne le Concile de Trente, n'est pas vraiment un péché dans l'âme que justifie la grâce : elle est seulement une conséquence du péché originel, source possible mais non nécessaire de nos fautes personnelles, occasion aussi de mérites quand nous lui résistons de tout l'effort de notre charité et de nos vertus.

On pourrait donc à la rigueur concevoir que Marie put être préservée du péché originel et cependant porter en elle ce que les théologiens, parlant de la concupiscence, appellent le foyer de péché, « fomes peccati ». Par ailleurs, la définition dogmatique de la Bulle *Ineffabilis Deus* a pour unique objet l'exemption de la faute originelle et non la préservation des conséquences qu'elle entraîne.

Qui ne voit néanmoins que Dieu, voulant faire de

Marie l'œuvre excellente de son amour, ne devait pas s'arrêter en chemin. « Le foyer de péché, écrit saint Thomas, n'est pas autre chose que la concupiscence désordonnée de la sensibilité. Cette concupiscence de la sensibilité est désordonnée lorsqu'elle répugne à la raison, c'est-à-dire lorsqu'elle incline au mal ou entrave le bien. Voilà pourquoi le foyer de péché implique, dans sa notion même, le penchant au mal et la résistance au bien (2) ». Or ce désordre pouvait-il exister dans la plus admirable des créatures? Evidemment non. Tous les théologiens en sont d'accord. Au sentiment des anciens, la sanctification première de Marie aurait seulement neutralisé les effets de cette convoitise désordonnée, puis la grâce de l'Annonciation en aurait détruit complètement la virulence. Plus exactement, l'opinion actuelle, surtout depuis la définition du dogme de l'Immaculée Conception, rejette l'existence en Marie, à un moment quelconque de sa vie, du foyer de péché. Par le privilège de sa conception sans tache, la Vierge a été préservée de la faute originelle, et, en conséquence, jamais elle ne connut ce déséquilibre foncier de la sensibilité qui demeure en nous, même après notre sanctification par la grâce.

On comprend dès lors que Marie, ainsi comblée des bienfaits de la rédemption de son Fils, n'ait jamais pu commettre le moindre péché personnel, la plus légère faute vénielle. C'est là une doctrine de foi enseignée par le Concile de Trente et qui achève de nous donner quelque idée de l'ineffable pureté de Marie. « Tota pulchra es, o Maria, et macula non est in te. »

(2) *S. T.* IIIa, q. 27, a. 3.

Marie est la vierge sans tache qu'aucun contact impur n'a jamais souillée, qu'aucun attrait, si faible soit-il, vers les jouissances désordonnées n'a jamais effleuré. Idéale créature, fruit parfait de l'œuvre rédemptrice; sa virginité n'est pas la barrière opposée à une convoitise envahissante et qui endigue la montée du mal; elle est l'efflorescence d'une âme qui n'a pas à lutter contre elle-même et qui, par un mouvement spontané de sa grâce, jaillit vers Dieu de toute la force de son amour. Elle est la manifestation de la plus splendide charité.

Déjà, dans notre condition humaine de pécheurs, l'âme qui renonce au monde, ne sacrifie pas l'attrait de la créature pour se cantonner dans l'isolement égoïste de son moi. La virginité n'est véritablement vertu qu'à la condition de nous porter vers Dieu dans un élan plus total. Un cœur de vierge n'est pas un cœur où la sensibilité est morte, où tout amour est détruit; bien au contraire, cet amour se fait d'autant plus ardent pour Dieu qu'il s'est libéré de toute entrave apportée par les objets inférieurs.

Vierge entre les vierges, Marie est le cristal très pur qui sans effort irise les rayons du soleil divin. Elle n'a pas à se dégager de la terre : elle ne connaît pas son emprise. Et c'est pourquoi son amour monte vers le ciel avec une telle plénitude et une telle ferveur. Jamais Dieu ne fut aimé et ne le sera dans les siècles de façon plus magnifique par une simple créature.

Et néanmoins, à cette perfection si haute, il eût manqué quelque chose si Dieu s'en fût tenu là dans la réalisation des grâces accordées à Marie. Elevée à un si haut degré de pureté qui rompt tout contact

avec notre terre souillée, Marie n'eût plus été de notre monde si rien de proprement humain ne l'y avait de quelque façon rattachée. Sa beauté spirituelle l'eût apparentée aux anges et séparée à jamais de nous; elle eût cessé, semble-t-il, d'être de notre race, elle eût cessé surtout d'être femme si, tout en demeurant l'être immaculé qu'aucune ombre ne saurait ternir, elle n'eût connu la fécondité. Car la fécondité est l'honneur de la femme : c'est son titre de noblesse; elle y trouve le moyen d'épanouir tous les trésors de dévouement et de tendresse qui sont le glorieux apanage de son sexe.

Certes, en notre état de chute, la virginité l'emporte en dignité sur la fécondité, car les relations que celle-ci, pour s'accomplir, requiert entre l'homme et la femme, donnent lieu à une particulière emprise des sens sur l'esprit. Néanmoins, ainsi que le remarque saint Thomas, l'excellence de la virginité ne tient pas au fait qu'elle implique un renoncement à la fécondité, mais bien plutôt qu'elle écarte, en se soustrayant à l'œuvre de la génération, toute possibilité de désordre passionnel. « Continentia... laudatur non propter defectum fecunditatis, sed propter remotionem inordinatæ libidinis » (3). Et le saint Docteur ajoute qu'en l'état d'innocence, où le désordre des sens n'eût pas existé, la virginité se fût effacée devant la noblesse de la fécondité. « Continentia in statu innocentiæ non fuisset laudabilis » (4).

Marie appartenait au monde de la chute, bien qu'elle n'en ait jamais expérimenté les souillures. Il conve-

(3) *S. T.* Ia, q. 98, a. 2, 3m.
(4) *Ibid.*

nait donc qu'elle se présentât parmi nous comme la vierge très pure qui « ne connaît point d'homme » (5). Elle deviendrait ainsi le prototype et l'exemplaire de toutes les âmes qui se hausseraient résolument vers Dieu en brisant les emprises de la chair. « Virgo virginum », elle serait la Vierge des vierges. Mais Marie est le chef-d'œuvre de l'Amour infini qui est essentiellement diffusif de lui-même : elle en est le reflet et l'image créée la plus parfaite, et, à ce titre, il ne convenait pas moins qu'elle fût féconde et qu'elle fût revêtue de la gloire de la maternité.

Et c'est ici surtout que la réalisation dépasse tout ce que l'humaine intelligence aurait pu concevoir. Cette maternité, en effet, qui donnera à Marie le plein épanouissement de son être de femme, va être une maternité divine. L'amour qui la rendra féconde sera l'Amour même de Dieu, le Saint-Esprit, et le fruit béni de son sein sera le Fils éternel en son humanité. Marie est mère de par la toute-puissance de l'amour divin, et elle est mère de Dieu fait homme. *La Vierge concevra*, chantait Isaïe, *et elle enfantera un Fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous (6). Et l'ange de l'Annonciation, faisant écho aux paroles du prophète, disait à l'humble fille de Nazareth : *Ne crains rien, Marie, car tu as trouvé grâce devant Dieu. Voici que tu concevras en ton sein et que tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand; on l'appellera le Fils du Très-Haut; le Seigneur lui donnera le trône de David, son père : il règnera éternellement sur la*

(5) *Lc.*, I, 34.
(6) *Is.*, VII, 14.

maison de Jacob et son règne n'aura pas de fin (7). Et devant l'appréhension de la très Pure, de la Vierge sans tache, jalouse de conserver son cœur à Dieu seul, l'ange ajoutait : « *L'esprit-Saint viendra sur toi et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'être saint qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu* (8).

Virginité féconde, parce que virginité toute orientée vers l'amour du seul Etre qui est la sainteté par essence, mais dont la bonté diffusive se communique à sa créature pour l'associer à ses œuvres. En venant parmi nous, le Verbe s'est fait chair, et cette chair, il la tire de la substance très pure de la Vierge Marie. Ainsi celui que, de toute éternité, le Père engendre en lui communiquant sa divinité, se trouve, dans le temps, engendré par Marie qui lui transmet sa vie humaine. Fils du Père par la génération éternelle, le Verbe est Fils de Marie par sa génération temporelle. Et Marie, mère du Verbe en son humanité, peut être à juste titre appelée Mère de Dieu. Elle devient de ce fait véritablement associée au Père dans la réalisation de l'Homme-Dieu, du Verbe incarné, du Christ Sauveur. Et l'agent de cette fécondité divine est évidemment l'Amour substantiel et incréé en la personne du Saint-Esprit. Jamais créature simplement humaine ne pénétrera à ce point dans l'intimité des trois personnes divines pour collaborer avec elles à une œuvre aussi magnifique.

Et quand le cœur très pur de la Vierge bénie se penchera vers cet enfant qui est son fils, et dont nulle créature parmi les hommes ne pourra jamais reven-

(7) *Lc.*, I, 30-33.
(8) *Lc.*, I, 35.

diquer la paternité, ce cœur virginal, tout rempli de l'unique amour de Dieu, n'aura pas à se diviser ou à tempérer son élan, car c'est le fils de Dieu, c'est Dieu lui-même qu'elle tient en ses bras et qu'elle entoure, en sa fragilité humaine, des soins de la plus maternelle tendresse. La maternité de Marie ne fait nul tort à sa virginité : elle en est au contraire le radieux épanouissement, puisqu'il advient ceci qu'une vierge, la plus immaculée de toutes les vierges, après s'être donnée à Dieu sans retour, reçoit le privilège insigne de donner Dieu au monde dans le mystère de son Incarnation.

Cette maternité de Marie, puisée aux sources de sa virginité, va d'ailleurs établir entre elle et tout l'ensemble du genre humain les liens de la plus étroite union. Si sa virginité semblait la ravir à notre monde, sa maternité l'y retient et la fait nôtre à tout jamais. Car, en consentant librement à cette maternité, Marie assume à notre égard la responsabilité de notre salut. Ce Jésus qui va naître d'elle, qui est son fils, qui lui appartient, n'est venu sur cette terre que pour racheter les hommes par le sacrifice de la croix. Il le lui faudra donc livrer à la mort, en conformité avec la volonté du Père qui, lui aussi, donne au monde ce même Fils pour que le monde soit sauvé par lui. De concert avec le Père par conséquent, et à son rang de mère du Verbe en son humanité, Marie, par son adhésion totale aux desseins éternels, apportera son concours à cet enfantement douloureux de nos âmes en vertu duquel, ayant été assimilés dans la grâce au Fils premier-né, nous pourrons nous dire à bon droit et les enfants de Dieu et les fils de Marie.

Ainsi à la maternité selon la chair de la Vierge très sainte, vient s'adjoindre cette maternité spirituelle qui fait que nous lui appartenons comme des enfants,

et qu'elle a sur nous des droits de mère. Maternité spirituelle dont le principe est posé au jour où Marie accepte de devenir mère de Jésus, car Jésus est la tête de tous les membres de son corps mystique avec lesquels il ne fait qu'un; maternité qui s'actualise au pied du Calvaire quand Marie nous engendre dans la douleur, et qui va se perpétuer jusqu'à la fin des siècles par cette intercession souveraine qu'elle ne cessera d'exercer auprès de Dieu dans le ciel pour que les grâces de salut, méritées par la Passion de son Fils, continuent à se déverser sur le monde et à opérer son salut.

Marie, Vierge-Mère, mère du Christ selon la chair, mère des hommes selon la grâce, tel est le chef-d'œuvre réalisé par l'Amour infini au sein même de notre humanité déchue et en dépit des tares que le péché y avait introduites.

fr. Ch.-V. Héris, O. P.

L'Économe infidèle

C'est au VIII^e^ dimanche après la Pentecote qu'on lit ou chante la parabole de l'Économe infidèle (1).

En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. Et l'ayant fait venir en sa présence, il lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de toi ? Rends-moi compte de ton administration car je ne veux plus désormais que tu pourvoies mon bien. Alors cet économe dit à soi-même : Que ferai-je puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne saurais travailler la terre et j'aurais honte de mendier. Je sais bien ce que je ferai afin que lorsqu'on m'aura ôté ma charge, je trouve des personnes qui me reçoivent chez elles. Ayant donc fait venir l'un après l'autre tous ceux qui devaient à son maître, il dit au premier : Combien dois-tu à mon maître ? Il répondit : cent barils d'huile. L'économe lui dit : Reprends ton obligation, assieds-toi là et fais en vite une autre de cinquante. Il dit encore à un autre : Et toi, combien dois-tu ? Il dit : cent mesures de froment. Reprends dit-il, ton obligation et fais en une autre de quatre-vingts. Et le Maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment. Car les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires que les enfants de la lumière. C'est pourquoi je vous dis de même. Faites vous

(1) *Luc*, XVI, 1.

des amis grâce au profit de l'iniquité afin que, quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

A la lecture de ce divin précepte, de cette simple histoire qui couvre une vérité mystique, succède généralement le prêche qui devrait commenter le texte. Je n'ai jamais eu la chance d'en entendre un qui ne m'ait déçu. Et chaque fois j'en gardais la gênante impression que le texte et le prédicateur n'avaient point parlé des mêmes sujets.

D'abord on prend soin de nous avertir et enseigner qu'il ne peut s'agir ici d'une apologie du vol ni même de l'abus de confiance (il ne nous était pas venu à l'esprit de le soupçonner). Après quoi l'on s'attaque à nos possessions terrestres, on nous montre ce que nos droits sur elles ont de fragile et d'arbitraire. On discute de nos différents moyens de les acquérir, de les conserver, de les transmettre. On nous prouve que, les regardant à la lumière de la justice absolue, on peut à la rigueur les ranger toutes sous le titre de « profits de l'iniquité ». Quelles ressources nous reste-t-il donc pour les justifier ? S'il est vrai que devant notre maître qui nous les a confiées en dépôt nous pouvons toujours être accusés d'avoir agi en économes infidèles à cause de notre façon de nous les approprier, nous pourrons du moins acquérir la bienveillance d'autrui et le pardon d'En Haut par notre façon de disposer d'elles. Et l'on termine par ce dit célèbre : « que l'aumône et la charité couvrent bien des péchés ». Ce qui constitue une introduction élégante et naturelle à la quête qui va suivre.

Le numéro de Juillet 1940 des Recherches de Sciences religieuses porte un article du R. P. Raymond Pautrel, auquel je renvoie. Le savant auteur y trace un exposé historique de la question depuis les temps de saint Jérome et de Théophile d'Antioche jusqu'aux spéculations de tel célèbre et récent théologien protestant, où l'on voit que les exégètes ont pris cette parabole pour une énigme et par leurs réponses contradictoires et subtilités diverses ont fini par en

obscurcir tout à fait la signification; et il conclut : « En face de ces interprétations multiples, on pensera que la question de savoir quel a été le premier sens, le sens tout court a été souvent esquivée et n'a jamais trouvé une réponse qui ait un peu satisfait (2). J'allais dire que la porte reste ouverte. Il serait plus honnêtes de dire qu'elle demeure fermée et qu'on essaye toutes les clefs pour l'ouvrir ».

Mais l'Evangile prouve que la porte se trouve au contraire grande ouverte. Et qu'il ne faut voir là nulle énigme. Chaque fois que les disciples du Christ (qui n'étaient point des docteurs ni des scribes, mais des pêcheurs sans lettres) se heurtent à quelque obscurité dans l'enseignement, ils ne se font pas faute de murmurer entre eux : « *Qu'a-t-il voulu dire par ces paroles ?* ». Et d'interroger le Maître afin d'en recevoir des réponses substantielles et des paroles de vie. Ici nulle surprise de leur part; d'où l'on doit conclure que ces simples d'esprit au cœur pur et qui avaient des oreilles pour entendre, entendirent tout de suite la vérité que le Seigneur leur exposait dans le langage désormais familier des paraboles.

Et nous, oublions nos arguties et faisons comme eux. En esprit de simplicité nous entendrons aussi sans peine aucune. Soyons assurés d'abord que le Maître ne veut pas nous confondre l'esprit avec un langage différent de celui qu'il nous a accoutumés à écouter de lui.

Une parabole est une histoire qui se déroule sur le plan de la vie quotidienne; pour en tirer le suc de la vérité il faut la transposer sur le plan de la vie intérieure. Quand le Seigneur nous parle du grain de sénevé qui est la plus petite de toutes les graines, mais qui, planté en terre, devient le

(2) On verra par les pages qui suivent pourquoi je ne peux m'arrêter à l'interprétation du R. P. Raymond Pautrel lui-même, lequel ne se dissimule pas, d'ailleurs, les difficultés que rencontrent sa propre thèse, sans parler du danger qu'il peut y avoir à prêter à Notre Seigneur des intentions ironiques, c'est-à-dire à retourner ses paroles.

lus grand arbre du jardin, nous ne prendrons pas son dire our un conseil de semer des poivriers, et nous en cherche- ons la signification en dehors des limites de l'horticulture. De même quand il nous parle d'un économe infidèle, nous 'avons aucune raison d'en tirer des conclusions d'ordre éco- nomique.

Il est clair qu'il ne s'agit ici ni de possessions terrestres, ni de fraudes financières ni d'aumônes.

Remarquons d'abord que l'histoire ne nous dit pas que l'économe infidèle, pris de court au milieu de ses comptes embrouillés et sûr de perdre bientôt sa place, ait, dans l'in- tention de se faire des amis, distribué le fruit de ses profits illicites. Sa façon de favoriser ceux dont il veut se ménager es bonnes grâces se trouve décrites avec une précision qui ne laisse rien à désirer : il ne leur donne rien. Il leur remet en partie la dette qu'il ont envers le maître. Quand on veut tirer de là la conclusion que les aumônes couvrent bien des péchés, ou que tel acquiert des mérites en disposant charitablement de biens mal acquis, on énonce peut-être des vérités édifiantes, mais on tombe dans le travers de répondre à la question en parlant d'autre chose. La remise d'une dette et un don sont deux actes tout à fait différents. Les termes du raisonnement ne sont plus les mêmes dans les prémisses et dans la conclu- sion. Dans cette interprétation de la parabole on commet deux fautes de méthode qui vont nous mener à l'impasse d'où nul effort d'ingéniosité ne pourra plus nous tirer; deux fautes corrélatives : Au lieu de résoudre le problème que la parabole pose sur le plan de la vie quotidienne, en changeant de plan, on change les termes du problème et l'on reste sur le même plan.

Tournons le dos à l'ordre économique et cherchons le plan où tout s'éclaire. Encore une fois, il ne s'agit ici ni d'un conseil de prudence financière, ni d'une invitation à l'au- mône, mais d'un sévère avis touchant le péché et touchant le jugement.

Quelle est cette dette dont il est partout question

dans l'Evangile ? qui est invoquée dans les paroles mêmes du Pater : « Et remets-nous notre dette comme nous la remettons, nous aussi, à nos débiteurs ? » Quels sont-ils, les comptes que nous devons rendre à notre Maître ? Quand, comment payerons-nous la dette du péché ?

Au Jugement.

Et comment sommes-nous ici-bas les économes du Maître de toutes choses ? Par le jugement qui n'appartient qu'à lui, mais que nous administrons en tout temps et même sans qu'on nous en charge. Avec quelle assurance et quelle autorité nous jaugeons les actes d'autrui, avec quelle vigilance et perspicacité nous perçons à jour ses mobiles, avec quelle fermeté nous réclamons l'abaissement de l'orgueilleux et la condamnation du menteur. C'est que la Loi nous tient à cœur, c'est que nous avons le zèle de la justice. Ce n'est point par méchanceté que nous tournons vers le criminel un visage de pierre, c'est sans considération d'intérêt que nous entendons faire rendre gorge au voleur.

Mais à ce point le Seigneur nous arrête et nous invite à la prudence : *les enfants du siècle sont plus sages que les enfants de lumière.* Car les enfants du siècle tiennent leurs comptes, savent la date de l'échéance, prévoient et pourvoient. Mais vous ne tenez pas vos comptes intérieurs, et vous ignorez vos risques futurs. Quand vous réclamez avec intransigeance que justice soit faite, vous vous montrez moins méchants que sots.

Car si justice est faite d'autrui, elle sera faite aussi de vous.

Et la mesure selon laquelle vous aurez jugé les autres, c'est selon cette mesure-là que vous serez jugés.

Or, vous pouvez bien clamer des profondeurs : *Si tu observes les iniquités, Seigneur, qui d'entre nous se soutiendra?*

Si vous espérez obtenir grâce pour vous-même, montrez de la grâce pour vos frères.

Et voici une parabole semblable à la précédente par son contenu (3).

Le royaume du ciel est semblable à un roi qui voulut se faire rendre compte par ses serviteurs. Quand il eut commencé on lui en présente un qui lui devait mille talents. Mais comme il n'avait pas de quoi les lui rendre, son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants et tout ce qu'il possédait pour satisfaire à cette dette. Ce serviteur se jetant à ses pieds le conjurait en lui disant : Ayez un peu de patience et je vous rendrai tout. Alors le maître touché de compassion le laissa aller et lui remit sa dette. Mais ce serviteur ne fut pas plutôt sorti que, trouvant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, il le prit à la gorge et il l'étouffait presque en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon se jetant à ses pieds le conjurait et disait : Aie un peu de patience et je te rendrai tout. Mais il ne voulut pas et le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il lui rendît tout ce qu'il lui devait. Les autres serviteurs, ses compagnons, voyant cela en furent troublés extrêmement et vinrent rapporter au maître ce qui s'était passé. Alors son maître l'ayant fait venir lui dit : Méchant serviteur, je t'avais remis tout ce que tu me devais parce que tu m'en avais prié. Ne fallait-il pas que tu eusses aussi pitié de ton compagnon comme j'avais eu pitié de toi ? Et ému de colère il le remit entre les mains des exécuteurs de la justice jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il lui devait. C'est ainsi que vous traitera mon Père qui est au ciel si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur.

Ce qui ne fait qu'illuminer les paroles du Pater citées plus haut : *Et dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* Quand on a pesé les termes de cette parabole, aucun doute n'est plus permis sur les termes de l'autre, qui sont les mêmes; mais la seconde ne redouble pas la première et ne porte pas sur le même point.

La seconde, nous montre l'acharnement de l'homme à réclamer son droit, alors qu'il n'a pas lui-même rempli son

(3) *Matt.*, XVIII, 23.

devoir. Par quoi il obtient ce qu'il réclame, mais perd du même coup tout droit à l'indulgence de celui à qui il devait; perd sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait et se voit jeté dans les fers jusqu'à ce qu'il ait tout payé. Elle nous invite à pardonner les offenses de ceux qui nous ont offensés.

La première montre l'opportunité pour le pécheur de ne point réclamer toute la dette du Maître. Elle nous conseille de suspendre notre réprobation, de brider notre indignation vengeresse en nos jugements touchant les fautes d'autrui, celles qui ne nous regardent pas. Elle renouvelle le commandement : Ne jugez pas. Cela n'est pas justice, mais sage retour sur nous-même et prudence.

Certes, il vaudrait mieux être des économes fidèles, exacts à rendre leurs comptes au Maître, autant qu'à les faire rendre à autrui au nom du Maître. Il est juste de crier à ceux qui vêtent de longues robes et se font saluer dans les assemblées et louchent vers les maisons des veuves, de crier aux scribes et aux pharasiens qu'ils sont des hypocrites, il est juste de déclarer aux hommes de noble apparence et pleins de pourriture au-dedans qu'ils sont des sépulcres blanchis; juste d'affirmer du roi Hérode que c'est un vieux renard. Mais il faut aussi pouvoir déclarer sans crainte de démenti : *Qui de vous peut me convaincre de péché ?*

Pour nous il serait plus juste de dire que cela serait juste. Cela serait juste si nous avions la justice en nous, la justice pour nous et le droit de juger. Mais nous savons de reste que la prudence seule nous convient.

Celui qui est sans péché, que celui-là lui lance la première pierre et les assistants un à un ouvrent la main, baissent la tête et se retirent. *Femme, où sont tes accusateurs ?*

Ainsi donc, la parabole de l'Econome Infidèle reprend un de ces thèmes, qui parcourent tout l'Evangile comme des motifs musicaux; elle se montre comme une des poutres de soutien de l'édifice.

Maintenant que nous avons restitué la donnée fondamentale de la parabole descendons au détail.

Une parabole ne s'applique pas seulement à son sujet dans l'ensemble. La plupart des touches qui lui donnent couleur et animation de vie comporte encore une charge symbolique et un complément de doctrine.

Fixons d'abord l'attention sur ce mot que l'économe inquiet dit à soi-même : *Je ne saurais travailler la terre et j'aurais honte de mendier.*

En d'autres termes : je ne saurais, habitué que je suis à profiter du travail de mes subalternes et des richesses de mes supérieurs, me vouer au travail honnête et utile entre tous, de gagner mon pain à la sueur de mon front. Je ne saurais mériter mon bien et me soutenir de moi-même.

Et transposant cette constatation sur le plan de la vie intérieure : je ne saurais réformer ma conduite et devenir fort et juste....

Et j'aurais honte de mendier : Je ne saurais non plus adopter l'attitude humble de qui, se reconnaissant vaincu, se résigne à demander le soutien d'autrui au lieu d'essayer de prendre l'avantage sur lui.

D'avoir dissipé le bien de mon maître, je n'ai pas honte, non. Je n'aurai pas honte tout à l'heure de recourir à une fraude pour sortir du mauvais pas où mes fraudes passées m'ont conduit, mais j'aurais honte — moi voleur — de mendier.

Bref et pour résumer le tout : je ne saurais devenir assez irréprochable pour me pouvoir passer de pardon, ni assez pieux pour demander pardon.

Voilà qui détermine le genre d'homme à qui la parabole s'adresse : à l'homme du commun, à celui qui ne peut ni ne veut vivre en sage ni en saint. Et le conseil donné sera un conseil de prudence de mesurer la rigueur de son jugement à la rigueur de sa propre conduite.

Je sais bien ce que je ferai afin que, lorsqu'on m'aura ôté

ma charge, je trouve des personnes qui me reçoivent chez elles....

C'est pourquoi je vous dis de même : Faites-vous des amis.

En condamnant le coupable, en exigeant du débiteur qu'il paye au maître jusqu'au bout sa dette de peine, vous *le retranchez d'au milieu de vous*, comme disait l'Ancien Testament, vous détournez la face, vous vous séparez de son humanité. Mais dès que vous suspendez (fût-ce par prudence) le jugement, que vous accordez à l'inculpé le bénéfice du doute, que, au lieu de prendre occasion de sa faute pour l'accabler, vous vous affligez de sa faute par affection pour lui; si, résistant à l'entraînement d'une indignation irréfléchie, vous considérez que tout homme tombe dans l'erreur tôt ou tard et que vous-même n'êtes pas exempt de blâme, alors le lien fraternel subsiste et vous évitez la faute de ne voir en le pécheur que la faute en oubliant ce qui en lui mérite compassion, et enfin l'image et ressemblance de Dieu caché en tout homme si déchu soit-il. Une chance reste alors pour que l'iniquité de l'indulgence devienne richesse de charité.

Voilà même où l'on aperçoit la raison dernière de cette prudence qui nous est conseillée. C'est une prudence propre à préparer les voies de la charité.

De cette charité qui résume toute la Loi et les prophètes, cette charité que saint Paul oppose si constamment à la loi du péché et à la justification par la Loi. Il suffit d'une pincée de ce levain pour faire lever toute la pâte du monde, d'une étincelle de ce feu pour enflammer et pour réduire en cendre tout l'édifice justicier. C'est à elle que s'ordonne l'enseignement tout entier du Fils de l'Homme.

Mais elle n'entre dans ce discours-ci qu'avec une extrême discrétion et par un seul mot : Amis. Mot dont la gamme des sens couvre toute l'étendue de l'âme depuis le cordial contact des compagnons jusqu'au sublime faîte de l'union spirituelle.

L'économe infidèle ne désirait, en les obligeant, que trou-

ver des personnes qui le reçoivent. Mais les enfants de lumière sont invités à se faire par le moyen de l'indulgence des amis.

... *Afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.*

Holà ! voilà des mots étonnants, et d'autant plus qu'ils sont jetés comme allant de soi et ne demandant aucune explication.

Comment ? *Les tabernacles éternels*, cela ne signifie-t-il pas le paradis? Si fait : on ne peut donner d'autre sens à ces mots.

Et qui doit nous accueillir au seuil du paradis ? Est-ce le Maître, est-ce le Père ? Non pas, ou pas encore. Est-ce le Christ humain et miséricordieux ? Non plus. Est-ce la milice éclatante des anges, est-ce la famille solennelle des saints ? Non, mais d'abord ceux que nous nous attendions le moins à rencontrer là : *ceux qui devaient au Maître* : les pécheurs pardonnés.

Pardonnés grâce à nous peut-être, et grâce à eux nous participons à la grâce. Et cela de deux façons sans doute : parce qu'ayant usé d'indulgence envers eux nous nous sommes ménagés la chance que Dieu use d'indulgence envers nous, et priant pour demander leur pardon, c'est le nôtre que nous aurons obtenu par surcroît.

Mais pour l'accusateur inexorable envers autrui un redoutable avertissement se cache ici : Prenez garde : celui que vous jugez damné, comme si vous sondiez jusqu'au fond l'âme des autres hommes, comme si vous possédiez jusqu'au bout la connaissance de la Loi, comme si vous jouissiez de la parfaite équité qui appartient au Juge, ce même pécheur entrera peut-être plus tôt que vous dans le pardon, occupera peut-être dans les *tabernacles éternels* une place qui vous sera refusée.

Car celui-là qui seul sait, juge comme il veut et non comme vous jugez. Il paye s'il lui plaît le prix de la journée entière à l'ouvrier de la onzième heure, il appelle à lui dans

le royaume le larron expirant sur la croix, efface tous ses crimes à cause d'un seul mot soufflé dans le repentir et de cette soudaine ouverture du cœur sur le seuil de la mort. Il relève la femme adultère et la prostituée. Il pardonne beaucoup à ceux et celles qui ont aimé beaucoup.

***

Reste à comprendre pourquoi le Seigneur nous administre cette fois son enseignement au moyen d'une histoire scandaleusement immorale. Ne pouvait-il choisir une autre image ? Si c'est à l'indulgence qu'il voulait nous disposer, à la bienveillance et au respect du prochain, pourquoi comparer ces vertus à une fourberie intéressée, à une habileté dégoûtante ?

C'est que nous touchons un de ces points par où le Christ était *un scandale pour les juifs* (par où il scandalise encore le juif qui est en nous, chrétiens).

Quoi ? dit l'homme de pure observance, tandis que la Loi exige œil pour œil et dent pour dent, vous osez pencher pour l'indulgence et pour la considération des personnes ! Nous tenons cela pour relâchement et complicité. Malheur à qui mêle la compassion aux choses de la justice. Si chacun transigeait et tergiversait, alors qu'il y va du maintien de cette institution divine qu'est la Loi de Moïse que nous vaudrait le Temple, le Sacrifice, les Écritures et l'Arche d'alliance ?

Tout juif est de naissance justicier. En Israël le juge abandonne le condamné au peuple pour être lapidé. Le peuple élu est justicier, c'est-à-dire à la fois juge et bourreau. Lui dire « ne juge pas », c'est lui ôter sa raison d'être. Si vous nous ôtez le jugement, que nous reste-t-il ? Il vous reste à vous juger vous-même et à vous repentir, pourrait répondre Jésus, à attirer les autres par votre exemple au lieu de les pousser au supplice.

Et pourtant *pas un iota de la Loi ne sera changé*, a-t-il dit. Le Christ lui-même est le grand Justicier. Le seul légitime. (Qu'il nous soit épargné de voir sa face de colère tournée

contre nous et de subir son bras vengeur quand il apparaîtra sur la gloire des nuages tel que le montre l'Apocalypse...). *Je ne suis pas venu pour abolir la Loi, mais pour l'accomplir.*

Saint Paul, pharisien converti, c'est-à-dire retourné, a mieux que tout autre annoncé ce que serait cet accomplissement de la Loi, cette loi de charité, de liberté, de grâce qui doit servir de soutien à la nouvelle terre et aux cieux nouveaux promis pour la fin des temps.

Mais il va de soi que cet accomplissement ne peut avoir lieu sans renverser toutes les attitudes, toutes les habitudes, tous les attachements de ceux qui tiennent à l'ancienne loi, ceux qui prennent la Loi pour une possession et pour un privilège où ils se sont installés orgueilleusement, des scribes et des pharisiens et de nous aussi qui nous disons chrétiens et qui ne sommes pour la plupart que des scribes et des pharisiens hypocrites.

Tout le drame chrétien est le choc de ces deux aspects de la Loi; toute la vie chrétienne n'est que la souffrance de l'enfantement de cette Loi dernière. Il faut que peu à peu elle remplace l'ancienne, qu'elle se glisse et de force à sa place : c'est pourquoi elle n'est pas le repos, mais l'épée, c'est pourquoi elle n'est pas indulgence, mais feu.

Pour le vieil homme cependant, elle reste iniquité et c'est le scandale. C'est pourquoi le Christ parlant aux hommes dans leur langue, ne craint pas de présenter le pardon comme *Mammona iniquitatis.*

LANZA DEL VASTO

Saint Michel - Octobre 1943.

NOTRE SANCTIFICATION

L'Immaculée, sœur des Pécheurs

On aurait tort de se représenter la sanctification de la Vierge, au premier instant de sa vie, comme la sanctification de l'ange ou d'Adam et Ève ou de la sainte âme du Christ, au moment où ils furent créés.

Car l'ange, Adam, Ève et l'âme du Christ n'ont pas été sanctifiés par rédemption; ils n'étaient pas pécheurs; ils n'avaient pas péché personnellement; ils n'étaient pas sous la loi du péché parce que provenant par la voie normale, d'une souche pécheresse; ils ne sont point passés de l'état de péché ou de la servitude du péché à l'état de liberté et de justice; ils ont reçu la grâce sanctifiante, comme une vraie grâce, comme un don purement gratuit, dont ils n'étaient pas dignes (1).

(1) Même l'âme du Christ, du moins par soi, en tant qu'âme humaine.

mais dont ils n'étaient pas indignes, sans que rien, en eux, s'y opposât.

La Vierge, au contraire, en raison de sa descendance, tout à fait identique à la nôtre, tombait, comme nous, dès l'instant de sa conception, sous la loi du péché de la race humaine.

Car elle n'a pas été créée tout entière par Dieu seul, comme l'ange; son corps n'a pas été formé du limon de la terre, comme le corps d'Adam, ni d'une côte d'Adam, comme le corps d'Eve, ni de la masse d'Adam, en dehors de la voie normale, par un miracle, par la seule opération du Saint Esprit, comme le corps de Jésus. Elle venait d'Adam le pécheur, comme nous, par son père et par sa mère. C'est pourquoi elle-même, au moment où elle a été constituée, dans le sein d'Anne, comme une personne humaine, avec son corps issu de ses parents et son âme créée par Dieu, au moment où son âme spirituelle a été unie à son corps et a formé avec ce corps une personne humaine, qui aurait désormais sa vie propre, elle-même dis-je, devait, allait subir le sort commun à toute personne humaine, insérée par la voie commune, par un père et une mère, dans la chaîne vivante qui a son origine dans la souche commune : Adam le pécheur.

Et c'est à ce moment qu'elle-même, en tant que personne humaine et vraie fille d'Adam, a été réellement et pleinement rachetée de cette dette, entièrement délivrée de ce péril imminent.

Elle a donc eu besoin, elle, personne humaine et vraie fille d'Adam, comme nous, d'être rachetée et délivrée, tout comme nous et, sans l'exception miraculeuse, qui lui est propre, elle aurait contracté, de fait, le péché originel, comme nous, au même titre que nous, parce qu'elle appartenait par son origine à notre race

pécheresse, à la masse dont nous avons été pétris, parce qu'elle était pleinement, par son père et sa mère, notre sœur en Adam, notre chair et nos os.

Or voici un second trait qui rapproche de nous la Vierge Immaculée.

Non seulement la Vierge a eu besoin de rédemption, comme nous, pour la même raison que nous et c'est par rédemption qu'elle a été sanctifiée, au moment où elle a été conçue; mais encore elle a été rachetée, comme nous, « en vue des mérites du Christ Jésus, sauveur du genre humain », (ainsi parle le Pape Pie IX dans la bulle *Ineffabilis*) « par la mort prévue du Fils de Dieu » comme l'enseigne la collecte de la fête.

Ce trait semble être considéré par beaucoup comme inexistant ou comme insignifiant; car ils n'en parlent pas, ou ils en parlent, sans insister, en passant, comme d'une chose sans importance.

Et cependant, quel trait digne d'être remarqué, relevé, scruté !

Est-ce qu'il ne figure pas, en bonne place, dans la prière officielle que l'Eglise propose et impose au peuple chrétien — et la loi de la prière n'est-elle point la loi de la foi?

D'ailleurs, le pape Pie IX n'a-t-il pas introduit ce trait en bon rang, dans la formule où il a défini, comme un dogme de la foi catholique, l'Immaculée Conception de la Vierge?

Ce trait découle de ce que nous avons dit. Il convient que la Vierge, qui a besoin d'être rachetée, comme nous pour la même raison que nous, de la loi du même péché, soit rachetée par le même rédempteur que nous. Rachetée, parce qu'elle est délivrée du sort misérable de l'espèce humaine, dont elle est, comme nous, un

rejeton, soumis, comme tel, à la loi de notre nature déchue, il convient qu'elle ait pour rédempteur celui-là même à qui notre nature doit sa rédemption. Par conséquent, il convient que le même Rédempteur la rachète « par les mêmes mérites », « par la même mort » que nous.

On est très porté à l'oublier, quand on est persuadé que, selon le plan réel de la divine Providence, le Fils de Dieu serait venu en ce monde, pour donner à l'œuvre de Dieu sa perfection suprême, par l'effusion suprême de la bonté divine, en s'unissant personnellement à toutes les créatures dans la nature humaine qui en est la synthèse, qu'il aurait donc choisi et pris une mère selon la chair, si, n'ayant pas péché, l'homme n'avait pas eu besoin de rédemption, et qu'ainsi la rédemption de l'homme pécheur s'ajoute à l'Incarnation du Fils de Dieu, comme un surcroît accidentel.

Car, alors, on est poussé, par la logique des idées, par la nature des choses, à isoler le Christ et sa mère, dans un monde de merveilles, ou du moins à trop les éloigner ou à ne pas assez les rapprocher de nous, qui sommes, de fait et jusqu'aux entrailles, des hommes pécheurs....

On est enclin à considérer et à aimer, d'abord et principalement, la Vierge — cette mère que le Verbe éternel se serait choisie et qu'il aurait prise, indépendamment du péché de l'homme, pour la faire participer, à un titre unique, et d'une manière unique à l'accomplissement et au rayonnement de l'union hypostatique, dans la sphère de grâce et de gloire où éclate la splendeur de l'Incarnation du Fils de Dieu, en reléguant à l'arrière-plan et comme une chose accidentelle les rapports de la Vierge avec l'homme pécheur.

On est entraîné à regarder, presque exclusivement, les prérogatives singulières de la mère du Verbe incarné, et à ne penser que très peu, quand on y pense, que ces prérogatives sont aussi les prérogatives de la mère du Verbe rédempteur.

Cette mère du Verbe incarné, on mettra l'accent sur les merveilles qui la glorifient, comme il convient, et l'éloignent d'autant plus de nous qu'elles sont plus glorieuses — sans montrer à quel point elle la rapprochent de nous, puisqu'elle les a reçus en vue de notre rédemption.

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus n'avait dû sans doute entendre sur la Vierge que des sermons qui s'inspiraient de cette opinion théologique; car, quelque temps avant sa mort, elle avouait à sa sœur que « tous les sermons qu'elle avait entendus sur elle l'avait laissée indifférente ».

Ces sermons montraient « la Vierge inabordable » et l'on y affirmait qu'à cause de ses prérogatives, elle éclipse la gloire de tous les saints comme le soleil, à son lever, fait disparaître les étoiles. Mon Dieu, s'écriait la petite sainte, que cela est étrange! Une mère qui fait disparaître la gloire de ses enfants! Moi, je pense tout le contraire, je crois qu'elle augmentera de beaucoup la splendeur des élus. A vrai dire, chère petite sainte, les élus lui devront toute leur splendeur....

Mais il est bien certain que si, en entendant un sermon sur la Vierge, où le prédicateur amoncelle merveille sur merveille, splendeur sur splendeur, en se bornant à montrer combien elle est à part et au-dessus des hommes, on va d'étonnement en étonnement, de stupeur en stupeur, d'ahurissement en ahurissement et « l'on est contraint du commencement à la fin de s'ex-

clamer en soi-même et de dire : Ah! Ah! — on est lassé et cela ne porte pas à l'amour et à l'imitation. Qui sait même si quelque âme n'irait pas alors, jusqu'à un certain éloignement pour une créature tellement supérieure si loin de nous, sans lien avec nous ? ».

Il en est tout autrement quand on est convaincu que dans le plan réel de la Providence le Christ fils de la Vierge et la Vierge n'ont pas été prédestinés, l'un à devenir le fils de Dieu, l'autre à être la mère du Fils de Dieu, indépendamment du péché et de la rédemption de l'homme, et que, dans la réalité vivante, un lien profond, déterminant, décisif, nécessaire, essentiel et infrangible, attache le Christ et la Vierge, par les entrailles de leur être, de leur mission, de leur vie, de leur mort, de leur don à l'homme pécheur.

Or, dans la bulle *Ineffabilis*, le pape Pie IX montre que selon son dessein éternel, « Dieu a prévu la très déplorable ruine de tout le genre humain qui dériverait de la transgression du premier Adam et que c'est pour empêcher l'homme, poussé à la faute par l'astuce de l'iniquité diabolique, de périr et pour redresser plus heureusement dans le second Adam ce qui allait tomber dans le premier Adam qu'il a décrété d'accomplir; par l'Incarnation du Verbe, le premier ouvrage de sa bonté.... Or, ajoute le pape Pie IX, c'est au Verbe prédestiné à sauver l'homme perdu, en se faisant homme, que Dieu a « choisi et préparé une mère selon la chair ». Et cette femme dont il naîtrait, serait rachetée, comme nous, pour la même raison que nous, par son Fils, « par les mérites de son Fils, sauveur du genre humain », dont elle est, comme nous, un individu authentique.

C'est donc pour l'Immaculée, comme pour nous, que son Fils, qui viendrait, non pour les justes, mais pour

les pécheurs, serait envoyé au monde, victime qui se substituerait à elle, comme à nous.

Donc en vérité, l'Immaculée appartient comme nous, pour la même raison que nous, non pas au plan de l'Incarnation voulue et accomplie en toute hypothèse pour elle-même, pour elle seule, mais au plan de l'Incarnation voulue et accomplie pour la Rédemption du monde, comme pour une œuvre à quoi elle est inséparablement liée; non pas au plan du Christ, qui consommerait la gloire et des hommes et de l'univers, en s'incarnant, mais aussi au plan du Christ qui restaure la gloire de l'homme et de l'univers, par son œuvre rédemptrice; non pas au plan du Christ qui se bornerait à faire rayonner, sur nous, de sa plénitude inépuisable, la splendeur de sa grâce et de sa gloire, mais au plan du Christ qui, par sa passion et sa résurrection, nous délivre du péché et de la mort; non pas au plan de l'entrée immédiate et de plain pied dans le règne de Dieu, mais au plan de l'introduction au règne de Dieu et au saint des saints, par l'oblation du sang, par l'immolation de la croix; non pas au plan de l'azur qui serait resté sans nuage, de la joie qui serait restée sans amertume, mais au plan de l'ouragan de douleurs qui aboutit à la joie bienheureuse, à l'azur éternel....

Donc l'Immaculée naît en vérité de la mort de son Fils comme nous; l'Immaculée tient son salut de la croix de son Fils, comme nous; l'Immaculée est la fille du sang et de la mort comme nous, la fille du sang de son Fils, de la mort de son Fils, comme nous; de la même mort, de la même croix, du même sang que nous....

Et elle le sait la grande méditative, qui, dès son jeune âge, approfondit le sens prophétique, si net, si

poignant, de tant de paroles et figures de l'Ancien Testament, et elle s'en souvient et elle le médite dans son cœur, depuis l'instant où elle conçoit son Rédempteur, notre Rédempteur, de son sein virginal, surtout depuis l'heure où elle le porte au Temple; comme une victime, destinée à la « contradiction », sur ses bras maternels, jusqu'au calvaire où elle le voit souffrir et mourir, pour elle, comme pour nous.

Est-elle assez près de nous, l'Immaculée, et n'y a-t-il pas la plus étroite solidarité, entre elle et nous?

fr. Th. BÉSIADE, O. P.

Tendances spirituelles des futurs prêtres

Une équipe de futurs prêtres avait envoyé à « Servir » (1) le compte rendu d'une réunion. « L'âme de toute vie intérieure, c'est l'apostolat », proclamait un compte rendu.

Un Supérieur de grand séminaire nous écrivit : « Quel renversement de dire que l'âme de toute vie intérieure c'est l'apostolat ! Mais c'est exactement le contraire, suivant la doctrine d'un livre fameux : « L'âme de tout apostolat » que l'Eglise a si fortement recommandé. On peut même dire que la paresse ou l'immobilité de certains prêtres ne vient que d'un manque de vie intérieure ».

« Servir » ayant publié une note analogue d'un autre correspondant, attira aussitôt la réaction suivante : « Certes, il est vrai que la vie intérieure est l'âme de l'apostolat, mais l'inverse est également vrai. Pour un prêtre vraiment apôtre du Christ, l'action prépare à la contemplation, elle l'accompagne et la soutient. Pour s'en convaincre on pourrait lire un article de « l'Union » sur la paroisse communautaire du Sacré-Cœur de Colombes et spécialement la conclusion que voici :

> On touche du doigt la grâce; mieux : on vit en plein surnaturel; quelle erreur de prétendre que le ministère

(1) « Servir » Cahiers mensuels des futurs prêtres — 5, rue Tolosane, Toulouse.

ainsi compris peut entraver, voire compromettre la vie intérieure du prêtre : comme si le prêtre ne devait pas se sanctifier dans son ministère et par son ministère, comme si le temps employé au ministère était du temps perdu pour la vie intérieure...

On en arrive ainsi peu à peu à une unité de vie très épanouissante. Apostolat et vie intérieure se compénètrent intimement jusqu'à se recouvrir réciproquement : le prêtre n'est pas tiraillé entre les nécessités de son ministère et de l'évangélisation et les exigences de la vie intérieure (2).

Si nous avons cité un peu longuement c'est parce que nous voyons dans cette controverse issue d'un cercle d'études de jeunes un témoignage très caractéristique de leur orientation spirituelle.

Tous les correspondants que nous avons cités ont raison. La vie intérieure est et restera toujours l'âme de tout apostolat; sans intimité avec le Christ, sans contact permanent avec la source de vie, toute action ne serait que vaine agitation. Mais le fait que les jeunes aient pu retourner la formule, montre que leur préoccupation actuelle est dirigée avant tout vers la grande tâche que le Christ confia à ses apôtres, vers la tâche missionnaire.

I

Aux sources d'une nouvelle orientation spirituelle

Il ne faut point s'en étonner et au risque de prendre quelques détours, nous voudrions montrer comment l'évolution même de la société contemporaine appelait les générations actuelles à la conquête. On pourrait juger inutile ce préambule. Puisque le paganisme succède sous nos yeux au chris-

(2) L'Union Janv.-Fév., Mars 1945, p. 42.

tianisme, il est certain qu'une génération d'apôtres devait éclore. Mais la réalité est plus complexe. Car, précisément, la vocation à l'esprit missionnaire ne s'est pas développée en premier; elle a surgi comme suite, ou plutôt comme complément immédiat et inévitable de la redécouverte du Corps Mystique. Le mouvement communautaire semble avoir précédé au moins en principe le mouvement d'apostolat. Et cette façon de s'exprimer est encore inexacte. Il vaudrait mieux dire que ces deux courants ont conflué, venus de sources diverses, pour donner la note dominante du séminariste d'aujourd'hui.

Il est faux de croire que le monde, ou au moins la France, devient païen sous nos yeux. La déchristianisation est ancienne, le paganisme est là depuis longtemps. Au fond nous sortons d'un paganisme pour entrer dans un autre plus apparent, plus brutal.

> Les hommes se sont révoltés contre le christianisme vrai et fidèle au Christ et à sa doctrine; ils se sont forgés un christianisme à leur guise, une nouvelle idole qui ne sauve pas, qui ne met pas obstacle aux passions de la concupiscence de la chair, à l'avidité de l'or et de l'argent qui fascine les yeux, à l'orgueil de la vie; une nouvelle religion sans âme, ou une âme sans religion, un masque de christianisme mort, sans l'esprit du Christ (3).

Voilà la cause principale que S. S. Pie XII assigne au paganisme contemporain. Des générations chrétiennes vivant dans le milieu capitaliste bourgeois du XIXe siècle ont déformé leur religion, en ont fait une caricature. Il n'est pas extraordinaire que Karl Marx et à sa suite les communistes aient vu dans le christianisme apparent, que seul ils pouvaient observer, le produit du régime capitaliste; eux non plus n'ont pas reconnu, d'accord en cela avec le Souverain Pontife, le ferment religieux qui avait opéré autrefois sans violences la plus grande révolution de l'histoire.

---

(3) SS. Pie XII, Mesage de Noël 1941.

Dans cette société l'argent devenait le but principal de l'existence. C'est pour s'enrichir qu'on montait les entreprises, sans souci du service social. Qui réussissait arrivait vite à se faire bien voir même si ses procédés n'étaient pas très purs. « Un beau mariage » était un mariage d'argent et la dot en devenait l'élément essentiel. Comme les jeunes gens pensent d'ordinaire à autre chose, c'étaient les parents qui choisissaient et dans ce but on cloîtrait soigneusement les filles à la maison. Les questions d'héritages divisaient les familles et devenaient source de haines, de rancunes et de procédés honteux autour des lits de mort. Naturellement, l'argent étant tout, la « situation » qui permet de l'acquérir venait au premier plan ainsi que les études pour y parvenir. Périsse l'âme, l'instruction religieuse, l'apostolat, tout ce qui fait la valeur spirituelle du chrétien pourvu qu'on enlève le sacro saint « bachot » qui permettra d'accéder à une situation stable, tranquille. Si la fortune venait à manquer, il fallait au moins en conserver la façade et l'on voyait rouler en autos qui n'étaient pas payées des familles qui, à table, avaient devancé l'époque des restrictions.

De cette vie, naturellement, tout risque devait être banni : il convenait d'être assuré contre tout, même contre les sanctions éternelles et c'est pourquoi on gardait dans tous ces milieux des pratiques chrétiennes et chez les meilleurs, ou les plus prudents, une certaine tenue morale. Mais l'amour, point! Car l'amour exige le don de soi sans compter que ce n'est pas toujours « raisonnable ».

Nous passons discrètement sur les mœurs, car, pourvu qu'il n'y ait pas affront public, on était très large sur ce chapitre. Le jeune homme « s'amusait », car « il faut bien que jeunesse se passe », et à 25 ou 30 ans il « achetait une conduite », « se rangeait » et épousait une « riche héritière », « une dot » à laquelle il essayait (?) d'être fidèle.

A la jeune fille, par contre, on ne permettait rien parce qu'on redoutait « les conséquences » trop apparentes.

Cette vie païenne se teintait de religion; c'était bien porté :

cette religion avait ses exigences particulières et ses péchés propres. Elle était marquée généralement par « l'assistance » à la messe, au moins pour les femmes, et le « maigre » du vendredi. Le péché le plus grave, le plus infâmant, était le vol. Si on volait, il fallait le faire selon la loi afin de ne point ternir sa réputation; car cette « classe dirigeante » née pour l'argent avait eu l'heureuse fortune de découvrir, dans une religion qu'elle ignorait en grande partie, la légitimité du droit de propriété; elle s'en était servie pour consolider sa propriété à elle en empêchant les autres d'y accéder.

Naturellement une religion ainsi représentée avait des adversaires : d'abord tous ceux qui de tous temps formeront la phalange de la « Cité de Satan » occupée et préoccupée d'abattre l'Eglise du Christ sous toutes ses formes; ensuite beaucoup d'âmes généreuses qui refusaient de reconnaître un Christ qu'elles auraient aimé sans cette caricature qu'on leur offrait. Puisqu'on était « les bien-pensants », inévitablement, les adversaires étaient « la canaille ». En face des « gens bien », de la « bonne société », des « gens de l'ordre », il y avait les « autres », les « éléments de désordre » que l'on devait injurier et mépriser.

Pour les combattre, il ne s'agissait pas d'être « des brebis au milieu des loups », cette expression naïve d'un évangile trop peu pratique, mais d'autres loups mieux armés ou plus malins. La prudence du serpent consistait à ruser, quant à la simplicité de la colombe, c'était encore là une naïveté.

Et pour finir, la grande vertu, la base de la religion et de la société, c'était l'épargne, prévoyante d'un avenir assuré. Tout cela obligeait naturellement à être conservateur, car on ne voyait pas pourquoi changer un état social où l'on se trouvait si bien, « il y aura toujours des pauvres parmi vous » mais qu'y faire ? Car on ignorait scandaleusement l'évangile, mais certains morceaux choisis en avaient été appris et servaient à se justifier.

Non, Courteline, Labiche, et plus récemment Mauriac n'ont pas menti. Tel était le monde bourgeois, la classe dirigeante,

t les familles vraiment chrétiennes qui réussissaient à y ivre avaient bien de la peine à se garder de toute contamiation.

Et cette classe dirigeante avait réussi à façonner à son mage sous une forme transposée une grande partie de la aysannerie, et à repousser avec horreur loin de l'Eglise les euf dixièmes du monde ouvrier.

***

Que pouvait faire le prêtre en un tel milieu ? Loin de ious de mépriser le clergé qui nous a précédé ! Sa tâche ut une tâche de géants qu'il a remplie avec honneur. Comme l est attachant bien que difficile en ce moment le ministère du prêtre au milieu d'un monde bouleversé, en regard de ce qu'il fut dans cette société glacée et figée qui n'eût pas supporté qu'on suspecte la valeur de ses « sentimeents religieux ».

Il faut savoir cela si l'on veut comprendre quelque chose au mouvement spirituel qui agite les jeunes de notre génération et spécialement les futurs prêtres.

A-t-on réfléchi à ce que fut la vie du prêtre dans cet océan figé où il se sentait incapable de rien changer et où il était pris lui-même, comme un navire enserré dans les glaces, risquant de périr enlisé, conquis, assimilé par « le monde » qu'il aurait pourtant voulu vivifier ?

Combien ont senti la nausée de ces confessions pascales où l'on n'accusait ni le vol ni l'impureté qui auraient déshonoré, mais où l'on avouait sans contrition d'avoir manqué la messe et « mangé de la viande »; de ces messes de mariage où garçons d'honneur et demoiselles d'honneur évoluaient au milieu des toilettes, où de belles dames vocalisaient à la tribune, pendant que, là-bas, tout au fond du chœur, un pauvre prêtre, après avoir copieusement encensé la famille des époux, entait de « caser » une messe basse à laquelle nul ne pensait. Comment s'étonner alors que ce formalisme ait gagné

toute la société et que bien des communions solennelles n soient que des certificats de fin de religion ?

Il faut parler au passé bien que tout cela se pratiqu encore couramment, bien que de nombreux prêtres « accli matés » pour ainsi dire à cette « religion sans âme » nour rissent toujours des illusions en comptant le nombre de « Pâques » et des « communiants ». Il faut parler au pass parce que tout cet édifice a craqué et s'effondre, et parc qu'il s'effondre sous les coups qui ont donné naissance au mouvement spirituel de la reconquête chrétienne.

Le paganisme distingué des « bien-pensants » a suscité en effet, deux courants, deux forces, l'une extérieure, l'autr intérieure. La première est celle de toutes les doctrines issue de la révolte humaine contre l'idole-argent et qui ont rem placé le dieu par d'autres dieux non moins païens, mais d'un paganisme plus brutal. C'est ce déchaînement de forces di verses qui s'est appelé racisme ou marxisme. Ces forces on leur valeur humaine propre, mais aussi leur réactions païenne de violence, de vengeance et de mensonge. L'autre, c'est l magnifique essor de l'Action Catholique surgi du sein mêm de cette société sans âme et qui tend précisément à lui refair une âme en détruisant la façade hypocrite par l'étude de faits à la lumière du Christ : il faut dire qu'elle y réussit

La découverte du nouveau paganisme et de la déchristia nisation des masses a réveillé le sens missionnaire. On pens à l'émotion soulevée par un livre tout récent et très vra « La France pays de mission ? ». Ce mouvement pour mettr au premier plan l'apostolat a coïncidé avec l'entrée dans le séminaires de nombreux militants venus de l'Action Catho lique.

Or, l'Action Catholique était fille de la jeunesse catholiqu née en ce milieu bourgeois que nous avons décrit. La jeu nesse catholique avec sa devise : piété, étude, action, n marquait pas spécialement la tendance à l'apostolat, mai elle avait toujours été, à la suite d'Albert de Mun, passionné des questions sociales. L'étude de ces questions la portait

réagir contre le milieu dont la plupart de ses membres sor-
ait et il était normal que le premier de ses enfants, soit un
nfant terrible, la J. O. C., née en pleine classe ouvrière au
ilieu du nouveau paganisme. De ce fait et tout de suite
elle-ci fut conquérante : « Nous referons chrétiens nos
rères ». Mais, à sa suite, J. E. C., J. A. C. et même J. I. C.
épétèrent le refrain : « Nous referons chrétiens nos frères ».
Déjà bien préparée à cette orientation par son action sociale,
oute la jeunesse catholique devenait missionnaire. Même
ans les collèges libres et les séminaires où il n'était pas
uestion de conquête, le mot d'ordre tendait à l'apostolat,
christianiser ou rendre plus chrétien le milieu ». Il ne
aut donc pas s'étonner si l'entrée des militants dans les
éminaires y porte au premier plan le souci de l'apostolat.

Ces militants avaient, dans leurs divers mouvements, pris
'habitude de l'équipe, de l'équipe intime, fraternelle, forte-
ent cimentée par l'action commune et par les centres de
acances. Ils en gardaient la nostalgie dans le milieu très
ndividualiste du séminaire et ils se prenaient à rêver d'un
lergé qui partirait en équipe à la conquête des âmes. Ils
ouffraient de n'être plus soutenus dans les heures d'ennui
u de défaillances par la cordiale fraternité de leurs compa-
nons d'équipe. Parfois ils eurent peur de l'isolement du
rêtre dans la paroisse; ils trouvèrent surhumain ou plutôt
nhumain d'avoir un jour à tenir tête, seuls avec le Christ,
ans aucun appui fraternel, à la marée du laïcisme contem-
orain. Beaucoup émigrèrent vers les ordres religieux les
lus divers semblant ainsi chercher la communauté avant
out, avant même l'apostolat et c'est pourquoi nous disions
n commençant que le mouvement communautaire était au
oins aussi premier que le mouvement missionnaire.

Cette fuite, c'était une attitude de facilité, mais aussi un
anque de confiance, il faut le dire, à l'égard des diocèses.
n craignait que l'organisation diocésaine ne soit pas apte
soutenir le prêtre dans sa vie de prêtre et cette accusation
ait grave. Peut-on dire encore aujourd'hui que tous les

futurs prêtres soient pleinement rassurés sous ce rapport. Certes, la forte spiritualité du « Christ religieux de son Père » avait suffi à soutenir la plupart du temps les prêtres solitaires du monde qui s'en va; mais les dangers du monde nouveau n'exigeaient-ils pas plus qu'une spiritualité, une véritable organisation humaine et surnaturelle de soutien mutuel ?

L'entrée des militants dans les séminaires n'était pas la seule source d'importation de l'équipe et de la mission. La communauté était, est encore et sera encore longtemps dans l'air qui nous baigne. Réaction contre quatre siècles d'individualisme, particulièrement contre le dernier où l'individu fut hissé sur les autels, les tendances de notre époque païennes ou chrétiennes, sont communautaires. L'état, la classe, la race, la patrie, tendent à prendre la place de la déesse Raison. Dans l'Eglise un mouvement de pensée et d'étude considérable approfondit la doctrine du Corps Mystique; une littérature religieuse abondante et de valeur en vulgarise le développement. L'encyclique « Mystici corporis Christi » est venue en couronner une étape. On retrouve l'unité humaine sur le plan naturel et sur le plan surnaturel. Tout cela n'a pas pu ne pas franchir les murs du séminaire pour y renforcer la tendance à l'esprit communautaire — nous ne disons pas la vie communautaire qui n'est pas partout possible (4).

Les besoins du monde extérieur, dévoilés par les contacts nombreux issus de la guerre et par des livres comme « La France, pays de mission ? », ont également poussé le futur clergé vers les préoccupations missionnaires. Vigoureux mouvement de pensée et de civilisation, expérience du paganisme brutalement découvert, telles sont les sources profondes de courants qui, par l'Action Catholique, les livres, les maîtres et le contact direct, ont modifié profondément l'orientation spirituelle des séminaires.

---

(4) Le grand séminaire de Lille avait fait il y a 2 ans une enquête remarquable sur l'esprit communautaire et la vie communautaire.

*
* *

Une telle évolution ne vas pas sans difficultés. Dans les séminaires, chez les futurs prêtres deux conceptions du prêtre s'élevaient prêtes à s'opposer. Celle du « saint prêtre » père de famille de la paroisse, appuyé sur un règlement intérieur sévère dont la règle du séminaire était la préparation directe, le prêtre donnant dans sa paroisse le témoignage du Christ priant et s'offrant et sanctifiant, à l'image du saint Curé d'Ars. D'autre part celle du « missionnaire ardent » tout entier tendu vers les masses perdues à reconquérir, le missionnaire soutenu par la flamme de la charité et par une équipe de frères, le missionnaire entreprenant, formateur de militants, et vivant tout près du peuple, une sorte de saint François Xavier XX^e^ siècle.

Des deux côtés un égal souci de vie intérieure intense — car nous ne parlons pas ici des déviations trop fréquentes de ces deux tendances vers un embourgeoisement facile ou une agitation stérile. Les uns mettent l'accent sur la contemplation du Christ au service de son Père, les autres sur le Christ missionnaire brûlant de la soif des âmes, en oubliant de boire et le manger. Les premiers voient la méditation précéder l'action comme l'exige la logique, les autres puisent dans l'action inspirée par l'amour, la flamme qui ordonne au but fixé tous les instants de leur vie, compris leur oraison.

On ne peut plus parler au passé maintenant, car telle est encore la situation dans plus d'un séminaire. Or, la diversité des diocèses et des paroisses fait que ces deux conceptions peuvent co-exister; il est encore des paroisses, et il n'est pas souhaitable que leur nombre diminue, où le prêtre doit être le père de famille et non le missionnaire, même s'il trouve le moyen d'être moins seul. Il faut donc se garder de vouloir simplifier. Il serait faux de dire que la nouvelle spiritualité issue de l'évolution du monde et des esprits doit écraser le passé. D'ailleurs ce n'est pas seulement question de circons-

tances. Même si la chute du « masque de christianisme mort » et l'apparition du paganisme brutal oblige à adopter bientôt partout une spiritualité missionnaire, il faudra que celle-ci ne renverse pas tout ce qui l'a précédé, mais qu'elle succède, en assimilant les richesses du passé. C'est trop une tendance de jeunes de vouloir démolir pour reconstruire. Il faut réagir. La croissance des êtres vivants se fait sans détruire et ce n'est qu'après la poussée des rameaux verts que les branches sèches tombent d'elles-mêmes. Il y aura donc à faire une synthèse, nous en parlerons plus loin.

* * *

Il y a plus. De nombreux futurs prêtres ont fait en Allemagne un stage forcé comme travailleurs. D'autres sont allés au maquis. Ils étaient partis pour être apôtres; ils se sont trouvés très maladroits, au contact d'un milieu qu'ils ignoraient parfaitement, ils ont dû se mettre à l'école de leurs frères d'Action Catholique et se résigner à faire œuvre moins belle ou moins immédiate qu'eux. Nous parlons ici des meilleurs. Mais ils ont vu à côté d'eux d'autres séminaristes, que n'avait pas envahi le microbe de l'apostolat, se montrer très au-dessous de leur tâche, à cause d'une formation humaine très déficiente et d'un complexe d'infériorité qu'eux-mêmes ressentaient vaguement. Nullement inférieurs aux militants sur le plan spirituel et intellectuel, ils se sentaient incapables d'utiliser leurs richesses, faute de parler le langage du milieu, faute de le comprendre, faute parfois d'énergie et de cran (5). D'où un désir de formation humaine plus complète et de contacts plus fréquents avec les milieux humains « Réaliser un beau type d'homme pour devenir de meilleurs prêtres ». Ces futurs prêtres ne songeaient pas que des militants, vivant en pleine pâte, seraient toujours plus à leur aise

(5) Voir rapports de séminaristes revenus d'Allemagne dans « Servir » de Décembre 1944 et de Juin 1945.

au milieu de la masse et que le rôle sacerdotal est surtout de former ces militants. Certains, dans un élan de générosité très beau, mais discutable, pensaient déjà au « prêtre ouvrier » vivant à l'usine de la vie même de l'ouvrier. Il n'en reste pas moins qu'ils avaient touché du doigt leur imparfaite formation humaine et qu'il fallait y remédier.

Ce désir coïncidait avec les préoccupations d'autres séminaristes venus en grand nombre d'un mouvement, dont nous n'avons pas encore parlé « les Scouts de France » et « la Route ». Dans les troupes et dans les clans, ces derniers avaient acquis le goût du vrai et la vertu de loyauté, le goût du difficile et la vertu de force, l'amour du risque, le talent de l'adresse, le sens de l'unité aussi, du travail en équipe et de l'accueil vis-à-vis de tous. Ils portaient au séminaire une note d'énergie, de tenue, de franchise, de réalisation; c'étaient bien les éléments de formation humaine qui manquaient (6).

D'où une troisième vague dans le sens d'un humanisme sacerdotal, en harmonie, elle aussi, avec la tendance humaniste de notre époque qui vint se joindre à l'esprit d'équipe et à l'esprit missionnaire. Cette troisième vague n'était pas sans péril. Le scout n'est pas essentiellement un intellectuel; le séminariste de retour d'Allemagne n'avait guère vu que le monde ouvrier. D'où une tendance à négliger dans la culture humaine la formation intellectuelle au bénéfice des vertus actives. On oublie trop facilement que la pensée précède ou au moins accompagne l'action en la valorisant. On oublie que le clergé actuel doit surtout à sa valeur intellectuelle l'influence qu'il a dans le monde. On confond trop facilement la pensée avec un certain intellectualisme pur sans attaches avec le réel. Il y a là une erreur, une déviation contre laquelle devront lutter tous les éducateurs de futurs prêtres mais qui, sagement redressée peut réaliser l'accord si souvent oublié de l'intelligence et du concret; car l'intelligence part du concret et doit y revenir si elle ne veut pas se perdre dans les nuées.

(6) « Servir » d'Avril 1945 : « Les routiers en marche vers le sacerdoce ».

Nous nous sommes étendus longuement sur les diverses sources de l'orientation spirituelle du futur prêtre en 1945. Nous n'avons pas eu la prétention d'en écrire l'histoire complète. Elle s'arrête d'ailleurs trop près de nous pour en juger avec le recul nécessaire; elle ne s'arrête d'ailleurs pas si les premiers séminaristes sont revenus d'Allemagne en mai 1944, et du maquis en octobre, beaucoup d'autres n'en sont pas encore rentrés. Il y aura l'apport des séminaristes prisonniers, des soldats de la nouvelle armée française. Quelques jugements seront peut-être à revoir. Cependant les tendances générales demeurent et il fallait en explorer les sources pour comprendre ce qu'elles ont de profond et de nécessaire.

R. Ducasse,
Directeur de « Servir »

La vie religieuse des déportés

Notes sur Fresnes

(*Séjour du 8 janvier 1944 à fin juin 1944.*)

La première chose qui s'impose à ma mémoire en « repen-ant » à Fresnes, c'est le prix du silence et de la solitude. e n'est pas qu'une impression personnelle, de nom-reux camarades détenus auxquels j'ai pu parler rue des aussaies ont constaté, eux aussi, que lorsque l'on était dans n minimum de bonnes dispositions le silence et la solitude e Fresnes (lorsque l'on était comme moi au secret) permet-aient de méditer, de se recueillir et, en un mot très simple-ent, d'entendre la voix du Christ.

Cette « chance » d'être mis dans une cellule seul au secret urant de longs mois, on ne peut la comprendre sans y être assé. D'autres camarades auxquels j'ai pu parler « aux aussaies » me disaient combien ils regrettaient d'être en ellule commune avec deux ou trois camarades trouvant ainsi e recueillement et la méditation presque impossible.

Mon souvenir de Fresnes, c'est celui de l'envahissement e la grâce. Jamais je n'ai autant reçu de grâce, jamais, si ose dire, le « débit » n'avait été si fort. Cette grâce c'était a réalisation de ce à quoi l'on tend dans la vie normale :

vivre avec le Christ, tout Lui offrir, tout porter avec lui. Cette grâce c'est sa présence en tout, à tout moment, même dans les plus petites choses, c'est la compréhension plus pleine et la réalisation plus parfaites de ces magnifiques paroles de G. Bernanos : « Tout est grâce ».

Ce fut pour moi aussi l'acharnement à supplier le Christ de toujours avoir cette grâce de le désirer, de toujours avoir cette grâce de vivre avec lui, de sentir à tous moments sa présence.

Cette solitude en silence tout de suite m'apparut comme un bien énorme, comme un avantage formidable sur la vie du monde. Cet avantage de n'avoir presque plus rien qui sépare du Christ, presque plus rien entre lui et soi qui empêche de le voir et de l'entendre. Et sentant combien ce bien énorme était le privilège de cette vie « monacale », j'ai eu la grâce immense de prier chaque jour pour demander de pouvoir conserver ce privilège une fois retrouvée la vie normale.

Cette solitude de la cellule permet un reclassement radical des valeurs, une hiérarchie absolument sûre dégagée de tout le matériel.

Puis ce fut aussi la découverte de tout le mal qui se faisait dans le monde et cela dans le rapport existant entre ce mal et les souffrances du Christ, entre ce mal et sa Passion et sa mort.

Ce fut aussi l'approfondissement de ce que j'avais ressenti durant les journées qui suivirent immédiatement mon arrestation et qui se passèrent dans les locaux de la Gestapo spécialisée dans les « aveux spontanés ». J'ai reçu là d'immenses grâces de force, et cette force était basée sur la ressemblance toujours plus étroite au Christ, plus forte était la souffrance plus grande était la férocité des brutes allemandes.

Et c'est la phrase du Christ : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font », qui fut mon grand soutien et ma grande prière dans les moments les plus terribles.

Et puis, grâce à Claudel par le moyen de l' « Annonc

faite à Marie », j'ai compris plus pleinement que « puissante est la souffrance quand elle est aussi volontaire que le péché » qu'est « heureux celui qui souffre et qui sait à quoi bon ».

Durant quatre mois je ne vis aucune autre issue que le peloton d'exécution, et dans mon ardeur de néophyte de la cellule, j'ai offert au Christ ma vie pour « que son règne arrive » pour notre pays, pour ma famille et aussi pour ceux qui nous faisaient souffrir, mais vite j'ai découvert que l'on ne pouvait pas faire cette offrande, cet abandon de soi une fois pour toutes définitivement, mais que chaque jour il fallait y revenir, chaque jour avec plus de difficultés, et... c'était dur.

Vraiment, je puis dire que j'ai reçu des grâces en quantité invraisemblables. En effet, vu mon caractère, j'ai beaucoup de mal à supporter la solitude : je ne puis rien faire seul et je suis resté cinq mois et demi au secret, et le Christ chaque jour m'a donné la grâce d'accepter davantage cette solitude et même de la « vouloir » davantage. Au début je m'étais dit : un mois ou deux seul comme cela, cela me fera beaucoup de bien, mais trois ou quatre cela ne serait pas profitable, espérons que bientôt je passerai en cellule commune, et jamais je n'y suis passé et chaque semaine nouvelle de solitude m'apporta de nouvelles grâces, de nouvelles compréhensions.

Entre autres, ce fut cette compréhension de la captivité, chance unique de s'identifier davantage au Christ, de s'unir à sa Passion, avec lui de racheter un peu tout le mal que j'avais fait et tout le mal du monde.

En conclusion de ces réflexions bien incomplètes, je voudrais encore insister sur le fait que les deux phrases de Claudel, que je citais plus haut, ont pour ainsi dire dominé ma captivité et l'on orientée vers cette acceptation totale, vers ce « vouloir » de ce qui vous arrive.

En complément de ces quelques réflexions, je voudrais dire quelques mots de mon ami et chef admirable C. L... C'était un garçon ardent et droit, bon d'une bonté extrême,

chrétien de culture, de formation, catholique de nom et de pratique... un peu à éclipses.

Pour moi il restera toujours un Charles de Foucauld faisant tout à fond, aussi comme Foucauld, avant sa captivité se donnant largement à la vie. J'aimais Claude et du jour où je l'avais rencontré cela m'avait peiné qu'il ne soit pas pleinement au Christ, mais, du premier jour aussi, j'avais compris qu'un jour il aurait un « tournant ».

Ce tournant ce fut la captivité où Claude retrouva le Christ. Là, il comprit toutes les souffrances du Christ, sa Passion et jamais, par rapport à ces souffrances et à cette Passion du Christ, jamais il ne trouvait les siennes assez grandes. Il était littéralement effrayé par la grandeur de ses fautes. Et lui, vraiment, il « voulait » les souffrances qui nous étaient imposées et même il s'en imposait beaucoup d'autres. Malgré les rations extrêmement faibles, jamais il ne mangea le minuscule morceau de viande le vendredi, et la plus grande partie de ses colis de Croix Rouge allaient à ses voisins de cellule ou à ceux qu'il rencontrait aux Saussaies qu'il comblait de sucre, de pain d'épices ou de pâtes de fruits. Lorsqu'il m'apportait quelque chose et que je refusais, j'étais forcé de céder lorsqu'il sur un ton très sérieux il me disait : « c'est un ordre de ton chef ».

Menottes aux mains jour et nuit durant cinq mois, toujours il me disait : « ce n'est pas assez dur, je n'en bave pas assez ».

Il priait beaucoup, pensait toujours à tous avant de penser à lui et me disait toujours : « Je ne sais pas prier, je ne prie pas assez, c'est ma punition ».

Un jour, au sortir de la « baignoire », comme il comparaissait devant une assemblée de hauts fonctionnaires nazis Gestapo, contre-espionnage, etc..., il leur déclara : « Vous pouvez me faire souffrir jusqu'à la fin de mes jours, cela ne m'empêchera pas de prier pour vous jusqu'à la fin de mes jours, pour que vous ayez un jour quelque chose dans le ventre, car vous n'y avez vraiment rien ».

Ce qui m'a énormément frappé en lui, c'est que sa conversion, car c'en fut une radicale, n'était pas le feu de paille qui embrasa certains captifs; son plus grand souci était l'avenir, cet avenir qu'il craignait tant. « Jamais je ne pourrai vivre comme le Christ le veut lorsque je serai retourné à la vie normale, me disait-il, prie pour moi ».

En effet, il faut reconnaître que ce retour à la vie normale dans les conditions où il se trouvait était très dur, sinon impossible et le Christ qui ne demanda jamais l'impossible l'a brutalement ramené à lui quelques semaines après son retour d'Allemagne.

Son œuvre reste immense dans le travail secret du renseignement au service des alliés, mais aussi son influence qui fut considérable tant à Fresnes qu'en camp en Allemagne. Combien sont nombreux ceux qui furent pris par son rayonnement, son exemple, sa charité pure dans le plein sens du mot.

Et, en conclusion, c'est une grande grâce que nous avons reçue à Fresnes de comprendre que l'acceptation et l'offrande de nos souffrances ont encore plus servi notre cause que tous nos actes clandestins, ce qui, sur le plan humain, est peut-être humiliant.

Notes sur la vie religieuse au camp de Neckargherach

Avant de parler de la vie religieuse à ce camp, il est bon de préciser, que les détenus y travaillaient 12 heures par jour, que les travaux y étaient très pénibles : terrassement, déchargements de péniches (sacs de 50 kilos de ciment ou agglomérés de béton du 25 à 30 kilos) béton, etc... etc..., et que, outre cela, le chantier était distant de 15 km. Trois ou quatre heures supplémentaires debout se passaient dans le

train qui y menait. Aussi, sans parler des appels prolongés du soir, la journée était terriblement chargée et l'on était littéralement... abruti.

Durant trois mois et demi nous avons travaillé 12 *heures chaque jour sans un jour de repos, aussi le domaine spirituel, on le comprendra aisément, était des plus réduits.*

Cependant nous avions une grande chance : parmi nous se trouvait, travaillant comme nous, le Père de la Perraudière et, grâce à lui, nous avions le Christ avec nous dans le sens le plus plein du mot. Et ce fut la principale des manifestations religieuses que la communion. Le Père avait toujours le Saint-Sacrement sur lui et le matin, avant l'appel, nous pouvions facilement *recevoir le Christ, naturellement à la façon des premiers chrétiens, recevant les saintes espèces dans la main le plus discrètement possible. Mais, cependant, avec cette remarque qu'aucun de ceux qui pouvaient désirer communier ne pouvaient ignorer qu'ils avaient cette possibilité.*

Et c'est non seulement mon avis, mais celui de la plupart de mes camarades catholiques, que ce fut là notre grande force, notre grand secours.

Sur six à sept cents Français, nous étions une bonne trentaine à la communion quotidienne et un nombre bien plus élevé à la communion hebdomadaire.

Lorsque le Père ne fut plus là, il laissa à quelques-uns d'entre nous une grande réserve des saintes espèces et nous avons pu ainsi continuer à jouir de ce privilège inespéré. Puis, par la suite, nous avons pu établir une liaison avec des prisonniers de guerre et des travailleurs qui nous « ravitaillaient » lorsque le dépôt sacré fut épuisé.

Pour moi la communion quotidienne fut un élément capital; c'est grâce à elle seulement que je pus garder un minimum de vie religieuse dans cette vie matérielle envahissante et grâce à l'union du Christ du matin la journée se spiritualisait, les moindres actes, souffrances, joies, étaient offerts et étaient du Christ. Pour moi, sans la communion, cela aurait été impossible.

Le second élément de cette vie religieuse si mutilée au moins dans ses manifestations extérieures était la confession.

Ce sacrement était reçu à une cadence évidemment bien moins fréquente; pour la plupart, il ne fut reçu qu'une fois, mais ce qui, je crois est à signaler, c'est que le Père avait réussi à obtenir d'un très grand nombre une très belle préparation à la fête de Noël, et qu'avant cette grande fête très nombreuses furent les confessions.

Pour ma part, j'ai remarqué que ce sacrement n'avait pas eu en captivité le même rôle que dans la vie courante. En effet, là-bas je n'en eu pas éprouvé du tout le besoin, tandis que normalement je trouvais dans la pénitence beaucoup plus que le pardon des fautes, mais d'une façon très concrète la grâce sacramentelle, puissante, donnant de la force et empêchant la tiédeur.

Pour Noël bien des camarades ayant abandonné depuis longtemps leurs pratiques religieuses se sont confessés et ont communié.

Au bout de trois mois et demi une autre activité religieuse se manifesta, surtout à partir du moment où nous avions des dimanches de repos (d'abord 1 sur 3, puis 1 sur 2 et tout à fait à la fin tous les dimanches) : la lecture de la messe le dimanche et pour cela on était presque obligé de se disputer les quelques rares manuels du prisonnier que nous possédions.

De même à l'infirmerie où le temps dont on disposait était immense, la lecture de la messe chaque matin était courante chez un bon nombre de Français pratiquants et aussi la lecture des évangiles ou épîtres qui, d'ailleurs, intéressa beaucoup aussi certains camarades irreligieux.

Enfin, ces mêmes jours de repos certains d'entre nous se réunissaient pour parler, non pas exclusivement de sujets religieux, mais de questions extra-matérielles, et surtout extra-alimentaires, et l'une des questions qui revint à plusieurs reprises fut celle de la communion fréquente et quotidienne.

— Un petit groupe de mes amis était opposé à la communion fréquente invoquant à l'appui de leur théorie l'impossibilité d'être chaque jour dans des dispositions de préparation suffisante et aussi l'habitude qui, nécessairement selon eux, devait envahir cette pratique.

— Pour ma part, partisan fervent de la communion quotidienne, j'avoue que je n'aurais pas pu sans elle tenir — et que sans ce sacrement, je n'aurais pas pu élever un tant soit peu le niveau de mes journées envahies par le matériel. C'était pour moi l'élément indispensable à toute spiritualisation, à toute offrande, à toute acceptation. J'étais malheureux si je n'avais pu communier le matin, car la communion c'était le Christ avec moi toute la journée et toujours je tâchais de me « rattraper » en communiant le soir.

P. F.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

La Compassion de la sainte Vierge

Peu importeraient nos limites et nos liens, s'ils ne contribuaient à la souffrance qui nous enferme dans une solitude intérieure. Nous échapperions spirituellement aux contraintes du dehors, si elles ne nous navraient pas. Mais — prenons garde — la souffrance tend à combler de ses lourdes boues la source même de notre liberté. Là est son pouvoir le plus dangereux. Pour retourner cet effet, il ne faut nul moindre que Dieu, rien de moins que sa grâce. Depuis que Jésus est mort pour nous, plus l'affliction nous oppresse, mieux nous étreignent les bras de celui dont le cœur est ouvert. Elle veut nous étouffer dans le désespoir; au vrai, ce qu'elle resserre, c'est l'amitié de celui qui est la Vie et

l'Amour mêmes. Elle tend à nous retrancher de la communion des êtres, mais elle nous fait communier à Celui-Qui-Est, en l'acte même par lequel il nous recrée et tous les hommes avec nous. Retournement prodigieux! L'activité éminente de celui d'entre nous qui est l'Acte infini, purement acte, c'est sa *Passion* — l'absolu pâtir, où tout le poids du monde et de l'abandonnement divin lui-même coince, écrase et fait indiciblement souffrir tout ce qui dans l'être peut être navré, selon tous les modes possibles de navrement.

Dès lors *deux passions* inverses sont en présence : la nôtre, qui laissée à elle-même, se fermerait en désespoir, et celle de Jésus qui est la plus souverainement libre, accomplie par Dieu qui est l'Acte infini, offerte enfin pour nous et à nous tous. Elle vient ouvrir la nôtre et comment cela? En la changeant en une *Compassion.*

Notre passion nous absorbe atrocement en elle-même; la grâce nous détourne de ces sujets personnels de plainte, pour nous happer dans la passion de Jésus, d'où cette grâce nous vient. Ce faisant elle nous délivre, car elle nous dilate aux mesures de la croix de Jésus, qui sont infinies. Or, le plus sûr de ses moyens est Marie, en qui la souffrance n'est aucunement simple *Passion*, est pure *Compassion.*

***

Marie n'est pas atteinte directement : elle l'est en son Fils. Sa vie la plus intérieure n'est pas en elle, mais en lui. L'amour des mères, tel que nous pouvons l'observer, nous donne de cette intériorité une idée très faible, car Marie est mère *de Dieu.* Sachant qu'elle

est une *digne* mère, qu'en elle il n'y a pas la moindre entrave à l'union transformante, nous devons la voir vivre en son Fils, extasiée d'une façon si parfaite qu'elle ignore les accidents de l'extase commune. Elle est reine des martyrs jusqu'en son corps, mais c'est d'un martyre qui vient des tourments de son Fils; ses sens ne sont affectés que par l'effet de son amour. Le Père Chardon, poussant jusqu'à une signification extrême une figure traditionnelle de la maternité virginale, nous fait contempler en Marie, dont « la chair demeure saine tandis que son âme éprouve toutes les touches amères de l'amour... ce mystérieux buisson qui brûle au-dedans, lorsque ses branches et ses feuilles ne perdent rien de leur verdure et de leur beauté ».

Comme c'est au plus intime du feu divin, dans le mystère même de la Passion rédemptrice que Marie est ainsi le modèle de notre compassion, elle est plus que notre modèle. Sa compassion a une certaine efficacité. Non pas, certes, que Marie coopère au rachat de l'humanité d'une manière semblable à celle du Christ, inférieure seulement en degré! Est-il besoin d'insister sur la différence de nature qui existe entre la Passion de Jésus et la Compassion de Marie, différence qui (j'espère) est familière aux chrétiens instruits? Peut-être, car plus grande est notre dévotion aux réalités qu'expriment les mots de « co-rédemptrice » et de « médiatrice », — ces mots dès maintenant autorisés par l'Eglise et que bientôt peut-être elle définira —, plus aussi devons-nous commencer par en bannir tout risque d'équivoque. Il n'y a, certes, « qu'un seul Médiateur », au sens propre du mot. « Il n'est de salut en aucun autre que le Christ, et aucun nom n'est donné aux hommes sous le ciel, en

qui nous devions être sauvés ». Rien ne manque à la Passion surabondante du Christ, comme une lacune que Marie doive combler. Les satisfactions qu'elle offre au Père ont une valeur dérivée de celles du Christ; elle ne mérite pas pour nous en stricte justice. Mais la coopération qu'elle apporte à l'œuvre du salut n'a pas lieu comme la nôtre dans les ramifications de la vigne mystique, dont la sève est la grâce de la croix, elle s'exerce en ses racines et en son cep mêmes. Le Nouvel Adam se l'associe, Nouvelle Eve, dans l'acte par lequel il nous engendre. En cet acte, *au principe* de notre rédemption, il lui plaît de conférer à sa mère un rôle *personnel*.

Quel rôle? Sans doute n'apparaît-il pas assez clairement à certains, parce qu'ils n'entrent pas d'une manière assez réaliste dans l'intime du Cœur Sacré. L'amour de Marie agit au plus secret des mouvements de l'âme de Jésus, en ces multiples formes de son amour qui, durant la Passion, ont servi d'instruments à l'Amour infini. Les dispositions intérieures de Jésus en sa Passion ont modelé en quelque sorte les grâces en vue des multiples états et conditions humaines; elles ont lancé vers ces conditions et états la vertu rédemptrice, en l'affectant de modes qui ne seraient pas ce qu'ils sont et ce qu'il nous faut, si le Cœur Sacré n'avait éprouvé exactement ce qu'il a ressenti. Or, le Christ, qui ne s'apitoie en rien sur lui-même, reçoit en ses souffrances la consolation de la pitié *maternelle*, si bien que les grâces que nous recevons en nos souffrances ne sont pas simplement celles du Christ souffrant, mais du Christ *consolé par sa mère*.

Diversifions cette réalité selon les multiples circonstances de la Passion et leur rapport à tous nos besoins : il nous apparaît que la Compassion remplit

une fonction accidentelle, certes, mais essentielle, et dans cet ordre d'un *mode* imprimé à la Rédemption, sans lequel la Passion n'aurait pas toute l'efficacité qu'elle a. En retour, le Cœur Immaculé s'élargit, s'ouvre à toutes les exigences du monde auxquelles répond le Sacré Cœur et dont son Fils lui fait confidence. Représentons-nous ce qui se passe entre Marie et Jésus, durant les longues heures de la Passion, où elle l'accompagne mystiquement, tandis qu'il élabore l'humanité nouvelle, et que ses souffrances — elle le voit — sont autant de démarches vers nos détresses. Particulièrement, quel n'est pas leur colloque pendant les trois heures où leurs âmes se compénètrent, dit Bossuet comme « deux miroirs opposés qui, se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une espèce d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini ». Ainsi nous entrevoyons quel pouvoir acquiert sa médiation, et quelle extension universelle, quelle note, proprement celle de la *Compassion maternelle*, elle confère aux grâces de son Fils — comment elle est à même aujourd'hui de répandre sur toutes les peines des hommes « cette sorte de clarté lunaire » (le mot est du P. Faber) qui apaise les cœurs ulcérés.

Par exemple, dirons-nous à des prisonniers, la souffrance qu'elle ressent à voir son Fils « livré aux mains des hommes » imprime en son cœur une tendresse indicible pour vous. Du fait qu'elle l'a témoignée à Jésus en sa Passion, que Jésus l'agrée et la reporte, selon le vœu même de sa Mère, sur vous, pour qui il souffre *cette* peine-*là*, cette tendresse devient efficace pour *vous*. Et lorsque, sous la contrainte qui vous oppresse, vous vous unissez à Jésus enserré dans ses liens et devenu le jouet de la force

brutale, vous ne recevez pas simplement la grâce de libération spirituelle qu'il vous a obtenue pour cette situation où il vous voit, vous pouvez sentir que le regard maternel est posé sur vous et vous pénètre avec toute sa sainte tristesse compréhensive, virile et douce.

Nous devrions multiplier ces analyses. C'est une tâche où il faut que notre méditation filiale se complaise. Il nous faut de la sorte *réaliser* que la *Compassion*, amalgamée à la Passion, participe au privilège qu'ont les mystères du Christ de n'être pas seulement des événements du passé et les actes de cet homme, personnellement distinct de nous, qu'était Jésus de Nazareth, mais les événements primordiaux de notre histoire à chacun de nous, et dont l'efficace est actuellement plus décisive en nous que les effets de nos actions passées. En contemplant, en imitant cette Compassion, nous recevons bien plus que le stimulant d'un exemple, nous captons des grâces qui, au plus intime de nous-mêmes, découlent « des sources du Sauveur ». Nous retrouvons, selon Dieu, « le visage de notre nativité ».

* * *

Dès lors, dans la Compassion de Marie, comme dans la Passion de Jésus, tout nous importe; elle nous requiert tout entiers. Nous devons, comme les saints, nous en rendre familières les quatre dimensions : sa hauteur, sa profondeur, sa largeur et sa longueur.

Nous venons de suggérer ces deux dernières mesures. La Compassion de Marie a l'amplitude universelle de la Passion, elle embrasse toutes les réalités humaines pour lesquelles elle satisfait, selon son degré

et son mode, la justice divine, et pour lesquelles elle mérite, en vertu d'une infaillible convenance, toutes les grâces que Jésus mérite en justice. Quant à la « longueur » de la croix de Jésus et de sa Passion elle s'étend à toute la durée du monde, elle mesure ce pouvoir qu'a le Christ, parce qu'il est le Dieu éternel, l'être présent avec son salut à tous les moments du temps « hier, aujourd'hui et demain ». Nous avons vu la Compassion de Marie, par l'union de son Cœur Immaculé au Sacré Cœur, participer de ce privilège. Considérons davantage le mystère en son éminence et en sa profondeur. C'est en ces mesures verticales que l'on s'explique, en fin de compte, qu'il ait une aussi prodigieuse ampleur et portée.

De la croix de Jésus la hauteur est assurément la sublimité divine du sacrifice rédempteur. Marie, debout en face, parfait miroir de la Justice, quel reflet donc offre-t-elle de l'offrande salvifique? Comme Celui en qui tout est *Oui*, elle dit *Oui!* En union à l'unique Pontife, elle accomplit un ministère auquel l'habilite quelque chose de bien plus haut, de bien plus fort que le caractère de l'ordre, cet *état* de Mère de Dieu qui la fait pénétrer dans la sphère de l'union hypostatique. Elle nous a obtenu l'Incarnation par son premier *Fiat* : elle a donné à Dieu cette chair qui lui permet de s'immoler pour nous; elle a préparé par ses soins maternels la matière du sacrifice; par l'offrande du quarantième jour, elle l'a apportée à l'autel du Dieu vivant; par son intervention aux noces de Cana, elle a déchiré elle-même la douce intimité de la vie cachée, on dirait que c'est elle qui a fait devancer à son Fils l'heure de son ministère et l'a jeté dans sa tâche d'*Emmanuel*, de Dieu venu

parmi nous pour nous instruire. Maintenant, il faut qu'en un *Fiat* suprême, elle immole, tandis qu'il s'immole, son *Jésus*, le Dieu qui nous sauve.

Doit-on supposer, comme les liturgistes médiévaux, qu'alors la foi s'éteint en toutes les âmes chères l'une après l'autre, même en Jean, même en Madeleine, et que dans ce véritable office des Ténèbres, Marie demeure l'unique cierge allumé qu'occultent les abjections humaines et la divine déréliction? En tous cas, la Vierge fidèle érige la flamme théologale de toute l'humanité rachetée, qu'elle représente, qu'elle contient mystiquement, que désormais elle va engendrer à la grâce. Elle l'élève au suprême du mystère qui s'accomplit. Sans elle, notre rachat ne recevrait pas notre consentement avec l'intelligence, la ferveur, ni l'héroïsme qu'il faut.

Le sang qu'elle voit couler, c'est elle qui l'a donné à son Fils; il est devenu le sang de Dieu. Elle achève ce don de son sang en cette offrande du sang divin. De quelle profondeur jaillit cette offrande, puisqu'elle reconnaît en lui le prix de son Immaculée Conception! A Lourdes, sa voix tremblera, tout en elle nous la montrera consternée de son privilège. Quelle n'est pas son adoration, de quel élan éperdu ne s'offre-t-elle pas avec son Fils, dans le temps même où elle est rachetée, et de ce prodigieux rachat préventif dont elle voit mieux la beauté en cet extrême du péché humain, et avec cette perfection de conscience surnaturelle que le privilège lui-même comporte!

Mais cette pureté, qui est d'abord détachement de soi, l'élève au-dessus d'elle-même, et son âme se dilate dans la contemplation de la Sagesse divine, de son dessein, de ses accomplissements. Elle la reconnaît dans les plus horribles circonstances dont son âme

t déchirée. Elle l'y admire, elle l'y adore, elle y nsent. Elle exulte de la réparation de l'honneur vin. Elle contemple dans le mérite du Sauveur la rochaine résurrection, l'ascension glorieuse. Elle it la splendeur des grâces qui s'élancent et opèrent ans les âmes, depuis Adam jusqu'aux élus du der- ier jour du monde. De tous ces hommes rachetés, oici qu'elle devient la Mère. Et certes, sa maternité e grâce était en principe contenue dans sa maternité ivine, et cet état de Mère de Dieu est si haut que autre paraît peu de chose auprès; néanmoins il se it en elle une explicitation et croissance de sa grâce, rsque la mère du Christ-Jésus devient la mère du Christ total ». En ces noces mystiques où son Fils nclut la nouvelle et l'éternelle alliance, elle est Epouse. Elle voit la magnanimité de son offrande evenir un *Oui* nuptial d'une étonnante fécondité, lui nériter la stature de la Femme par excellence, mère es vivants, assez haute pour embrasser du regard humanité entière. Ainsi participe-t-elle de toute façon la joie de son Fils, la paix du Christ exulte en son œur, et son *Stabat* est évidemment un mystère spiri- uel bien plus sublime que la beauté morale du cou- age dans le martyre : si Marie ne défaille pas, c'est arce qu'elle célèbre dans les hauteurs de son âme ne telle exaltation de la Sainte Croix.

Jésus et Marie descendent avec leurs dons au fond es abîmes humains et ils élèvent au plus haut des ieux « la substance de notre mortalité ». Aussi la imension de leurs mystères que l'on appelle la pro- ondeur ne diffère-t-elle pas de la hauteur. C'est la même, considérée dans l'autre sens, en regardant vers os misères.

Nous sommes sûrs de ne pas exagérer lorsque no
nous représentons au paroxysme leurs souffrance
Ce dont il faut nous garder c'est de leur prêter d
défaillances incompatibles avec la maîtrise qu'ils o
d'eux-mêmes, un excès dans leurs plaintes ou quelq
retour sur soi. A cet égard la piété populaire et, à
suite, la rhétorique pieuse ont commis les plus int
lérables contresens, surtout depuis le déclin
moyen âge. Mais dans notre réaction, voyons bien
fut leur erreur. Elles n'eurent pas tort de suggér
que les douleurs de Jésus et de Marie passent tout
que les hommes peuvent subir. La mesure, dans
Passion de Notre-Seigneur et en la Compassion
Notre-Dame est un excès inimaginable. Ils veule
connaître le fond de nos peines, leur amour n'adm
pas d'être en reste. Charnels comme nous le somm
et plus soucieux de la douleur que du péché, nous
pouvons recevoir la consolation qu'ils viennent no
donner, que si le plus affligé d'entre nous reconna
en eux l'homme de douleur et sa mère douloureus
Cette considération des peines humaines suffirait
faire de la Passion de Jésus ce qu'il peut y avoir
plus effroyable — oui : plus que l'embrasement d'u
ville par des bombes au phosphore : cet embraseme
et tous les autres maux y sont *contenus* — je va
revenir sur ce point. Mais trois autres raiso
connexes concourent dans ce même sens : le mal
péché, pire que les pires châtiments (il est vrai q
de cette réalité nous n'arrivons pas à nous faire u
idée adéquate); la folie de l'amour du Christ (i
dans quel autre mystère nous plongeons!); sa di
nité, qui accomplit toutes choses avec un luxe dig
d'elle et qui confère à l'humanité qu'elle s'unit, u
capacité pour ainsi dire infinie de souffrances. L'

ur de la dévotion sensible et sentimentale n'est donc as d'exagérer les souffrances de Jésus, ce n'est pas on plus d'être trop sentimentale et sensible — tant ésus souffre en son cœur et en son corps —, c'est e l'être exclusivement (et donc d'une façon déréglée).

Les raisons que nous venons de dire, et dont nous oncevons si mal les trois plus implacables, la très ainte Vierge les apprécie de la façon la plus *réelle;* e sont comme les clous mêmes qui, à travers la chair e son Fils, la crucifient avec lui. Elle a le sens le lus terrible et le plus tendre de Dieu que le péché ffense, le sens le plus aigu de la liberté spirituelle ont le péché est le mauvais usage. Elle est la confi- ente la plus intime du Cœur Sacré et son cœur à lle-même est le plus compatissant aux peines. De orte que si nous étudiions ses douleurs, nous y recon- aîtrions, comme le P. Faber, « les types de toutes s douleurs humaines possibles ». De sorte aussi que a Compassion reproduit en tous points la Passion. ette Compassion n'en est pas seulement le reflet, lle est proportionnellement l'effet des mêmes causes.

Du reste, lorsqu'on ose descendre au fond de la ournaise ardente de charité, on s'aperçoit que la assion de Jésus elle-même, si parfaitement *Passion* ue nous l'ayons reconnue, est aussi *Compas- ion.* Le Sauveur a, par sa science infuse, l'halluci- ant spectacle de ce que souffrent les hommes; son mour l'identifie avec eux; comment dès lors ne se récipiterait-il pas dans ses propres tourments, par ne exigence de son amour, qui trouve à les subir ne sorte de soulagement à la peine qu'il ressent des ôtres? Les siens s'identifient avec notre peine qu'il ssume en eux.

Si nous entrevoyons quelque chose de ce mystère,

nous comprenons que la profondeur de la Passion e de la Compassion, c'est celle-même de nos misère à nous — rendues bien plus terribles en Jésus e Marie à cause du retentissement qu'elles y reçoivent En subissant les douleurs de Jésus, la Mère doulou reuse descend dans toutes celles de l'humanité. Ell acquiert la science qui lui permet d'être désormai notre consolatrice, affligés, et notre refuge, pauvre pécheurs.

La « toute-puissance » que la piété chrétienne, una nime, reconnaît à sa supplication, c'est ici, c'est au pied de la croix, qu'elle l'a conquise. Au ciel, sa sou veraineté s'exerce au plus secret conseil de son Fils elle a cette efficacité de persuasion que possèdent l'un sur l'autre deux cœurs qui s'aiment, lorsque, d'une façon parfaite et pure, ils ont beaucoup souffert en semble. Assurément, ce n'est pas à la faveur de sa Compassion seule, mais de tout le progrès de son amour, depuis sa Conception Immaculée jusqu'à sa dormition, que sa grâce a pris l'étonnant accroisse ment qui lui a fait excéder celle de tous les saints ensemble, et que cette grâce fut affectée de cette mul titude de modes et de pouvoirs qui, épanouie main tenant en vision, lui accorde compétence en tous le cas de tous les hommes. Mais dans le mystère de Marie, la Compassion joue, pour sûr, un rôle ana logue à celui qui, dans l'économie rédemptrice revient à la Passion et à la mort de Jésus. Tout le reste lui est ordonné, en reçoit sa perfection et son efficace. Nous devons donc contempler Marie se tenant auprès de son Fils qui interpelle sans cesse pour nous, comme continuant dans la lumière éter nelle sa station dans les ténèbres du Vendredi sain auprès de la croix. Et, de même que sur le Calvaire

in de défaillir aux bras de saint Jean et des saintes
mmes, elle soutient évidemment de sa foi héroïque
s fidèles chancelants, Marie nous conforte du haut
ı ciel, ministre de la miséricorde infinie envers ses
isérables enfants que nous sommes, consternés dans
otre nuit par la croix. Elle a une façon maternelle
our nous de traiter avec son Fils nos intérêts. Elle
sinue cette action personnelle si intimement dans
médiation du Rédempteur que cette action ne fait
ı'un avec cette médiation; elle y introduit sa note
ropre; les grâces que nous recevons en sont mar-
uées. Pouvons-nous concevoir autrement les choses,
n'est-ce pas, au fond, que le Rédempteur s'adjoint
ı Mère comme un « instrument », uni à son huma-
ité sainte dans la distribution des grâces? Son rôle,
ı tout cas — je veux dire quel qu'en soit le mode
– son rôle est de nous consoler en notre passion,
omme elle a consolé son Fils. Elle fait, écrit à sa
açon pittoresque le bienheureux de Montfort « la
onfiture des croix » — « Attendrissant le sacrifice »,
it Paul Verlaine :

Sur le monde et sur sa langueur
Toute la charité ruisselle
Des sept blessures de son cœur.

*
* *

« Mes petits enfants, nous dit-elle, mon amour
ous communiquera sa force, si vous vous conformez
ses deux lois : la première, c'est qu'il est l'amour
e Jésus et de Jésus crucifié. N'ayez pas peur : vous
trouverez *le goût* de la croix, qui fait accueillir avec
implicité les peines, y reconnaissant une participa-

tion à celles de Jésus. Vous dites : « Mes peines r
seraient légères, si je n'étais torturé par celles de c
êtres que j'aime et qui souffrent, par ces nobl
causes dont l'avenir est humainement désespéré.
Pauvres enfants, là est bien le pire tourment. Ven
donc sous mon manteau bleu, serrez-vous sur m
cœur, et n'y sentez-vous pas que toute ma souffran
fut une *Compassion,* et que si grande est ma jo
précisément parce que j'ai dit *Oui* à bien plus cru
fiant que mon sacrifice, au sacrifice de mon Jésus,
la ruine de son œuvre dans le sarcasme et l'abj
tion? Jetez vos soucis dans mon cœur et dans le sie
Je ne vous demande d'appeler la croix ni pour vo
ni pour ce et ceux que vous aimez : je sais que
l'on ne se paie pas de mots, on la redoute trop.
vous apprendrai seulement à dire *Oui* de jour
jour, d'heure en heure, et vous ne vous apercevr
même pas que je vous élèverai à de très hauts sac
fices. Mais la condition est que vous vous laissi
enseigner par moi l'amour de Jésus. Telle est la pr
mière loi de mon amour.

« Et la seconde vous apparaîtra progressiveme
comme impliquée dans la première; elle s'en dég
gera peu à peu : c'est que plus on souffre, plus il fa
descendre dans la souffrance des autres. Votre amo
ne s'élèvera réellement jusqu'au cœur de mon F
que si vous vous ingéniez à le secourir dans s
membres. Je suis la Mère de miséricorde, et vot
cœur a beau être sec, votre imagination stérile, vo
avez beau être maladroits et faibles, vous vous éto
nerez de ce que je ferai par vous. Le joug de m
Fils qui pèse sur vos épaules vous sera doux et s
fardeau léger, lorsque dociles à mes suggestions, vo
vous chargerez en plus de celui qui écrase les autr

Ma compassion vous consolera autant que vous compatirez aux peines de vos frères. Et voyez : vous n'êtes devenus aussi chers que Jésus, dans le temps même où vous le crucifiiez. Le point de vos cœurs que je veux particulièrement toucher, attendrir, blesser s'il le faut, est donc le point de grief et d'amertume, auquel je veux substituer une prière jaillissante et fraîche pour qui vous fait souffrir, pour qui fait souffrir ceux que vous aimez, pour qui ruine vos plus hautes raisons de vivre. Laissez-vous faire, pauvres enfants, laissez-vous fondre, fondre en larmes secrètes. Je suis celle qui ouvre doucement ce que tout ferme, ce dont nul ne trouve plus l'accès. Je suis celle qui ouvre à l'Amour infini toute douleur et toute mauvaise solitude, et le désert s'anime et refleurit, et dans vos cœurs, comme dans le mien au pied de la croix, on ne sait pas si ce qui a l'air d'être la douleur mérite encore ce nom, car elle est joie et paix dans l'Esprit de Jésus, la paix qui passe tout sentiment, que le monde ne peut pas donner — et que je vous ferai lui donner. »

fr. Pie Régamey, O. P.

La vierge chrétienne

d'après les messes du commun des Vierges

Ces pages sont extraites d'un livre à paraître aux éditions du Cerf, sur les types des saints d'après la liturgie. Le présent chapitre essaye de tracer la figure de la vierge chrétienne, en considérant simplement comment nos messes « du commun d'une vierge » en chantent les louanges. Une première remarque à faire, c'est que la liturgie associe dans un même type de signification l'Eglise, Marie, la vierge, et l'âme fidèle. Toutes sont à des degrés ou sous des aspects divers la vierge-épouse. Nous voyons ici comment l'offertoire reprend le thème de cette vie d'épousée qu'ont chantée déjà l'Introït, le Répons et l'Alleluia.

Imposant et solennel, l'offertoire de la messe « Dilexisti » (Filiæ regum) met en pleine lumière le mystère du sacrifice commun que l'Eglise-Epouse, entourée de la couronne des vierges, offre au Seigneur. La mélodie grave et solennelle fait défiler la longue théorie des sacrifiantes qui s'avancent majestueusement, tandis que le texte lui-même montre le sacrifice comme déjà accompli. L'abandon est fait; la multitude des élues approche avec un solennel respect pour entourer le Christ-Roi et l'Eglise-Epouse : *Des filles de rois forment ta suite; la Reine se tient à sa droite, parée de vêtements d'or éclatante de beauté* (1). On dirait vraiment que chaque syllabe du texte et chaque note du chant rendent ici sensible ce qu'il y a de plus positif dans l'abandon bienheureux d'une

(1) Ps. XLIV, 10.

pousée du Christ. En face de ces paroles et de ces mélodies acrées, il n'est pas possible de maintenir le préjugé banal ui s'obstine à associer à l'idée de la virginité on ne sait uelle sombre et triste représentation de renoncement et 'amère solitude. La vierge qui, sous l'action de la grâce ivine, se consacre à Dieu, est jusque dans sa nature même pousée du Christ. Elle a, comme l'a très bien vu J.-A. Mohler, une manière d'être qui lui est propre et véritablement nnée :

> La virginité est un don de la grâce; elle est quelque chose d'absolu, de primitif et de radical qui, propre à certaines âmes privilégiées, fait essentiellement partie de leur vie spirituelle, et apparaît en elles — tout comme la fleur blanche du lis — dans une entière indépendance vis-à-vis des influences extérieures contingentes (2).

Si la vierge ne pouvait pas suivre cette destinée native et oute spirituelle, alors il serait permis de parler de renoncement. C'est l'Evangile de la messe « Vultum tuum » qui onne tout son relief à cette pensée. Dans la teneur évangéique, ces deux paraboles, celle du trésor caché et celle de a perle précieuse, regardent le royaume de Dieu. Elles nnoncent ce royaume comme un trésor en comparaison duuel tout gain terrestre pâlit et perd son attrait, comme un oyau de grand prix que l'on convoite avec passion et pour equel, sur-le-champ et sans marchander, on abandonne tout e que l'on possède.

La vocation virginale

Le prix à verser doit nécessairement paraître minime en omparaison de la perle — de la possession de Dieu — à cquérir. On peut se demander en quoi consiste ce prix oncrètement. La réponse donnée par l'Evangile lui-même est

(2) J. A. Möhler, *Athanasius, d. Gr. u. die Kirche seiner Zeit* (1827),

concise mais fort claire : Il faut donner tout ce qu'on possède — « universa » (3) — tout ce qui n'est pas le Christ. Au fond c'est le renoncement qui s'impose à tout chrétien. Mais ce renoncement n'est pas uniforme dans ses exigences. Il n'est pas requis de tous, indistinctement, de réaliser ce don de soi identiquement et jusque dans les dernières et les plus délicates conséquences. Cela n'est pas demandé à tout le monde, car tout le monde ne reçoit pas la grâce nécessaire pour cela. On doit, en effet, tenir pour certain que la virginité est un don charismatique, un de ces dons particuliers que le Saint-Esprit, souverainement libre dans son action sanctificatrice des âmes, distribue et répand comme il lui plaît. Les charismes sont nombreux, variés, multiformes, mais le Corps du Christ mystique est unique et parfaitement un. Il n'est pas essentiel au chrétien d'être doué d'un charisme, surtout d'un charisme déterminé, mais il lui est absolument essentiel d'être un membre vivant du Corps spirituel du Seigneur. Nul ne peut demeurer dans ce Corps s'il s'unit au monde au point de devenir un avec lui. User des biens de ce monde jusqu'à s'y attacher, jusqu'à faire un seul corps avec eux, c'est pécher, c'est abandonner le Christ et lui préférer les pauvres biens terrestres auxquels on se livre avec passion. Nul chrétien n'a le droit d'agir de la sorte. Voilà pourquoi, dans l'épître de la messe « Vultum tuum », saint Paul donne ce conseil général : *Que ceux qui sont mariés vivent comme s'ils ne l'étaient pas, ceux qui pleurent comme ne pleurant pas; ceux qui sont dans la joie comme s'ils n'y étaient pas; ceux qui achètent comme ne possédant pas et ceux qui usent de ce monde comme n'en usant pas* (4). Dans toute vie chrétienne arrive un moment où le Christ demande de se décider pour lui ou contre lui. Il peut se faire qu'à un moment donné le service du Christ, l'appartenance même à son Corps exigent l'abandon de tout ce qu'on tient du monde

(3) *Matt.*, XIII, 44.
(4) *I Cor.*, VII, 29 ss.

La vierge prévient cette nécessité extrême et va au-devant de la grande alternative. Elle n'attend pas d'être réduite à poser son choix. Avec un cœur libre et généreux elle suit le conseil que dicte l'amour. Dans une reconnaissance pratique des vraies valeurs, elle choisit le plus parfait, elle donne un acquiescement joyeux à la vie toute pour Dieu. Elle ne se tient pas pour satisfaite en vivant comme ne vivant pas avec le monde, mais, pressée par la charité du Christ, elle quitte le monde et tout ce qui est du monde pour ne s'attacher qu'à Dieu seul, pour ne plus vivre que par le Christ et avec le Christ. Il est de toute évidence, qu'un tel amour du Seigneur ne songe pas à un mariage terrestre. La vierge renonce au mariage parce que sa condition de vierge le veut aussi. Cependant ce serait se méprendre que de croire à un renoncement forcé et inévitable. Toute misanthropie exclue, la vierge subirait le mariage plutôt comme une entrave mise à sa divine liberté. Son dessein virginal est inspiré purement par l'amour du Christ. Nul autre motif, si pieux fût-il, n'entre en ligne de compte dans cette attitude. Les épousailles avec le Christ ne sont nullement une mystification de l'impossible, ou une compensation idéaliste, un vague « ersatz » pour ce qui est sacrifié. Non, la vierge aime le Christ; tout est là, et elle prétend lui appartenir exclusivement et irrévocablement. Toute animée de l'Esprit, elle ne comprendrait même pas comment elle pourrait faire retour sur elle-même ou se donner à un être humain.

Ce n'est pas encore là tout le mystère virginal. Le choix, ce n'est pas la vierge qui le fait, c'est le Christ lui-même. Le Christ choisit et appelle; la vierge accepte et suit le Maître. De cette adhésion pleine d'amour donnée à l'appel, au choix du Christ, résultent comme tout naturellement les conséquences humaines de la consécration virginale. Quand une âme a expérimenté la merveille mystérieuse des épousailles divines, les ardentes questions du temps présent ne l'inquiètent plus beaucoup. Dégagée des liens du mariage, la vierge ne se soucie plus de propriété ni d'acquisition dont la principale raison d'être est au fond le devoir de prévoyance

familiale. Une vie de vierge se contente du nécessaire quotidien avec un petit surplus pour aider le prochain. Tout le reste est regardé comme du lest inutile. Le retranchement du monde, l'abandon des relations humaines sont encore une conséquence naturelle de la virginité consacrée. Tout comme le célibat cette solitude représente une valeur positive pour l'épousée virginale qui ne peut souhaiter autre chose que de demeurer assise auprès de son Seigneur — « vacans Deo et Christo » (5) — libre pour Dieu et pour le Christ. Cela ne signifie en aucune manière une pieuse idylle permettant à un égoïsme déguisé de satisfaire ses fantaisies religieuses. Cette manière d'être assise auprès du Seigneur n'est point inactive. Bien au contraire, elle est chargée de la plus haute et de la plus noble des activités; elle est une continuelle mise en œuvre des plus puissantes énergies spirituelles. Il est évident qu'une vie d'épousée aspire à la conformité avec le bien-aimé. Pour cela l'épouse du Seigneur doit d'une part prêter une oreille attentive à la volonté de l'Epoux, et, d'autre part, livrer une lutte constante contre les puissances ténébreuses qui ravagent la nature humaine affaiblie par le péché originel. C'est cette lutte, déjà évoquée par l'introït, qui constitue la véritable et quotidienne mise en croix avec le Christ. Il est d'importance secondaire de savoir si et comment cette activité intérieure et spirituelle devient fructueuse extérieurement. Pour la vierge du Christ, l'essentiel est d'être là pour son Seigneur : *Elle a souci du Seigneur, elle cherche à plaire au Seigneur; elle pense aux choses du Seigneur et désire être saisie de corps et d'âme* (6). Il ne faut pas prendre cette attitude pour une pharisaïque recherche de la justice. D'abord, est-il permis de parler ici de recherche ? La vierge a réellement choisi la meilleure part, mais — nous l'avons vu — elle l'a tellement peu choisie elle-même qu'en toute vérité on doit plutôt dire que c'est elle qui a été choisie par le Seigneur pour la meilleure part. Il en va de même pour

(5) Saint-Cyprien, *De habitu virg.* 24 (P. L. IVc. 478).
(6) *I Cor.*, VII, 32-34.

la sanctification. La vierge ne s'évertue pas à se sanctifier par ses propres efforts; elle se laisse faire par le Maître. *Ecoute, ma fille, regarde et incline l'oreille..., c'est le Roi qui convoite ta beauté* (7). L'épouse écoute son Seigneur, elle s'offre à lui et le laisse agir dans son esprit. Son activité à elle se borne à écarter les obstacles, à écouter et à s'incliner en toute docilité. C'est le Christ qui opère en elle et la rend de plus en plus conforme à lui-même.

Ce que la Vierge apporte à l'Eglise

Sous cette action transformante de la grâce, elle devient elle-même la « margarita », la perle précieuse, et acquiert toute sa valeur pour la communauté ecclésiastique, pour le corps mystique du Christ. Dans ce Corps elle est un membre choisi et précieux, un membre qui rehausse la beauté et la dignité, qui accroît les énergies et la sainteté du Corps tout entier (8). Elle représente une réelle valeur pour l'Eglise, et c'est son être même, sa sainteté virginale qui constitue cette valeur unique, La simple présence d'une vierge sacrée au milieu de la communauté des fidèles exerce une influence bienfaisante et surélevante sur tout l'ensemble de la vie et de la pensée de l'Ecclesia. Pour nous faire une idée juste de cette vérité, pour entrer dans ces sentiments, il nous faudrait peut-être un sens plus aigu de la hiérarchie des valeurs et du primat de l'être. Il nous arrive d'éprouver un certain bonheur, une sorte d'exaltation intérieure à la seule vue, voire au seul

(7) Ps. XLIV, 11 s.

(8) « Illustrior portio gregis Christi — La plus illustre portion du troupeau du Christ », dit saint Cyprien et il s'explique ainsi : Les vierges sacrées réjouissent la glorieuse fécondité de notre mère la Sainte Eglise; en elles cette fécondité s'épanouit librement, et la joie de cette mère est d'autant plus grande que le nombre de ces vierges généreuses augmente. » (De *habitu virg.* III. P. L. IV col. 455). Saint Augustin appelle les vierges : « Genus electum, et in electis electius — Race élue, et élue parmi les élus » (De *sancta virginitate*, XL. P. L. col. 420).

souvenir de quelqu'œuvre d'art qui nous frappe. Une impression semblable nous envahit en face d'une immensité toute de grandeur, de noblesse et d'harmonie. Mais ce contact, cette connaissance exaltant se limitent à la simple conscience que nous avons de l'existence de telles valeurs. Il n'en est pas de même pour la valeur mystique qu'apporte au sein de l'Eglise la vie d'une vierge sacrée réalisant pleinement son titre d'épousée de Dieu. Au-delà de la connaissance et du sentiment, il y a ici une connaissance mystérieuse, mais réelle, profonde et vivante de la valeur elle-même, une participation enrichissante, concrète et vraiment unique en son genre.

La vierge a encore une seconde chose à offrir à l'Ecclesia : la prière virginale. Etroitement liée à la nature spirituelle et à la valeur ontologique de la vierge, cette prière joue un rôle immense dans l'Eglise. En effet, l'union et le commerce intime avec Dieu s'exercent par la prière, trouvent dans la prière l'exercice normal, l'expression spontanée de leur vitalité et de leur force sanctifiante. Cette prière est extrêmement précieuse pour l'Eglise, car elle est toute entière prière du Christ, « gémissement ineffable de l'Esprit ». C'est à cette prière virginalement puissante qu'a trait l'introït « Vultum tuum » : « Tous les riches du peuple implorent ton regard.... » (9). La beauté et l'efficacité de cette prière surpassent infiniment toute puissance et toute perfection terrestres, voire l'influence externe et l'honneur social de l'Eglise elle-même. Dans les relations de l'orante virginale avec Dieu coulent des énergies transcendantes et mystérieuses qui sont indispensables à la vie de l'Eglise. La secrète de la messe des vierges le dit très clairement : « Seigneur, ayez pour agréable l'offrande du peuple qui vous est consacré; ayez la pour agréable en l'honneur de vos saintes, car — votre peuple s'en souvient — ce sont leurs mérites qui le secourent dans ses tribulations ». Chrétiens, nous sommes

(9) *Ps.* XLIV, 13.

décidés à sortir de la « tribulatio », de l'affliction et du péril où nous retient une vie trop mêlée au monde. Le sacrifice mystique du Christ nous place dans la société la plus étroite avec la vierge dont se célèbre la fête. Par la communion avec celle qui, toute détachée, appartient uniquement au Christ, nous attendons, à notre tour, un détachement plus effectif du monde et un accroissement d'union avec le Seigneur. La loi de l'unique Corps spirituel le veut ainsi, et la véritable communauté de vie consiste en ce que le bien particulier d'un membre profite à tous. Le charisme est, par sa définition même, une grâce qui doit servir à la communauté des fidèles.

Virginité et Parousie

Parmi les pièces les plus précieuses de ces masses « Dilexisti » et « Vultum tuum », il faut nommer les épîtres qui mettent en pleine lumière le caractère absolument privilégié de la vierge. Ce sont des textes d'une rare doctrine et d'un encouragement qui révèle chez l'auteur le feu du zèle sacré. Un homme les a écrits, saint Paul, qui, entre tous, a peut-être eu le plus de pénétration pour comprendre la nature féminine, parce que, précisément, personne autant que lui n'a vu la femme dans la lumière révélatrice de l'ordre spirituel de Dieu. Dans le langage vivant et imagé des paraboles, l'Evangile de la messe « Dilexisti » interprète de façon bien colorée le texte paulinien. Une nouvelle fois nous nous trouvons ici en face de l'attitude essentielle de la fiancée virginale : elle tient sa lampe allumée et, avec persévérance, attend le Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. En somme, c'est là encore une attitude qui vaut pour toute vie chrétienne, et c'est bien à tous les chrétiens que s'adresse l'avertissement final de la péricope évangélique : *Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure* (10). Mais cette allégorie se meut dans

(10) *Matt.*, XXV, 13.

un cadre virginal et nuptial, si bien qu'elle doit s'appliquer de préférence et telle quelle à la vierge du Christ-Epoux. Nulle image n'est dépourvue de réalité, surtout en liturgie. La parabole des dix vierges aura ainsi un sens tout particulier pour l'épousée virginale. Toutefois, l'image pourrait, de prime abord, surprendre. En effet, n'y a-t-il pas une sorte de contradiction entre cette attente du Seigneur et ce que plus haut nous avons dit de la vierge qui doit être assise auprès du Seigneur ? Pourquoi l'épousée doit-elle encore attendre alors qu'elle possède déjà celui qu'elle désire ? Cette austère injonction de veiller et de se tenir prêt pour l'arrivée du Seigneur, est-elle conciliable avec l'allégresse des chants nuptiaux tels que le graduel et l'offertoire ? Oui, les apparences pourraient nous tromper. Ne l'oublions pas, l'épousée ne contemple pas encore son Seigneur face à face. Elle est réellement unie au Christ, mais au Christ spirituel. L'Esprit du Christ vit en elle et opère les prémices de l'union éternelle. *Et l'Esprit et l'Epouse disent : Viens* (11). L'attente de la parousie est essentielle au christianisme en général, mais d'une manière particulièrement intime, elle est liée à la virginité. Les deux, la parousie et la virginité, s'appellent nécessairement l'une l'autre, car personne n'attend plus ardemment que l'épouse la venue du Seigneur. Voilà pourquoi, dans l'épître, saint Paul motive le conseil de virginité par la pensée de la parousie. *Tempus brevis est — le temps est court* (12), dit-il. Puisque la fin est proche, pourquoi s'engager avec le monde dans des liens aussi étroits que les réclame le mariage ? Il vaut mieux se défaire dès maintenant de tout attachement superflu, et éviter toute liaison trop accaparante, *car la figure de ce monde passe* (13). Ceux qui se livrent au monde ne peuvent échapper aux mille tracas et soucis inhérents à ce commerce. Cela préoccupe l'esprit, le lasse bientôt et l'assoupit finalement, si bien que le Sei-

(11) *Apoc.*, XXII, 17.
(12) *I Cor.*, VII, 29.
(13) *I Cor.*, VII, 31.

gneur attendu passe et n'est même pas remarqué. La vierge, elle, ne songe qu'à l'Epoux. Son cœur veille, même lorsqu'elle dort, et sa lampe brûle toujours. Elle est prête pour aller au-devant du Seigneur dès qu'il paraîtra. Elle est comparable à un homme qui est devenu tout à fait indifférent aux bagatelles journalières parce que l'attente d'une grosse affaire, d'une rencontre importante ou d'une grande solennité retient toute son attention et l'absorbe complètement. De même que cet homme ne pense qu'à bien préparer cet événement, ainsi la vierge ne pense qu'à la venue du Seigneur. Une seule chose importe pour elle, c'est que sa lampe brûle pour le jour, pour la nuit imprévue, où le Seigneur apparaîtra. Voilà la raison pour laquelle les premiers chrétiens qui vivaient dans une constante attente de la parousie, attachaient tant de prix à la virginité sainte.

Virginité et Charité

Mais la parabole des dix vierges contient encore un autre enseignement très profond; elle nous apprend que la virginité comme telle n'offre pas une garantie absolue, ni aucune assurance définitive pour la nuit où le Seigneur doit venir. Cinq sur dix sont surprises leur lampe éteinte et leur vase d'huile épuisé. Ces symboles que l'art chrétien aime à mettre dans la main des vierges signifient un dernier élément, absolument décisif, pour discerner la véritable vierge du Christ. Pour les Pères, l'huile symbolise généralement la charité. Sans la charité, le don de la virginité ne sert à rien. Nous l'avons vu plus haut, la possession des dons charismatiques n'est pas indispensable au chrétien, mais il est absolument requis d'appartenir au Corps du Christ. Cette incorporation se réalise et se maintient par la charité. Si quelqu'un possède la charité, l'Esprit demeure et agit en lui, les charismes peuvent se déployer avec fruit. La flamme vive et pure qui anime l'attente virginale et nuptiale doit, elle aussi, trouver

son aliment essentiel et primordial dans l'huile de la charité. Sans l'amour, cette flamme meurt. Sans la charité, la vierge demeure froide et rigide, et la bonne odeur du Christ n'est pas en elle. C'est de la charité que lui vient la chaleur rayonnante, l'éclat de la grâce. Elle ne doit pas vivre concentrée et resserrée sur elle-même. Il faut qu'elle projette la lumière dans les ténèbres du monde, il faut qu'elle vive et aime pour le Christ.

Mais on ne se donne pas la charité soi-même. Elle est divine : *Deus caritas est — Dieu est charité* (14). L'enseignement le plus profond apporté par le Nouveau Testament est bien que Dieu seul aime, et que l'homme ne peut vraiment aimer que si Dieu lui communique quelque chose de son amour divin. A côté de cet amour de charité, tout le reste n'est que de l'égoïsme. Ce dernier peut bien se spiritualiser, se sublimiser, mais en dernière analyse on trouve toujours l'amour de soi. Le grand et parfait amour dont procède la virginité sera donc « ἀγάπη », un amour infus par Dieu, *calor Verbi*, charité brûlante du Verbe de Dieu. L'Epoux divin aime son épouse. « Il s'efforce de lui plaire » (15), dit saint Ambroise. Un amour réciproque s'éveille et pose le fondement même de la virginité. La charité donne un tel charme à l'épouse du Christ que les chants de la messe répètent toujours ce verset : « Dans la grâce de ta beauté... ». Cette beauté de l'épouse est l'œuvre de son Seigneur et Epoux. La vierge est belle par grâce divine. *Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur* (16). Saint Paul, en sa qualité de paranymphe, inculque cet avertissement dans la courte épître de la messe « Dilexisti ». *Ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est un homme éprouvé, mais celui que Dieu recommande* (17). C'est d'ailleurs un trait distinctif de la véritable vierge. Elle a nettement cons-

(14) *I Jean*, IV, 16.
(15) *Expos. psalmi* 118. VI, 6 (P. L. XV, col. 1. 337).
(16) *II Cor.*, X, 17.
(17) *II Cor.*, X, 18.

cience que sans Dieu elle n'est rien. « Cum essem parvula, placui Altissimi — car toute petite et humble que j'étais, j'ai plu au Très-Haut » (18), est-il dit dans l'Office de la bienheureuse Vierge Marie. A l'exemple de celle qui est par éminence le type de la « virgo », la vierge doit aimer sa petitesse, car c'est par là même qu'elle excite l'amour de l'infiniment grand. Virginité est humilité. « Plus une vierge est chaste, plus elle est humble » (19), dit encore saint Ambroise dont les écrits respirent, comme bien peu d'autres, le parfum de la virginité. L'humilité attire l'amour, l'amour entraîne l'action de l'Esprit, et l'Esprit épanouit la virginité.

D. Em. Loehr, O. S. B.
trad. de J. Hild, O. S. B.

(18) Commun de la Sainte Vierge, matines, 2e noct., 2e répons.
(19) *Lib. in Luc.* II (P. L. XV, col. 1. 641).

CHRONIQUES

Notre-Dame de Boulogne[1]

Tout le monde en France connaît la curieuse randonnée dans nos villes et nos campagnes de quatre statues de la Vierge de Boulogne jadis bénies par l'évêque d'Arras (1938) et qui se trouvent aujourd'hui avoir circulé dans la moitié de nos diocèses. L'idée première fut d'associer les paroisses de Boulogne-sur-Mer au Congrès marial de 1938 célébré pour le 13e centenaire de l'invention de la statue miraculeuse et le 3e centenaire du vœu de Louis XIII. Transportées d'Arras à Boulogne, ces statues connurent un gros succès dans les paroisses traversées et suscitèrent ensuite dans la région du Nord un pèlerinage triomphal alors nommé « voie ardente ». Une série de circonstances providentielles permit que l'une des statues, présente au Puy lors du grand pèlerinage de 1942, fût à Lourdes au moment où Pie XII consacra le monde catholique au Cœur Immaculé de Marie. Les responsables de la statue pérégrinante virent dans le geste du Pape une invitation à se mettre en route pour associer

(1) Il ne s'agit dans cet article que d'un jugement partiel sur le « Grand Retour », à la suite d'un ministère de quelques semaines dans le diocèse d'Orléans. Il ne serait qu'une petite contribution à une étude d'ensemble de ce type original de mission populaire ambulante.

de façon parlante à la consécration officielle de toute l'Eglise les populations plus ou moins chrétiennes de notre pays. Aussi bien le Pape voulait-il obtenir le *retour* au Christ d'un monde oublieux de son Dieu. La Vierge, en circulant à travers son domaine, saurait bien provoquer chez les âmes de bonne volonté, nombreuses partout, le « grand retour » à la foi et à la vie chrétienne. Pour donner la plus large extension au mouvement ainsi déclenché, on fit venir de Boulogne les trois autres statues. Ainsi, venant du Midi, les quatre statues remontent la France selon des itinéraires parallèles dans le sens Sud-Nord. Elles voyagent lentement, accordent deux mois ou davantage à chacun des diocèses qu'elles visitent (2) et consentent à l'intérieur de chacun d'eux à tous les détours opportuns pour traverser le plus de localités possible. Elles circulent sur des chars tirés à bras d'hommes, encadrées d'escortes nombreuses. Les cortèges se forment à la limite de chaque paroisse, accompagnent la Vierge pour la station à l'église et se reforment pour conduire la statue à la frontière de la paroisse suivante. Il y a ainsi deux types de stations, la station de jour avec une messe tardive vers 10 ou 11 heures, et la station de nuit avec une veillée mariale suivie de la messe de minuit. Assez normalement, le pèlerinage adopte le rythme de deux stations en chaque vingt-quatre heures. Le tout, cortège et stations, est dirigé par un groupe de missionnaires de toutes robes et spiritualités; anciens et modernes collaborent avec joie dans un beau grand travail au service de la Vierge. Un secrétariat national dont le siège est actuellement à Paris, assure le recrutement des missionnaires et la marche de l'ensemble.

---

(2) Beaucoup aimeraient que ce délai soit prolongé, et qu'il soit possible à *toutes* les paroisses qui le désirent de recevoir la Vierge, possible aussi à toutes les paroisses importantes de posséder la Vierge pour la veiller de nuit. Il semble bien que ce soit la condition *nécessaire* d'un authentique travail missionnaire. On voudrait insister sur cette idée au moment où le pèlerinage approche de Paris et de sa banlieue, aux paroisses si considérables. Tel est l'avis notamment des missionnaires qui ont accompagné la Vierge dans de grosses agglomérations, à Marseille par exemple.

⁂

La sous-préfecture des bords de la Loire d'où j'écris ces lignes n'a pas vu de cortège religieux dans ses rues depuis plus de quarante ans. Toute procession y a été et y demeure interdite; même les défilés de gymnastes chrétiens y ont été prohibés par une municipalité de couleur « vieux-radical ». Et on n'y est pas plus clérical en 1945 qu'aux précédentes décades. Or la ville, pour recevoir N.-D. de Boulogne, est généreusement décorée. On est en semaine. Ni les services publics ni les entreprises privées ne chôment. Et pourtant drapeaux et guirlandes flottent joliment dans les rues; des arcs de triomphe ont été élevés à quelques carrefours. Le cortège réunit peut-être le cinquième de toute la population. A elle seule, cette manifestation est une affirmation qui compte.

Près du Val de Loire, un petit chef-lieu de canton a très mauvaise réputation auprès des bien-pensants. « La plus mauvaise paroisse de l'arrondissement », me dit le doyen, lorsque j'arrive pour le triduum préparatoire. Le pauvre homme redoute un échec. De mémoire d'homme, aucune manifestation religieuse n'a été produite au grand jour. Chacun épie son voisin. Le respect humain est terrible. En fait, le cortège fut nombreux, beau et priant. Des non-pratiquants défilèrent les bras en croix sous les regards ahuris de ceux qui, sur le trottoir, n'osaient pas. « Je suis converti, me dit le doyen au retour du cortège. C'est d'un effet extraordinaire sur la population ».

Encore un village des bords de la Loire. Trente pour cent de non-baptisés. Une grosse masse d'anticléricaux vieille nuance. Un petit noyau de pratiquants groupés en chrétienté combattive. La statue, là, arrivait d'au delà de la Loire. Outre que le passage de la Vierge sur un bateau joliment orné fut un spectacle de grande beauté, malgré et peut-être grâce à un ciel soudain obscurci, à un vent froid et pénétrant, à une forte averse de pluie, l'attente sur la plage de

plusieurs centaines de paroissiens en prière fut très émouvante et le cortège priant dans des rues pavoisées avec exubérance fut un tableau réconfortant.

« Ce qui me semble compromis dans ces pauvres manifestations, me disait un jeune vicaire du Loiret, aumônier d'Action catholique, c'est une certaine conception de l'humanisme chrétien, nécessaire cependant au XX^e siècle! » Et, selon lui, les jeunes qui s'étaient fait voir défilant les bras en croix dans les rues de leur ville, entourés des gens pieux de leur paroisse, et bien sûr, de femmes en nombre trois ou quatre fois plus grand que d'hommes, avaient diminué d'autant, à leurs propres yeux et aux yeux de leurs camarades de travail, leur valeur de militants. Les manifestations religieuses au XX^e siècle ne devraient plus être des cortèges de prière et de pénitence! « Il est plus apologétique de faire remporter le prix dans des concours sportifs à des jeunes catholiques que de les exhiber les bras en croix et le chapelet à la main. » Voire!... Mais ceci empêche-t-il donc cela? « Faites une belle manifestation jociste avec un défilé de jeunes, autel dressé par les travailleurs au milieu d'un stade et messe avec chœurs parlés »... Sans doute! Mais faut-il réduire à l'uniformité les manifestations de la foi chrétienne? Celle qu'évoque la présente chronique n'a sans doute pas une égale efficacité en tous les milieux ni auprès de toutes les populations. Le sentiment auquel elle fait appel a des résonances très diverses selon les consciences. Où la foi est demeurée latente malgré une pratique chrétienne déficiente, elle donne plus facilement le « choc », et suscite un mouvement de « grand retour » parmi les attardés et les négligents. Où la foi est éteinte, elle provoque peut-être plus de curiosité que de conversion. Ici ou là elle donne prise à l'accusation de pratique superstitieuse et grossière. Partout cependant elle est un témoignage de foi vivante, suscite un élan de prière, rappelle la loi chrétienne de la pénitence et

met en relief, de la prédication évangélique, le « signum cui contradicetur ». Cela fait partie du Royaume des béatitudes et de sa présentation terrestre. Quant à la qualité militante des participants, elle dépend toute de l'esprit qu'ils y apportent. Qu'ils y aillent contraints et humiliés, pour obéir à leur curé, lui-même plus résigné à la manifestation que lui donnant son âme, ils auront alors le rouge au front et vous diront qu'on ne les y reprendra pas. Qu'ils y aillent en pèlerins de la Vierge et en témoins de la Croix, et ils seront fiers devant eux-mêmes et devant les autres de se compromettre dans des gestes chrétiens.

Que les effets du passage de la Vierge de Boulogne soient inégaux suivant les régions traversées, nul n'a le droit de s'en étonner. Mais il est beau que, très bien ou moins bien reçue, elle aille partout et trouve partout des dévots, et que partout elle leur rappelle la perspective de l'évangile selon laquelle il est folie pour le monde. Je ne sais pas si cela est « apologétique » ou non. Mais le Crucifié du Calvaire, en face de la foule indifférente, dans une veille de fête et aux portes de la capitale affairée, était-il soucieux d'apologétique et d'humanisme intégral?

Est-ce à dire que tout est parfait dans le pèlerinage de la Vierge tel que je l'ai vu se dérouler en plusieurs paroisses du Loiret? Organisateurs, missionnaires, clergé local connaissent trop bien les limites de l'action humaine, tremplin de celle de la grâce, pour le penser. Avant de signaler la portée spirituelle de ce pèlerinage, les quelques remarques suivantes, toutes personnelles et écrites sous le signe de l'humilité, voudraient seulement éveiller en quelques directions l'attention de qui de droit.

Deux responsabilités sont ici engagées : celle du clergé local, celle des missionnaires.

La préparation locale est en effet un important élément de succès; elle est souvent insuffisante parce que le clergé ou

n'est pas assez averti de ce qu'on attend de lui, ou ne se rend pas compte de la vraie portée du passage de la statue. Toute hésitation ou réticence a ici sa répercussion. La façon de présenter l'événement attendu dans la paroisse est délicate; et beaucoup de prêtres sont arrêtés par une crainte très légitime de verser dans le ridicule et d'y compromettre leur peuple. Mais ne soyons pas iconoclastes. Une idée juste, théologiquement fondée, du culte des images est d'un grand secours, et permet, la mise au point une fois faite, d'alerter les paroissiens à temps et d'assurer les préparations matérielle et spirituelle opportunes. Cette dernière est la plus importante, elle a son achèvement normal dans le triduum qui précède en chaque paroisse l'arrivée du pèlerinage. Je n'ai vu aucune paroisse où les prêtres aient regretté le relief qu'ils avaient donné à la fête. J'en ai vu plus d'une où ils ont regretté « post factum » de ne lui avoir accordé qu'une préparation hésitante et assez lâche.

Quant aux missionnaires, le fait que la Vierge passe partout rend leur tâche malaisée. Il les faudrait également adaptés aux milieux urbains et ruraux, bourgeois et ouvriers qu'ils traversent si rapidement. Leur genre de ministère ne peut pas se prêter à une adaptation très poussée; ils font du travail de choc; ils passent et ne reviennent pas. Du moins souhaiterait-on qu'ils connaissent, des pays qu'ils traversent, la tonalité religieuse et ne s'adressent pas à des populations attiédies et vidées de sens chrétien comme à des populations bretonnes ou vendéennes. On aimerait aussi qu'ils soient assez sombreux pour s'accorder, en cours de route, les repos et délais nécessaires. Une voix fatiguée et éraillée porte mal; on ne la supporte pas longtemps; elle n'a pas tout le mordant que réclame la circonstance. Cela vaut surtout pour le moment capital de chaque station de nuit, la veillée et la messe. Les églises sont pleines en pareille circonstance comme elles ne sont rarement au cours de toute une année; l'occasion est importante, il y a un moment à utiliser à plein. Je ne suis pas sûr qu'il l'ait été partout. J'ai assisté à peu de veillées vraiment priantes, peu de messes de minuit vraiment

prenantes. Souvent les cortèges ont été mieux réussis que les stations. Il faudrait veiller autant à celles-ci qu'à ceux-là. L'occasion est belle aussi, voire unique, pour mettre en valeur la célébration liturgique. Plusieurs erreurs ont été commises à ce point de vue. Que penser, par exemple, de la coutume de faire lire dans le moment qui précède la communion, l'acte de consécration à la Vierge, pendant que le prêtre dans le geste de l' « Ecce Agnus Dei », présente l'Hostie à la foule? Le moment ne serait-il pas mieux indiqué à l'offertoire? Il pourrait prêter à une belle présentation liturgique. Tout ce qui est interruption de l'action liturgique, le Christ présent sur l'autel, est anormal et détourne de l'essentiel (3). J'ai peu goûté certains cantiques populaires au cours du sacrifice, un « Nous voulons Dieu » entre le Credo et la Préface, une rénovation des promesses baptismales pendant la communion... et quelques anachronismes de ce genre.

Deux remarques encore : Y a-t-il avantage à insister sur le caractère boulonnais de la Vierge et sur la légende de la statue miraculeuse? Certaines présentations historiques font sourire, n'intéressent guère et ne convertissent personne. Il faudrait aussi éviter toute façon de dire et de faire qui tendrait à « personnaliser » la statue elle-même et qui prêterait à interprétation superstitieuse. Le baiser au manteau de la Vierge est un beau geste, mais un geste limite dont il pourrait expliquer le vrai sens.

Les acclamations de l'arrivée : « Soyez la bienvenue chez nous » me paraissent bonnes; le Royaume de Dieu est toujours en nous en devenir, et nous suppose en état d'accueil. J'aime moins telle acclamation de départ : « Au revoir,

(3) Je n'ignore pas les motifs qui ont pu déterminer le choix du moment d'avant la communion et je connais les données de tradition liturgique qui peuvent être ici invoquées. Mais au total, c'est regrettable. Notre liturgie actuelle a fixé un offertoire, d'institution et de portée ecclésiastique, avant le canon de la Messe et la communion qui suit, d'institution divine. Tout ce qui est offrande de l'homme appartient de droit, dans la courbe actuelle de notre liturgie, à l'offertoire. Dans la communion, on reçoit plus qu'on n'apporte.

N.-D. de Boulogne » (4). La Vierge est la même partout. Un chrétien ne dit jamais d'adieu à sa Mère. Parce que la dévotion populaire s'égarerait volontiers dans cette voie, les missionnaires doivent éviter tout ce qui favoriserait la déviation et heurterait immanquablement les âmes plus affinées, qui, présentes dans toute assemblée chrétienne, ont droit à ne pas être scandalisées.

Voici enfin une dernière réflexion, particulièrement grave. La Liturgie romaine célèbre à son calendrier une fête du Rosaire et les documents d'Eglise sur le Rosaire, encycliques et autres, sont assez nombreux pour qu'on ne taxe pas de particularisme le regret ici exprimé. Plusieurs missionnaires que j'ai fréquentés semblaient ignorer le Rosaire. D'innombrables chapelets sont récités auprès de la Vierge, en chemin ou dans les stations, et avant chaque dizaine une intention est suggérée, très concrète et très « au niveau » de la foule : « Pour la France », « pour les malades », etc... C'est bien. Mais c'est insuffisant, surtout quand on répète cela sans interruption. J'ai entendu recommander, dans des prédications qui ne manquaient pas de force, la récitation du chapelet, au nom de Saint-Dominique et du message qu'il a reçu de la Vierge (*sic*), au nom du Bx Grignion de Montfort et par ses fils spirituels, sans qu'aucune allusion ait été faite aux tableaux évangéliques du Rosaire; on évoquait Lourdes et Fatima et on concluait : « Donc il faut réciter votre chapelet ». J'en gardais l'impression d'un grand vide, comme d'un squelette. L'âme était absente. Je sais la difficulté qu'il doit y avoir à présenter les mystères du Rosaire à des pèlerins routiers; je ne la crois pas insurmontable: et même s'il fallait y renoncer pour la route, comment y renoncer encore pour les prières de l'intérieur des églises. Nous percevrons d'ailleurs mieux cette nécessité dans un instant.

(4) Cette acclamation doit être due à la distraction d'un missionnaire fatigué. Elle accuse les dangers de l'improvisation en pareil cas. On sait à quel point à Lourdes, le texte des acclamations est surveillé et soumis à la censure ecclésiastique, conformément à l'esprit du Droit canon c. 1.259. J'ai compris, plusieurs fois, à accompagner la Vierge de Boulogne, l'utilité d'une sévérité dont je n'avais pas encore réalisé le sens.

La portée spirituelle de cet étonnant pèlerinage est en effet incontestable. Mais elle n'est pas facile à analyser. C'est un tout où s'intègrent les éléments religieux les plus traditionnels, qui met en œuvre dans la paroisse visitée d'excellentes valeurs communautaires, et qui sollicite en chacun une réponse personnelle au mystère chrétien publiquement affirmé. Tout schéma défigure et aux quatre ou cinq idées que je retiens comme les plus caractéristiques de cet événement, il manquera, détachées de leur contexte, la vie et la chaleur des cortèges nombreux et des assemblées où l'on prie. Il faut cependant, même réduits à l'état de squelette, les signaler et inviter à y réfléchir.

C'est d'abord un grand mouvement de *prière*. Et parce que le pèlerinage a pris l'extension d'un événement national, on s'y sent revêtu comme d'une fonction officielle. On y prie en public, sur les routes et les carrefours, et en associant à la prière et aux chants les choses avec lesquelles on vit, les lieux que l'on parcourt, les maisons que l'on côtoie, les champs que l'on traverse, les usines et ateliers que l'on voit, les agglomérations où l'on s'arrête. Ici un hôpital, il faut prier pour les malades. Là un cimetière, il faut prier pour les morts. Ici un calvaire ou une chapelle. Là un asile ou une prison, une école, un monument aux morts. Le cortège promène sa prière à travers tout cela. Et les missionnaires, chefs de prière, guident les intentions de la foule priante selon les indications de cette géographie humaine. Et comme le cortège converge vers l'église du lieu, c'est là que le mouvement de prière prend toute son ampleur, dès l'arrivée, dans une cérémonie d'accueil, puis dans une veillée prolongée avant et jusqu'à la messe de minuit. Sans arrêt la statue est donc entourée de prière. De jour et de nuit cela ne chôme pas. On a écrit des lieux de pèlerinage qu'ils étaient des capitales de prière. Voici une capitale mobile, un immense bloc de prière qui, parti de Lourdes et remon-

tant vers Boulogne, s'agrège l'une après l'autre les paroisses de France. C'est un vrai fleuve en marche, sinueux à souhait et gros d'innombrables apports successifs. Pris dans ce flot, on est emporté par le courant. A chaque jonction de paroisses, la ferveur se communique, l'esprit se transmet. Chacun est pris dans un engrenage comme un maillon dans une chaîne. Et c'est, à la portée de tous les esprits, une expression vivante de la catholicité de la prière dans l'Eglise chrétienne.

Une autre note de ce pèlerinage est son *caractère pénitentiel*. Il s'agit d'obtenir et de provoquer la conversion des cœurs. Et les méthodes évangéliques pour chasser l'esprit du mal ont toujours conjugué prière et pénitence. Pénitence qui n'est pas seulement le fait des missionnaires de la route et de leurs auxiliaires laïcs, soumis à la rudesse et à l'extrême fatigue d'une très lourde besogne apostolique, mais de tout un peuple de paroissiens itinérants qui, sans qu'aucun mauvais temps ne l'arrête, sous les giboulées ou sous le plus ardent soleil, parcourt la campagne et traverse les bourgs dans des attitudes humiliées (5); se soumet à de longues stations de jour et de nuit auprès de la Vierge. Il faut avoir vu des hommes au garde-à-vous à côté de la statue exposée dans une église de village aux heures les plus lourdes de la nuit, entre 2 et 6 heures, pour percevoir à quel point le pèlerinage est prenant pour l'ensemble du peuple chrétien, et sans doute pour l'élément le plus « peuple » de ce peuple. Il faudrait aussi que les missionnaires aux lèvres scellées puissent parler et dire les retournements de conscience auxquels ils assistent. Les heures qu'ils passent dans les confessionnaux sont les plus actives de leurs journées et de leurs soirées surchargées.

Troisième note : pèlerinage *marial*. C'est une statue de la Vierge qui occasionne tout le mouvement et la prière qui

(5) Le geste des bras en croix pratiqué par tout un cortège en marche est émouvant; sans doute aussi celui de la marche pieds nus, souvent suggérée. Toutefois, en tout ceci, c'est l'esprit qui compte. Il bannit les excentricités et aime la modestie.

s'organise autour d'elle n'est autre que le Rosaire. Il est même frappant que c'est le Rosaire et lui seul, ou presque, qui donne à l'ensemble son authentique contexte évangélique. Où quelque missionnaire a jugé meilleur de s'écarter du Rosaire — et ce fut trop fréquent dans les stations que j'ai suivies — on avait l'impression d'un manque. On y parlait moins du Christ. On pensait moins à Lui. Restait sans doute le chapelet longuement égrené et récité à d'excellentes intentions. Mais on y voyait peu Celui à Qui toujours la Vierge veut conduire ceux qui la prient; et ce qui n'est vivant que par Lui devenait une ritournelle un peu vide. Il faut le dire, le Rosaire est l'âme du pèlerinage. L'un des grands moments de chaque station est la consécration à la « Reine du Rosaire ». C'est par ces mots que commence la formule de Pie XII, qui est distribuée à toute l'assemblée et qui est lue à haute voix par tous. On connaît la beauté de ce texte très riche et éminemment catholique. Beaucoup aimeraient pour cette cérémonie une formule plus brève et plus simple, composée aussi dans un français plus coulant; ce serait plus accessible à l'intelligence du grand nombre et laisserait plus de trace dans les mémoires. Mais on comprend l'attachement à la parole du Pape. Quant au geste de signer le talon de son acte de consécration et d'aller processionnellement le déposer dans la barque de la Vierge, il est très expressif. Que chacun en réalise la portée, et sa vie chrétienne est garantie.

Dernier trait caractéristique : parce que la Vierge conduit à son Fils, l'apothéose de chaque station est une *célébration eucharistique*. Il faut bien que la prière des chrétiens s'insère quelque part dans leur liturgie officielle. Et puisque nous voilà en présence d'un grand mouvement de prière communautaire, son lieu de rencontre avec l'Eucharistie a une importance extrême. Il manque quelque chose au pèlerinage pour quiconque n'y a pas participé à l'Eucharistie jusqu'à la communion. La Vierge veut donner son Fils. Il est presque impossible dans ces messes de minuit aux églises combles et aux communions si nombreuses, que ceux qui s'abstien-

ient ne ressentent pas quelque nostalgie. Le chrétien doit tre un communiant. Et une célébration liturgique organisée e façon pleinement communautaire en donne le vif sentiment. Je ne suis pas sûr que partout on ait perçu avec assez e force et d'à-propos le couronnement liturgique nécessaire e ce pèlerinage. Un effort pourrait être fait notamment pour nifier dans le cadre de la messe les beaux éléments si renants de tout l'ensemble. Le cadre général du « grand tour » et celui de la liturgie sont faits pour coïncider. ela n'est pas étonnant pour qui vit l'esprit de la liturgie. 'est une joie de le constater dans un grand mouvement de rière populaire.

⁂

La pédagogie moderne veut des méthodes actives. La prédication chrétienne ne peut faire fi des secours actifs que ui apportent des mouvements comme le pèlerinage de la ierge de Boulogne. A s'insérer dans un élan collectif de rière, elle gagne tout, et ce serait un beau chapitre à crire dans un traité de prédication.

Le vivre vaut mieux encore que l'écrire.

fr. Jourdain Bonduelle, O. P.

Théologie mystique de l'Église d'Orient

A propos d'un livre récent*

Voici, sous son petit volume, un ouvrage considérable, dont la lecture ne manquera pas d'être singulièrement att chante et enrichissante, non seulement pour les théologien mais aussi pour le lecteur averti des problèmes que pose l'his toire de la pensée et de la vie chrétiennes aussi bien que douloureuse séparation entre Eglise d'Orient et Eglise d'O cident.

L'auteur, un des représentants les plus qualifiés à cet heure de la théologie orthodoxe traditionnelle, se propose d'ét dier « quelques aspects de la spiritualité orientale en rappo avec les thèmes fondamentaux de la tradition dogmatiq orthodoxe » (p. 1). C'est dire qu'il ne faut pas s'attendre trouver ici un traité de « théologie mystique » au sens où entendait ce terme au Moyen Age, encore moins au sens nous l'entendons de nos jours. M. Lossky, en effet, refuse, av la tradition orientale, de séparer et même de distinguer nett ment la mystique et la théologie. « L'expérience personnel du mystère divin » ne peut, à l'entendre, être séparée du dogm affirmé par l'Eglise, sous peine d'être privée de toute certitu

(*) Vladimir Lossky, *Essai sur la Théologie mystique de l'Eglise d'Orie* Paris, Aubier 1944, in-16 de 248 pages.

t de toute objectivité. « Il n'y a donc pas de mystique chré-ienne sans théologie, mais surtout il n'y a pas de théologie ans mystique » (p. 7). Pour un orthodoxe, comme aussi, il ous semble, pour toute la pensée chrétienne ancienne, « toute héologie est mystique, en tant qu'elle manifeste le mystère hrétien » (p. 5). « Le dogme exprimant une vérité révélée, ui nous apparaît comme un mystère insondable, doit être vécu ar nous dans un processus au cours duquel, au lieu d'assimiler e mystère à notre mode d'entendement, il faudra, au contraire, ue nous veillions à un changement profond, à une transfor-nation intérieure de notre esprit, pour nous rendre aptes à 'expérience mystique » (p. 6).

Ainsi le premier chapitre de l'ouvrage, consacré aux « Té-nèbres divines », souligne le caractère mystérieux, *apophatique*, le notre connaissance de Dieu qui, au vrai, reste absolument nconnaissable : Dieu ne peut être perçu que dans les ténèbres t la nuée; la pensée humaine doit s'arrêter silencieuse sur e seuil du mystère. Contemplation des mystères de la révéla-ion, la théologie orientale n'est pas une théologie abstraite pérant avec des concepts, mais une théologie contempla-ive, élevant les esprits vers des vérités qui dépassent l'en-endement. La théologie négative est une voie vers l'union nystique, une école de contemplation; la mystique est le ommet de toute théologie, la théologie par excellence.

On reconnaît ici les thèmes chers à Denys, mais aussi à Clément d'Alexandrie, aux deux Grégoire, tout autant qu'à Grégoire Palamas. Et l'on comprend mieux pourquoi les Pères s'opposaient si vivement à toute théologie qui tendait à rationaliser le mystère, à exprimer l'ineffable en termes raisonnables, qu'il s'agisse d'Arius ou d'Eunomius, et même de la théologie antiochienne. Il ne faut pas toutefois méconnaître que ce n'est pas seulement pour suivre leurs adversaires sur leur terrain que les Pères ont su faire usage, et si largement, d'arguments rationnels et purement dialectiques, et « opérer avec des concepts ». Ils savaient, certes, respecter le mystère, et la définition de Chalcédoine elle-

même s'exprime en quatre adverbes négatifs — mais dan leur ardente recherche de la vérité de Dieu, ils ne déda gnaient pas de faire appel aux concepts humains, aux « rai sons communes », comme parle saint Grégoire de Nysse (*O Cat.* V, 1) (1).

L'ensemble de l'ouvrage est donc consacré à passer e revue les principaux thèmes de la « théologie mystique orientale (on sait désormais en quel sens il faut entendre ce mots). De la Trinité à l'Incarnation et au mystère de l'Eglis de la « Théologie » proprement dite, mystère de Dieu, l' « économie » du Fils et de l'Esprit, mystère de notre salu c'est toute la richesse du dogme chrétien tel que l'ont pens les Pères grecs et les théologiens orientaux. Pour un occ dental et un moderne, même s'il lui faut sur tel point — qui n'est pas seulement de détail — formuler de nettes r serves (2), quelle joie de percevoir jusque chez un théologie byzantin ou moscovite du XIV^e^ ou du XIX^e^ siècle, quelqu chose de la fraîcheur et du jaillissement de ces fleuves d'ea vive dont le large courant fécondait la terre chrétienne au IV^e^ et V^e^ siècles.

L'occidental d'ailleurs remarquera, avec grande joie, ma sans étonnement, que tels de ces aspects ne sont pas nou veaux pour lui. Même si elle s'exprime ici en termes aux quels il n'est pas habitué, et dans un appareil conceptue plus souple que celui de la scolastique latine, c'est la pensé chrétienne authentique qu'il touche ici, qui n'est oriental ni occidentale, mais tout simplement chrétienne. M. Lossk

(1) On pourrait ici rappeler Origène, qui ne voulait pas, lui non plus, d'u foi « non raisonnée et vulgaire » (*In Joann.* V, 8), mais M. Lossky n'ai pas beaucoup Origène!

(2) Par exemple, et sans aucune préoccupation dogmatique sur le *Filioqu* on aimerait savoir sur quelle tradition patristique s'appuie l'exégèse, au moi insolite, d'*Eph.* I, 23, qui paraît être la pierre d'angle de toute la théolog de l'Esprit-Saint et de l'Eglise qui s'exprime en ces pages (p. 153). Le tex du saint Grégoire de Nazianze cité à la page précédente, et qui semble desti à justifier cette exégèse, ne vient pas *ad rem*. M. Lossky a-t-il échappé ici la tentation de projeter sur des textes anciens une problématique qui leur e étrangère?

avait raison de le souligner fortement aux premières pages de son livre, tout ce qui est antérieur à la désastreuse rupture du XI[e] siècle « constitue un trésor commun inséparable des deux parties désunies. L'Eglise orthodoxe ne serait pas ce qu'elle est, si elle n'avait pas saint Cyprien, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, comme l'Eglise catholique romaine ne pourrait pas non plus se passer de saint Athanase, de saint Basile, de saint Cyrille d'Alexandrie » (p. 10). Et n'allons pas oublier non plus combien la théologie latine elle-même a été nourrie de pensée orientale, que, grâce à Scot Erigène, Denys et saint Maxime sont passés en Occident (M. Gilson a montré que ceci est indispensable à la compréhension de saint Bernard), que par saint Jean Damascène saint Thomas hérite de toute la théologie grecque, que le même saint Thomas a toujours été attentif à s'enrichir des documents grecs. A certains jours l'historien est moins frappé du fossé de plus en plus large et profond qui se creusait entre les deux parties de l'Eglise, que de l'incessant courant de relations et d'échanges qui les unissait.

Il ne faudrait pas pour autant tomber dans un concordisme facile et artificiel. Les points de vue sous lesquels chacune des deux théologies envisage un même mystère, la Trinité par exemple, sont parfois tellement opposés qu'il serait vain de chercher à les concilier. Il est permis peut-être de préférer le point de vue grec, plus « dynamique », plus proche aussi de l'Ecriture comme de l'expérience des saints — (« du Père, par le Fils, dans l'Esprit ») — mais il serait vain d'essayer de le ramener à nos formules latines. Ni l'une ni l'autre des deux théologies ne peut prétendre à enclore tout le mystère; il y a un « apophatisme » radical de la pensée religieuse!

Ce n'est pas le lieu ici de reprendre chapitre par chapitre cet exposé de la théologie de l'Eglise d'Orient. Nous voudrions seulement laisser deviner combien il nous a paru riche et enrichissant. Et puisqu'il faut bien exprimer quelques regrets, on s'étonnera par exemple qu'une part plus grande

n'ait pas été faite à la théologie sacramentaire (3). Car s'
est un « mystère », c'est bien celui de ces rites sacrés, lie
de rencontre entre la grâce du Christ et l'âme chrétienn
qui nous donnent Dieu en même temps qu'ils nous le cachen
Le même mot, MYSTERION, ne désigne-t-il pas à la fois le
sacrements et les « mystères » de notre foi, et le « mystère
de notre salut? Sans parler de Nicolas Cabasilas ou de
Hiérarchie Ecclésiastique, les *Catéchèses Mystagogiques* d
saint Cyrille de Jérusalem — on ne voit pas que M. Lossk
en ait tiré tout le parti qu'il aurait pu) — ne sont-elles pa
une initiation aux « mystères », et au plus grand de tou
le mystère de l'eucharistie, par où se réalise cette divinis
tion du chrétien, terme de toute la « théologie ? » Le ba
tême n'est-il pas une illumination, PHOTISMOS, et le début d
tout l'itinéraire mystique? (4) Et le double mystère de mo
et de vie, en quoi se résume toute la vie chrétienne, n'est-
pas inclus dans le mystère baptismal ? Une « théologie my
tique », et ici nous prenons le mot dans son sens modern
— pourrait-elle se constituer indépendamment d'une spir
tualité du baptême ?.

Les derniers chapitres de l'ouvrage abordent la « spir
tualité » proprement dite, ce que M. Lossky appelle « l
côté subjectif de l'union avec Dieu », la « voie de l'union
qui est le terme de toute l'économie chrétienne. Il ava
d'ailleurs pris soin de le noter dès le début : « L'expérienc
individuelle des grands mystiques de l'Eglise orthodoxe no
reste le plus souvent inconnue » (p. 18). Et cela est vrai,
parler en gros, de toute la mystique ancienne: elle reste pe
soucieuse d'analyses psychologiques et d'autobiographie
Assurément, on perçoit chez un Origène ou un Grégoire d
Nysse tel accent, telle vibration dans la voix, qui révèle
que ces maîtres ont expérimenté ce dont ils parlent, ma

(3) Voir par exemple, et bien qu'ils ne donnent pas toute satisfaction, l
articles de Mme LOT-BORODINE, *La grâce déifiante des sacrements*, *Revue d
Sciences Philosophiques et Théologiques*, XXIV, XXV, XXVI (1935, 1936, 1937

(4) Cf. J. DANIÉLOU, *Platonisme et Théologie mystique. Essai sur la doctri
spirituelle de saint Grégoire de Nysse*, Paris 1941, pp. 26-38.

quand ils tracent les étapes de l'ascension de l'âme vers Dieu, ils indiquent des règles générales prises le plus souvent de l'Ecriture interprétée spirituellement, beaucoup plus qu'ils ne relatent leurs expériences individuelles. Cela est vrai aussi de la mystique occidentale, jusqu'au XIII[e] siècle (5). « Il a fallu qu'une certaine scission se produisît entre l'expérience personnelle et la foi commune, entre la vie individuelle et la vie de l'Eglise, pour que la spiritualité et le dogme, la mystique et la théologie deviennent deux domaines distincts, pour que les âmes, ne trouvant plus de nourriture suffisante dans les sommes théologiques, se mettent à rechercher avec avidité les récits des expériences mystiques individuelles, afin de se retremper dans une atmosphère de spiritualité. L'individualisme mystique est étranger à la spiritualité de l'Eglise d'Orient » (p. 18). De la situation ainsi esquissée à très grands traits, il ne faudrait pas croire que seuls soient responsables les auteurs des Sommes Théologiques !

Ne cherchons donc rien ici qui ressemble aux analyses de la mystique moderne. Sous un vocabulaire parfois identique, les conceptions mêmes diffèrent profondément. Ainsi, quand on nous parle d'action (PRAXIS), et de contemplation (THEÔRIA) : il ne s'agit pas de deux « vies », orientées dans des sens radicalement opposés, mais de deux étapes, ou plus exactement de deux plans différents, mais liés, sur lesquels simultanément se meut l'âme en son ascension vers Dieu. L'action, c'est la purification du cœur par le repentir, la conversion (METANOIA), les larmes, aboutissant à l'état d'impassibilité (APATHEIA), souveraine indépendance à l'égard des passions. Même quand elle est parvenue à ce bienheureux état, l'âme ne doit cesser de pleurer ses péchés, de répéter la prière du publicain : « Seigneur, aie pitié de moi, pécheur », car le repentir, dit saint Isaac le Syrien, « est le tremblement de l'âme devant la porte du paradis » (p. 202-

(5) Voir par exemple le tableau qu'en trace Dom C. BUTLER, *Western Mysticism*, London, 1927, surtout pp. 179-192 (Une traduction française de cet important ouvrage est en préparation aux Editions du Cerf).

203). Tout ceci serait évidemment à rapprocher de la « componction » de la tradition monastique d'Occident.

Cette prière, d'abord prière de demande et de supplication, tend à se faire de plus en plus silencieuse, à devenir « cette conversation avec Dieu qui se fait dans le silence » (Isaac le Syrien). L'âme cesse de demander, car elle se confie entièrement à la volonté de Dieu. Elle cesse même de prier, s'arrêtant dans le « silence de l'esprit », supérieur à l'oraison même. Et l'amour, fruit de la prière, « ne cesse d'enflammer l'âme et de la réunir à Dieu par la vertu du Saint-Esprit » (Diadoque de Photicé). L'amour, « vie de la nature divine » (Saint Grégoire de Nysse), est, pour l'Eglise d'Orient, un don incréé, une énergie divine et déifiante dans laquelle nous participons réellement à la nature de la sainte Trinité, jusqu'à « faire apparaître la nature humaine dans l'unité et identité avec la nature divine par la grâce » (Saint Maxime le Confesseur, p. 211). La prière ainsi aboutit à l'amour déifiant.

M. Lossky, qui prend soin de noter que l'amour de Dieu ne peut pas ne pas s'épanouir en amour du prochain — et cela encore n'est pas plus oriental qu'occidental, c'est l'Evangile tout simplement — avait auparavant consacré quelques pages à cette technique de l'oraison intérieure, cette « prière du cœur », à laquelle s'adonnent tous ceux qui veulent parvenir à l'union. Il n'a pas de peine, semble-t-il, à la justifier contre tout reproche de mécaniser la vie intérieure et de la réduire à quelques pratiques assez puériles (6).

Renonçant à sa volonté propre, à ses inclinations de nature, l'âme en voie vers l'union réalise profondément sa *personne;* car c'est dans la personne que s'accomplit le mystère de l'union. Et l'on retrouve ici, sur les rapports entre nature et personne, des vues que l'auteur avait déjà développées au sujet de la Trinité et de l'Economie, comme s'il y avait de

(6) Cf. C. Dumont, *La prière perpétuelle chez les Orthodoxes, La Vie Spirituelle,* LXXII (1944), pp. 545-553.

secrètes harmonies entre les plus hauts mystères de Dieu et le mystère de l'âme humaine.

Ainsi l'union, parce qu'elle est « personnalisante », tend à devenir de plus en plus consciente. L'âme doit donc, suivant le conseil de l'Apôtre, « être sobre et veiller », marcher dans la lumière. Dieu est lumière, et l'union est illumination, expérience de la lumière divine. La lumière, la « gloire » dont parle l'Ecriture, étrangère à l'intelligence aussi bien qu'aux sens, « feu invisible » (Syméon le Nouveau Théologien), n'est pas autre chose que « le caractère visible de la divinité, des énergies ou de la grâce dans laquelle Dieu se fait connaître » (p. 219). La mystique de l'Orient, qui commence dans la nuée du Sinaï, s'achève dans la gloire du Thabor. L'âme changée dans sa nature par l'expérience mystique, transformée par la grâce, participe à la lumière divine, elle devient en quelque sorte lumière : « les purs de cœur voient Dieu qui, étant lumière, habite en eux et se révèle à ceux qui l'aiment, à ses bien-aimés » (Grégoire Palamas). La mystique de l'Orient est une mystique de la lumière: que l'on songe au « PHÔS HILARÔN », ce fameux hymne du soir, qui remonte au moins au IIIe siècle.

Aussi, c'est tout naturellement que la grâce se fait connaître à l'âme comme la joie, la paix, la chaleur intérieure, la lumière. « Les états de sécheresse, de « nuit mystique », dans la spiritualité de l'Eglise d'Orient n'ont pas le même sens qu'en Occident » (p. 223) (7). Conséquence du péché, la sécheresse est un accident dangereux, un état maladif, qui ne saurait être que passager, et ne saurait non plus être considérée comme une étape nécessaire et normale sur la voie de l'union. Citons ces lignes, qui nous montrent à quel point, sans exclure toute synthèse, peuvent différer deux spiritualités, parce qu'elles sont fondées sur deux théologies différentes :

« L'attitude héroïque des grands saints de la chrétienté

(7) Ce qui tendrait à confirmer la remarque déjà faite bien des fois, que l'influence de Denys fut plus sensible en Occident qu'en Orient.

occidentale, en proie à la douleur d'une séparation tragique avec Dieu, — la nuit mystique comme voie, comme nécessité spirituelle, — est inconnue à la spiritualité de l'Eglise d'Orient. *Les deux traditions se sont séparées sur un point de doctrine mystérieux, relatif au Saint-Esprit* (8), source de la sainteté. Deux conceptions dogmatiques différentes correspondent à deux expériences, à deux voies de sanctification qui ne se ressemblent guère. Les voies qui mènent à la sainteté ne sont pas les mêmes pour l'Occident et pour l'Orient après la séparation. Les uns prouvent leur fidélité au Christ dans la solitude et l'abandon de la nuit de Gethsémani; les autres acquièrent la certitude de l'union avec Dieu dans la lumière de la Transfiguration » (pp. 224-225) (9).

Nous aurions voulu pouvoir transcrire quelques-uns des textes magnifiques que cite M. Lossky et qui illustrent abondamment ses analyses.

Mais nous en avons assez dit, semble-t-il, pour laisser deviner la grande richesse de ce livre. Assurément, il y a bien des réserves à faire, et sans doute un compte rendu d'allure plus technique se devrait-il de les souligner d'un trait plus accusé. Assurément aussi, en cette tradition si riche et dont le contact peut être pour nous si vivifiant et si rafraîchissant, tout n'est pas pour autant assimilable pour un chrétien d'Occident. En dehors des positions dogmatiques qu'il ne peut accepter pleinement, ces tendances spirituelles sont trop profondément engagées dans un contexte historique et culturel tout différent du sien propre pour qu'il puisse prétendre les faire siennes telles quelles. A les décou-

(8) C'est nous qui soulignons. La théologie de la procession du Saint-Esprit domine en effet toutes ces pages; voir par exemple p. 19.

(9) Pour la liturgie orientale, « même la passion, même la mort sur la croix et la mise au tombeau revêtiront un caractère triomphal où la majesté divine du Christ accomplissant le mystère de notre salut transparaîtra dans les images de la déchéance et d'abandon » (p. 146). Mais la messe romaine elle-même ne parle-t-elle pas, d'un mot si sobre, de la « si bienheureuse passion »? Et Luther ne reprochait-il pas à l'Eglise Romaine de prêcher la « theologia gloriæ » aux dépens de la « theologia crucis »?

vrir et à les méditer, il gagnera beaucoup, mais à prétendre réaliser on ne sait quel syncrétisme spirituel, il perdrait les richesses propres de son Eglise, sans devenir cependant un vrai fils de l'Orient.

Il ne saurait être question pour nous de nous mettre tout uniment à l'école de saint Syméon le Nouveau Théologien ou de saint Grégoire Palamas, de saint Séraphin de Sarov ou de Philarète de Moscou, en renonçant à saint Augustin ou à saint Léon, à saint Grégoire ou à saint Bernard, à saint Thomas d'Aquin ou à saint François d'Assise, à sainte Catherine de Sienne ou à saint Jean de la Croix, à saint Ignace de Loyola ou à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. « Que chacun demeure dans la vocation où il a été appelé. » Cependant nous ne pouvons ignorer de telles richesses, non plus que l'extraordinaire unité de cette tradition spirituelle qui coule d'un seul mouvement des Ve ou VIe siècles à nos jours, de Macaire d'Egypte ou de Grégoire de Nysse, de Denys ou de Maxime le Confesseur, jusqu'aux spirituels russes modernes dont nous venons de rappeler les noms. Nous n'avons pas le droit non plus de méconnaître les fruits d'authentique sainteté que n'a cessé de produire l'Eglise d'Orient, jusqu'à ces milliers de martyrs et de confesseurs qu'enfantait, il n'y a pas vingt ans, l'Eglise russe : M. Lossky le rappelle en termes émouvants (p. 244). Surtout, il nous faut sans cesse appeler de nos vœux et de nos prières, hâter par nos efforts d'intelligente et affectueuse compréhension le jour où cette sainteté et cette richesse s'intégreront dans l'unique bercail, qui n'est ni d'Orient ni d'Occident, mais tout simplement l'Unique Sainte Eglise de Jésus-Christ.

fr. P.-Th. CAMELOT, O. P.

Les Livres

La Vie mariale au Carmel, par les TT. RR. PP. *Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus et Louis de sainte Thérèse*, O. C. D., Editions du Carmel, 1943, 111 p. in-12.

Deux religieux de la province du Midi des Carmes Déchaussés, l'un définiteur général de son ordre, l'autre provincial, ont publié ensemble sous ce titre deux études complémentaires de mariologie dont il faut souligner la portée : théologiens mystiques, les auteurs n'entendent ni prouver la piété mariale des Carmes, ni en décrire les manifestations, mais expliquer comment ce qui n'est qu'une « dévotion » pour beaucoup, peut s'intégrer à la vie contemplative la plus haute, la plus dépouillée et « que nos rapports avec la sainte Vierge ne se bornent pas au travail de nos puissances humaines, qu'au delà s'étend un autre domaine plus vaste où seul l'Esprit-Saint peut nous introduire afin de commencer une authentique vie mariale » (Introd.). Ces conclusions sont fondées sur deux expériences spirituelles qui divisent le volume en deux parties également historiques et spéculatives : l'histoire de l'ordre (1) et l' « histoire d'une âme ».

---

(1) Il s'inspire d'ailleurs largement d'une article du R. P. Gabriel de sainte Marie-Magdeleine, o. c. d. « la vie mariale carmélitaine » paru dns les Analecta O. C. D. (t. V, 1931, p. 210-248).

I. — Avec une longue tradition, le T. R. P. Marie-Eugène rattache à la vision d'Elie la piété mariale des premiers ermites latins du mont Carmel au XII[e] siècle. Le légendier du Carmel, d'un charme tout palestinien, étend en effet sur trois millénaires « l'écho des désirs de l'âme mariale de nos ancêtres ». Mais, aux visites qu'ils rêvaient de la sainte Famille, ont répondu historiquement les visions mariales des saints et surtout la « découverte contemplative de la sainte Vierge » qui dérive chez carmes et carmélites de l'expérience mystique.

L'intimité de la sainte Vierge, « émergeant des nuits » et causant à l'âme des « réveils affectueux » comparables à ceux du Verbe aboutit à une « saisie expérimentale du mystère de Marie ». Enfin cette « découverte réelle » diffère de la simple dévotion en « atteignant Marie comme mère » plutôt que comme médiatrice et « fait partie de la vocation carmélitaine.

II. — « La Vie mariale de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », ce charmant sujet souvent traité (2) est ici renouvelé par le T. R. P. Louis de sainte Thérèse en théologien et en psychologue. Loin de suivre le biographe belge qui relève quarante-neuf traits de la piété mariale de Thérèse avant sont entrée au Carmel, il ne retient dans toute sa vie que trois « grâces mariales », trois interventions positives et retentissantes », mais les « analyse » et y découvre les étapes d'une ascension spirituelle.

Dans l'apparition et la guérison de 1883, il nous montre le premier sourire de la sainte Vierge et son influence sur la piété de cette petite orpheline inconsolable. A Notre-Dame

(2) André de sainte Marie, O. C. D. : « La petite fleur de la sainte Vierge » Vie mariale de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus — Biblioth. Carm. Gand (1930), 190 pp, in-8. D'Aria S. J. : Il picolo fiore di Maria — J. M. Texier Smm. : Le sourire de Marie à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus — Bureau du règne de Jésus par Marie à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée) 32 p. — R. P. Martin : La place et le rôle de la sainte Vierge dans la voie d'enfance spirituelle in « La petite voie » 2[e] édition 1930.

des Victoires, en 1887, il décèle une « grâce d'union » avec Marie, succédant à sa « rencontre ». Enfin, en 1889 au noviciat, Thérèse éprouve la force d'une emprise mariale qui lui cache « toutes les choses de la terre ». Un quatrième chapitre est consacré à l'étude d'un degré d'intimité avec la très sainte Vierge qui semble réservé aux privilégiés de l'enfance spirituelle. C'est sa vie même, passant de nouveau dans celle de son enfant, qui y éveille l'amour, l'amour filial et jusqu'à son amour maternel des âmes.

Après cette démonstration, l'auteur n'a pas de peine à conclure à son tour, en fils de saint Jean de la Croix, que la vraie dévotion à la sainte Vierge n'est pas une chaîne de pratiques, mais une adaptation progressive à l'intimité divine dans les bras de notre mère Marie.

R.

E. Delpierre et A. Noche, S. J., *Saint Louis de Gonzague et la Renaissance italienne* (1568-1591). (Adaptation française de « The Vocation of Aloysius Gonzaga » du P. Cyril Martindale, S. J.). Editions Xavier Mappus, Le Puy, 356 p., 135 francs.

Le titre de l'ouvrage souligne l'intention de situer Louis de Gonzague dans son « climat » historique. Renaissance italienne évoque moins ici les profondes répercussions sur le plan intellectuel, moral et religieux, du retour massif à la littérature et à l'esthétique de l'antiquité païenne — mouvement d'ailleurs bien dépassé lorsque naît saint Louis — que l'atmosphère plus ou moins libre des petites Cours d'Italie et le jeu serré, brutal et parfois cynique des passions, des ambitions politiques et des rivalités personnelles, dans lequel continuent de s'affronter, à la fin du XVI^e^ siècle, les chefs des grandes familles nobles, voire même les membres d'une même famille. Dans cette évocation précise, pittoresque parfois, du milieu familial et social où naquit et grandit Louis

de Gonzague, on retrouve non seulement le cadre extérieur de la vie d'un saint, mais la matière même de sa sainteté, le donné sur lequel il a fallu construire. Bref, le lecteur est ainsi mieux à même de comprendre la sainteté de Louis de Gonzague dans ce qu'elle a de caractéristique. Certes, ce saint n'a pas trouvé d'autre solution que de s'évader. Mais on est toujours conditionné par cela même à quoi l'on renonce, et l'obéissance contraignit même le jeune jésuite avide de silence et d'oubli à continuer de jouer son rôle dans sa propre famille, ou sa sainteté suscite toujours beaucoup plus d'admiration que d'imitation.

On peut regretter peut-être que l'auteur n'ait pas cherché davantage à situer son héros dans le milieu spirituel de la contre-réforme italienne, encore que le livre contienne de suggestives notations à ce sujet.

Il ne s'agit pas, d'ailleurs, d'un pur livre d'histoire, mais d'un ouvrage qui cherche, ne disons pas à édifier — le mot évoque trop une certaine hagiographie dont l'auteur et les traducteurs ont précisément voulu s'évader — mais, en faisant comprendre, à former. L'auteur ne s'est pas effacé totalement derrière son objet, et il intervient personnellement de temps en temps pour dire ses propres réactions ou proposer ses interprétations. On est heureux de recommander ce livre sérieux, documenté, et vivant.

André Duval.

Le Mystère de la Sainte Trinité, par *A.-M. Goichon*, Desclée de Brouwer, 1943, 121 p.

Il faut reconnaître que les livres sur la Sainte Trinité, à l'usage des bons chrétiens qui ne sont pas théologiens de profession sont rares. « En dehors des traités de théologie pratiquement inaccessibles, les livres écrits par les théologiens dans les dernières années répondent à des études critiques, historiques, scripturaires, ou bien au besoin profond

du cœur comme aussi aux exigences d'une culture générale désireuse de situer le mystère ». Tout cela est nécessaire, mais l'esprit reste sur sa faim. Les contacts même que Mademoiselle Goichon prit avec l'Islam, par les objections qu'il pose, lui firent sentir davantage ce vide.

C'est donc « au nœud même de la difficulté » que s'attaque ce petit livre qui se déclare : « un bref exposé de ce qui est mystère et de ce qui peut être saisi par l'esprit ». Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce qu'une personne divine ? En quel sens faut-il entendre qu'il y a « trois » personnes en Dieu ? Comment le « nombre » peut-il appartenir à la divine simplicité ? Comment les personnes se distinguent-elles de la nature divine, et comment se distinguent-elles entre elles, bien qu'elles existent inséparablement et soient un seul et même Dieu ? Comment les noms propres des personnes — Père, Fils, Verbe, Image, Esprit-Saint, etc..., peuvent-ils éclairer la connaissance que nous pouvons en avoir ? En quels sens peut-on parler de l'envoi ou de l'habitation en nous, du Fils, ou de l'Esprit-Saint, ou du Père ? Pourquoi un tel mystère nous fut-il révélé ? Telles sont les questions que Mademoiselle Goichon n'a pas craint de proposer aux chrétiens. Ses réponses sont claires et simples, bien que fort ardues; mais on ne lui en voudra pas de réclamer un peu d'effort pour la suivre en de si lumineuses cîmes. Félicitons la bien vivement d'avoir présenté cette forte nourriture, vieux privilège des professionnels de la théologie dogmatique, au peuple chrétien.

A l'occasion, Mlle Goichon ne craint pas d'analyser certains termes arabes dont l'attribution à Dieu soulève quelque problème. C'est ainsi que l'attribut de *wâhid* qui veut dire unique, mais qui peut signifier quelquefois aussi l'absence de toute « Trinité », se prête à un bref commentaire (p. 84-87). Ailleurs, Mlle Goichon fait remarquer quelle vue profonde et magnifique eut Avicenne lorsqu'il découvrit « cette tendance de tous les êtres à leur bien, aboutissant, chez l'homme dont la volonté est ferme et pure, à tendre vers Dieu de tout le pouvoir de l'âme ». Mais « la raison profonde

de ce fait universel lui échappait et, sans doute, ne pouvait-elle apparaître clairement qu'à la lumière du dogme de la Trinité » (p. 105).

N'y a-t-il pas en chaque chrétien un musulman qui répugne à accepter un dogme qui dépasse sa raison ? Le livre de Mlle Goichon répondra à ses objections et l'aidera à prendre une intelligence de plus en plus vive et profonde de l'essentielle vérité de sa foi.

A.-M. HENRY.

CLARTÉ, PAIX ET JOIE — LES BEAUX MONASTÈRES DE CITEAUX EN FRANCE, par *Marie-Anselme Dimier*, moine de Tamié, Collection La Clarté-Dieu, N° 15, 1944, 1 vol. 64 p., 15 francs.

Les moines ont fait l'Europe : ils en ont défriché, assaini et arrosé le sol, et de la terre inculte ils ont fait la campagne; ils l'ont fait naître et ils l'ont baptisée, et les noms qu'ils lui ont donnés sont ceux des sentiments qui emplissaient leurs cœurs. Le R. P. Dimier en a dressé la liste en un livre très court, écrit avec une grande simplicité. mais lourd d'érudition; à résumer cet abrégé de spiritualité monastique, on risquerait d'en dissiper le charme; on ne peut qu'inviter les amateurs de poésie et d'histoire religieuse à découvrir eux-mêmes ce qui a fait le rayonnement des premiers cisterciens.

A vrai dire, la leçon que nous donnent ces pages ravissantes est d'une portée universelle et toujours actuelle; elle est bienfaisante pour tous, et particulièrement aux périodes les plus sombres. Il ne faudrait pas oublier que le siècle de saint Bernard fut une époque d'anarchie féodale. A l'état permanent, de fief à fief, la guerre était ouverte, et la misère était sa conséquence habituelle. Au milieu d'un monde si triste, les hommes dont la vie était la plus austère, les moines de Cîteaux restaient des optimistes. Ils nous en ont laissé la preuve dans les titres qu'ils ont choisis pour leurs fondations.

Chacun des mots de cette litanie est un enseignement, une joie pour l'esprit autant que pour l'oreille, et de tout leur ensemble il se dégage une impression de fraîcheur, de lumière et de calme. Or, tout cela relève d'une psychologie qui est simplement celle du chrétien en état de grâce : les moines façonnaient la terre à leur image.

Lorsqu'ils arrivaient dans un site, si celui-ci avait un nom, ils en modifiaient le sens ou ils lui en donnaient un autre. D'un nom déterminé par les accidents du terrain, ils faisaient un nom symbolique; ils avaient des oreilles pour entendre et discernaient spontanément, dans la sonorité d'un mot, ce qu'il disait de Dieu. Ils savaient admirer, car ils voyaient en tout l'œuvre de Dieu. En maint endroit, il fallut attendre les moines pour que l'on s'aperçût que le pays était beau; les moines substituaient au nom d'un des inconvénients de la flore ou du climat celui d'un de ses avantages. Parfois même, la beauté qu'ils attribuaient à ce lieu contrastait avec l'âpreté que lui reconnaissaient les hommes qui ont des yeux et ne voient point. Les moines transformaient le sol et le rendaient fécond, habitable, fertile, mais ce n'était pas surtout par ce rôle civilisateur, déjà si important, qu'ils en faisaient un « paradis » : ils y retrouvaient Dieu et ils puisaient auprès de Dieu une façon nouvelle de regarder le monde. Ils ne savaient plus voir avec des yeux charnels. Tout leur était symbole de la présence de Dieu au monde, et tout leur était allusion aux réalités invisibles : ils étaient donc, sans le savoir, poètes. Le « sentiment de la nature », dont parlent tous les historiens de la littérature leur était étranger. Il n'y avait pour eux rien de profane et qui fut seulement naturel. Tout était sanctifié, ennobli, élevé, pénétré de la grâce. Tout appartient à Dieu, tout vient de lui et nous conduit à lui; en ce sens tout est beau. D'un regard simple et purifié, les moines percevaient cette beauté secrète, leur imagination et leur mémoire étaient nourries de l'Ecriture : un paysage évoquait aussitôt pour eux un tableau de la Bible, une expression des livres saints. Les vallées, les fontaines,

les cours d'eaux, les forêts, ils voyaient tout cela comme un cadre pour leur prière, les prés, les champs, les vignes étaient ce qui donnait le pain, le vin dont ils vivaient, tout cela servait au culte et trouvait son achèvement dans le mystère eucharistique. Ces grands contemplatifs, qui étaient des cultivateurs, ne séparaient donc pas le temporel et le spirituel, ni les valeurs économiques de celles de la vie mystique. En renonçant à posséder, ils avaient trouvé le moyen de réaliser cette parole : *Tout est à vous, vous êtes du Christ, et le Christ est à Dieu.*

Jean Leclercq.

Esquisse d'une histoire de l'exégèse latine au moyen age, par le *C. Spicq, O. P.*, (Bibliothèque thomiste XXVI) ; Paris, Vrin, 1944, in-8° de 403 p.

Dans l'encyclique *Divino afflante Spiritu*, S. S. Pie XII recommande le recours aux travaux des Pères et des grands commentateurs anciens, tout en regrettant que l'état actuel de l'histoire de l'exégèse soit loin de permettre de les utiliser tous avec fruit. Cela est surtout vrai pour le moyen âge. C'est pourquoi on doit remercier le P. Spicq de son travail.

Il comprend quatre parties. La première traite d'une manière sommaire des auteurs des VIII^e^ ou XI^e^ siècle, la deuxième de ceux du XII^e^, la troisième de ceux du XIII^e^ et la quatrième de ceux du XIV^e^. Dans les trois premières, l'étude détaillée des œuvres est précédée par l'exposé des caractéristiques générales de la période envisagée.

Après s'être contentée de reproduire ou de résumer les écrits des Pères, l'exégèse médiévale devient, au XII^e^ siècle, plus personnelle et plus vivante. C'est une véritable renaissance. A cette époque l'Ecriture est encore le texte essentiel, et l'on pourrait presque dire unique, du théologien et du prédicateur. Et pendant longtemps encore le maître en théologie sera avant tout un commentateur de l'Ecriture. La Bible

est donc moins directement étudiée pour elle-même que comme source de la science sacrée. On cherche donc à préciser l'exacte portée des textes qui seront employés dans les argumentations. C'est ce qui explique l'importance accordée à l'étude des différents sens de l'Ecriture. Et c'est un des points sur lesquels insiste tout particulièrement le P. Spicq, surtout à propos de saint Thomas.

On voit que les théologiens du M. A. se sont de plus en plus attachés à la recherche du sens littéral, sans négliger pour autant le sens spirituel et sans nier la légitimité d'une interprétation plus large de l'Ecriture à des fins d'édification. Mais ils ne pouvaient fonder leurs constructions théologiques que sur la vérité révélée et non sur des interprétations qui, si elles n'étaient pas soutenues ailleurs par la Bible elle-même ou par l'enseignement de l'Eglise, pouvaient n'être que des vues purement humaines. De telles préoccupations donnent à leurs commentaires, surtout à partir du XIII^e^ siècle, une certaine sécheresse qui les distingue des œuvres plus anciennes. Il faut y voir avant tout le signe d'une grande probité intellectuelle et d'un profond respect de la parole de Dieu.

A. VIARD.

A travers les revues

Dieu Vivant [1]

« Dieu est mort, nous avons tué Dieu! », disait Nietzsche. S'il est vrai que ce mot accuse encore les chrétiens d'aujourd'hui, c'est à lui que voudraient répondre les auteurs de la nouvelle collection.

Le combat qu'il s'agit de livrer aujourd'hui — nous dit le *Liminaire* — est d'abord spirituel. Ce serait lâcheté de s'y dérober. C'est pour ce combat que les cahiers DIEU VIVANT groupent des hommes que rapprochent à la fois le goût des valeurs religieuses authentiques et le dégoût d'un certain christianisme dégradé qui a perdu son caractère de foi vivante pour n'être plus qu'une structure sociale.

---

(1) Les Cahiers DIEU VIVANT, perspectives religieuses et philosophiques. Comité directeur : Maurice de Gandillac, Louis Massignon, Marcel Moré. Secrétaire de rédaction : Pierre Leyris. Comité de lecture : Pierre Burgelin, Vladimir Lossky, Gabriel Marcel — 1er cahier, Ed. du Seuil, 1945, 157 pp. 200 fr.

Cependant, ajoute-t-on, les hommes qui se réunissen autour des cahiers n'appartiennent pas à une seule église ils relèvent de confessions diverses : catholiques, orthodoxes protestants....

Les chrétiens de DIEU VIVANT sentent bien qu'une entent sur des points secondaires ne ferait qu'ajouter à la confu sion. « Leur amour de l'Unité », nous dit l'auteur du limi naire n'ont d'égal que « leur horreur du syncrétisme ». Outr l'enrichissement mutuel qui ressort d'une confrontation de points de vue, ils croient cependant trouver entre eux diver points de contact très précis qui justifient leur rencontre C'est d'abord la fidélité à la *bible*. A part quelques livre que ne reçoivent pas les protestants, la bible reconnue comm parole de Dieu reste entre eux un centre d'unité singulière ment vivant. C'est ensuite une *conception eschatologique* d christianisme. Les dogmes du jugement dernier et de l résurrection de la chair, s'ils ne sont pas d'aujourd'hui, leu semblent pourtant convenir à réveiller les énergies somno lentes de notre siècle. Ils donnent aussi tout son sens à cett philosophie de l'histoire dont l'importance depuis deu siècles n'est plus à nier et qui chercherait en vain le sen dernier des événements si elle n'acceptait d'être éclairée pa les mêmes dogmes. Enfin le troisième objet de méditatio que les chrétiens de DIEU VIVANT ont en commun, c'es disent-ils, la *communion des saints*. « Ils croient qu'il n'y pas de vraie communauté humaine en dehors de l'Eglise et que les chrétiens ne sauraient se réunir sans désirer so Unité.

Heureusement que l'on nous rassure aussitôt sur la façon dont les chrétiens de DIEU VIVANT entendent cette méd tation en commun. Ils ne veulent pas de syncrétisme ou d compromis quelconque. Mais ils éprouvent ensemble « l nostalgie de l'unité de l'Eglise ».

Nous pourrions faire à ce sujet plusieurs remarques dor la première porterait sur le terme d'Eglise qui est entend différemment par les uns et par les autres, de sorte qu'

eut difficilement fonder un accord valable. Si l'on n'aspire u'à la réalisation d'une église invisible, lieu de rencontre es âmes qui acceptent le même évangile, quel accord cela ait-il avec ceux qui adhèrent en une Eglise en même temps t tout à la fois visible et invisible?

Mais ce qui est plus grave, c'est précisément que cette iversité des points de vue sur l'Eglise fonde aussi des royances diverses sur la bible, sur le Christ, sur l'eschato- gie et sur Dieu lui-même.

Et, en effet, nous croyons, nous catholiques, que l'Eglise – cette Eglise dont Bossuet dit qu'elle est « Jésus-Christ épandu et communiqué » — est la gardienne et la maîtresse e notre foi. La Bible, la parole de Dieu, c'est l'Eglise qui ous la transmet. Le Christ ne se fait entendre et ne se anifeste que dans son Eglise et par elle. Et si nous croyons n quelque dogme, c'est parce que nous croyons d'abord à Eglise, messagère de Dieu, en la voix de laquelle nous reconnaissons », par la grâce de la foi que Dieu nous onne la parole même de Dieu.

De sorte que, inversement, si nous refusons un seul dogme, uelque soit notre attachement à tous les autres, nous n'avons lus la foi, et ce n'est pas « par la foi » que nous adhérons ux autres. Pourquoi cela ? Précisément parce que ce refus ur un point manifeste bien que nous ne nous appuyons plus our croire, sur la parole de Dieu, répandue et communiquée ar l'Eglise, mais sur notre propre jugement ou sur quelque hose d'autre. C'est la même Bible à laquelle nous adhérons. lais c'est le même livre aussi pour l'archéologue, le mora- ste, l'historien, le poète... et, cependant, pour tous ceux-ci, ils ne sont pas chrétiens, ce n'est pas la parole de Dieu. 'est la même Bible aussi pour nous catholiques orthodoxes, rotestants — voire même juifs et musulmans, pour les livres ui nous sont communs — mais parce que pour chacun de ous elle est le livre unique de notre unique Eglise et parce ue nos églises sont diverses, elle n'est plus la même.

La Bible n'est pas quelque chose qui existe indépendam-

ment de cette Eglise, peuple de Dieu, de laquelle elle e
sortie. C'est le livre d'un peuple. Elle appartient à ce peup
qui l'a faite. Dieu qui en est le principal auteur, ne la faisa
pas en dehors de ce peuple. Qui est ce peuple, telle e
l'unique question pour laquelle des confrontations sont utile
et peuvent être fécondes. Mais pour aboutir « *à une revivi
cence de la pensée religieuse, à un approfondissement de l
doctrine du Christ qui nous permettent de lutter contre l
mal en nous et hors de nous* », nous croyons que le se
moyen est de s'enfoncer, de se noyer dans cette Eglise, peup
de Dieu, épouse du Christ, à laquelle nous adhérons. L
pensée de l'Eglise, et non pas nos propres pensées sur
Christ, est la mesure de notre foi. Nous n'avons la vraie f
que lorsque nous pensons sur Dieu ce que pense l'Eglis
Au surplus, nous croyons que « la lutte contre le mal » n
s'obtient pas seulement par un approfondissement de doctrin
— fut-elle théologique — mais par la seule grâce de Die
qui nous est méritée par la Passion du Christ et communiqu
par les sacrements de son Eglise.

Il reste que si cette « rencontre » est un stimulant
aboutit à communiquer aux vrais croyants une foi plus pr
fonde, si elle les fait adhérer davantage à l'Eglise, alors el
tirera pour eux le bénéfice de cette « reviviscence de pens
religieuse » que se proposent les « hommes de Dieu vivant

C'est ce point que nous voulions préciser et qui nous for
en même temps à ne pas adopter entièrement cette formu
du programme : « Le message unique de l'Evangile ne se
pleinement révélé que lorsqu'il se sera réfracté à trav
toutes les civilisations humaines » (p. 12). Nos explicatio
précédentes suffiront à nous faire comprendre. Ajoutons si
plement que s'il en était ainsi, il serait à craindre que le
message ne soit jamais pleinement révélé, puisque des civ
sations pourtant authentiquement humaines, telle que la ci
lisation égyptienne des pyramides ou celle des hittites,
l'auront jamais reçu.

Au total — nous en avons le sentiment malgré leurs gé

euses intentions de départ — le Dieu sur lequel les hommes le DIEU VIVANT veulent fonder leur accord, ne risque-t-il pas de devenir un jour le « Dieu des philosophes et des avants » ? Alors il ne sera plus du tout le Dieu vivant, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de tout ce peuple qui est l'arche du salut et auquel nous demandons u Seigneur Jésus de nous joindre vraiment, en lui, par lui, t avec lui.

C'est un risque à courir. Mais nous aurions mauvaise grâce dénoncer encore des « intentions de faire » lorsque ce que on « fait » est d'aussi bonne qualité. Les articles de ce remier cahier sont denses et passionnément intéressants.

Pour n'en présenter qu'un seul, le cahier s'ouvre sur une tude du Père Daniélou sur *les symbolismes des rites baptis-aux*. Que l'on ne s'y méprenne pas : il ne s'agit pas d'his-oire, ni d'archéologie, ni même de liturgie proprement dite, ais de mystagogie. Voilà une discipline bien ignorée aujour-'hui. L'étude magnifique du Père Daniélou nous permet d'en ontempler à loisir les antiques splendeurs. Au surplus, et ar ricochet, c'est tout un programme de renouveau litur-ique qu'elle nous suggère. Qu'est-ce, en effet, que la mysta-ogie ?

La foi chrétienne n'a qu'un objet qui est le mystère du Christ mort et ressuscité. Mais ce mystère unique subsiste sous des modes différents : il est préfiguré dans l'Ancien Testament; il est accompli historiquement dans la vie du Christ; il est contenu en mystère dans les sacrements, il est vécu mystiquement dans les âmes; il s'accomplit socialement dans l'Eglise; il s'achève eschatologiquement dans le royaume céleste. Le chrétien dispose ainsi pour exprimer cette unique réalité de plusieurs registres, d'un symbolisme à plusieurs dimensions. Toute la culture chrétienne consiste à saisir les liaisons qui existent entre la Bible et la liturgie, entre l'Evangile et l'eschatologie, entre la mystique et la liturgie. L'application de cette méthode à l'Ecriture s'appelle l'exégèse spirituelle; appliquée à la liturgie, elle s'appelle la mystagogie : celle-ci consiste à

lire dans les rites le mystère du Christ et à contempler sous les symboles la réalité invisible (p. 17).

C'est ainsi que nous découvrons partout dans le baptême ces parallélismes du renoncement et de l'adhésion, qui sont comme les reflets de l'unique mystère pascal, « mystère de mort et de résurrection du Christ » (p. 28) et, mystère essentiel du baptême.

Dans cette perspective, l'antique dépouillement des vêtements et, les vêtements blancs, donnés en retour, prennent toute leur importance. Le dépouillement des vêtements, c'est le renoncement au vieil homme, à ces « tuniques de peau » dont il est question dans la genèse et qui sont l'indice et le signe du péché, c'est le retour à l'état adamique par la configuration au Christ crucifié. Les vêtements blancs, ce sont le symbole de l'homme nouveau, c'est-à-dire le Christ, qu'ils doivent « *revêtir* » les baptisés (Gal. III, 27), et, le Christ ressuscité et glorieux dont il est dit que « *ses vêtements étaient blancs comme la neige* » (Matt. XVII, 2).

Citons en passant le beau texte de l'abbé Monchanin sur la spiritualité du désert : Désert biblique (l'Exode, Jean Baptiste, la tentation du Christ), désert chrétien (les solitaires des Thébaïdes chrétiennes : Paul, Antoine, Hilarion, Pacôme, etc...). Désert où toute chose laisse insatisfait et « Dieu seul, dans la foi pure, se laisse désirer pleinement.

Signalons enfin le *dialogue biblique*, la *théologie de la lumière*, selon saint Grégoire de Thessalonique, par M. Lossky, et le beau texte de Newmann sur *l'humiliation du Fils éternel*.

En somme, ce sont des études savantes, que ces cahiers nous présentent, mais aussi, dans l'ensemble — et c'est rare — savoureuses, profondément et vraiment « spirituelles

La Vie franciscaine

En ce premier semestre de 1945, nous devons saluer encore a parution de deux nouvelles revues de culture et de spiritua-ité, plus strictement catholiques.

La moitié du premier numéro de LA VIE FRANCISCAINE st consacrée à « La paix ». Non pas, certes, la paix telle que c monde peut la donner. Pas précisément non plus une paix ors du monde telle que l'abri du cloître peut l'offrir à quel-ues-uns. Mais la paix de saint François. Celui-ci, « le plus njôleur des saints » s'est en effet avisé

> que l'Evangile du Christ n'était pas un privilège réservé à quelques-uns, mais la loi promulguée par le Fils de Dieu à l'intention de tous les hommes. C'est pourquoi, au lieu que les hommes dussent quitter le monde afin de trouver la paix, le « petit pauvre » résolut de porter la paix à ceux qui restaient dans le monde (Mgr Chevrot, p. 7).

Quel air frais et pur et libre on respire dans toutes ces pages. Les franciscains nous donnent ce qu'ils possèdent par héritage direct, et ce qu'ils ont de meilleur. Dieu soit loué pour son serviteur saint François et ses enfants, qui nous apportent le message d'une paix si simple et si joyeuse.

Le second numéro nous parle de l'optimisme.

Masses Ouvrières

MASSES OUVRIÈRES, devenu enfin revue mensuelle de la mission ouvrière paraissait depuis deux ans sous forme de cahiers. Notons au sommaire de ce premier numéro l'étude d'un directeur de grand séminaire sur « la préparation des

séminaristes à l'Apostolat populaire ». L'auteur présente d'abor
les qualités que l'on doit exiger d'un apôtre des masses ou
vrières : sainteté évangélique, culture théologique et cultur
générale, compétence sociale et psychologie ouvrière. Il env
sage les difficultés actuelles d'une formation aussi exigeant
et aussi étendue : surcharge des programmes, isolement et vi
factice des séminaires, mentalité et comportement des jeune
d'aujourd'hui, influence souvent désastreuse des vacances pou
les séminaristes. Ecartant ensuite quelques solutions fausse
telles que l'adjonction de nouveaux cours, l'initiation direct
et spécialisée dès le séminaire à l'apostolat ouvrier, l'auteu
essaye de présenter une solution valable dont l'essentiel consi
terait d'une part à ramener le séminaire à sa mission qui e
d'être un foyer de vie spirituelle et un centre de vie intelle
tuelle, d'autre part à mieux utiliser les vacances et à prolonge
le séminaire par des études spéciales, des sessions de form
tion, et des moyens de travail tels que les revues, directemen
assimilables.

On voit tout l'intérêt de cette étude. Nul doute que le
lecteurs qui ont suivi les articles de cette revue sur la form
tion des séminaristes trouveront profit à la lire.

Signalons encore les articles sur l'action catholique et l
milieu militaire, l'expérience d'évangélisation par le M. P. F
et la formation d'un meneur par un prêtre-ouvrier.

Vers un nouveau Bréviaire?

Dans le numéro des ÉTUDES de Mai, le Père Doncœu
étudie, à propos du nouveau psautier de l'Institut Pontifi
Biblique, les conditions d'une renaissance de l'office can
nial. D'où vient, se demande-t-il, que le bréviaire, l'offi
divin, l'œuvre parmi les œuvres, soit devenue souvent un
charge (opus Dei, onus diei....)?

Invoquer contre le bréviaire la langue latine insuffisamment possédée ne dénonce qu'une partie du mal. C'est là un accident moderne, pense le Père Doncœur, et l'histoire des siècles témoigne de coups plus redoutables encore portés à la prière liturgique.

Dans sa jeunesse, la prière liturgique jaillissait de la vie communautaire des moines ou des clercs, auxquels elle fournissait la forme spirituelle de leur journée et sa nourriture. Alors, surtout dans les monastères, l'unité était parfaite entre la prière et le temps, entre l'office et l'ascèse, entre la prière et le travail, entre la vie personnelle intérieure et la vie conventuelle.

Cette unité parfaite n'existe plus aujourd'hui. Elle est brisée. Et par le fait même, le bréviaire a perdu en partie son rôle équilibrant, harmonique, pleinement sanctificateur.

Le Père Doncœur relève ainsi dans l'histoire de « l'office divin » trois brisures successives.

1. — La brisure provoquée par l'individualisme :

Le premier accident s'est produit quand, de chorale, la récitation de l'office est devenu individuelle. Car le malheur n'est pas seulement que d'une prière sociale on soit passé à une prière individuelle, mais que d'une prière sociale on ait fait une prière individuelle.

La comparaison qui s'impose est celle

d'un opéra, supposant théâtre, lumières, couleurs, personnages multiples, accord des voix, soutien des instruments (et dont on confierait).... l'interprétation à un lecteur unique.

2. — La seconde brisure est dans le temps :

Un second coup a été porté à la prière liturgique quand, libérée de ses amarres communautaires et livrée

au libre jeu individuel, elle a perdu le lien qui la ratta
chait au rythme de la vie.

Nous savons où l'on en est arrivé, et non point seule
ment sous l'action du caprice et du désordre. Le « blo
cage » des heures, le transfert des prières matinales
la nuit et des prières nocturnes au plein midi, qui a déna
turé une architecture sagement détendue, sont aujour
d'hui sanctionnés par les moralistes, qui font de « l'anti
cipation » une pratique vertueuse, et parfois par les dis
positions de la rubrique. Tant et si bien qu'il nous fau
un effort pour reprendre le sentiment de la mutilatio
subie et de la vraie ordonnance méconnue.

... Ce n'est pas seulement un égrènement dans l
temps. Mais chaque « heure » de l'office est conçue pou
l'heure de la nuit ou du jour qui lui est assignée. Le
veilles nocturnes (matines) se déroulent à l'aise, chant
et lectures, au rythme détendu de la nuit. C'est l'heur
où l'homme de Dieu délivré des servitudes de l'action
de l'indiscrétion des hommes, refait à loisir son plein dan
la contemplation et dans l'audience des Ecritures sainte
Cette veillée est tout entière baignée dans le calme d
la nuit. Les Laudes matinales sont le cri de joie d
l'âme à son réveil, offrant à Dieu l'hommage courtois d
son amour, etc....

... Il faut convenir que l'effort de fiction exigé par l
récitation des complies à une heure de l'après-midi fai
violence à l'âme, lassée par cet artifice, si elle a voul
le penser réellement, ou frustrée par une nourritur
appropriée à son besoin présent. Il est évident qu'à mid
l'âme a besoin d'autre chose que d'une prière du soi

3. — La troisième brisure enfin résulte de la naissance, a
XV^e^ siècle surtout, d'une ascèse et d'institutions spirituelle
qui ne composaient plus avec la liturgie, mais qui risquaien
fort au contraire, dans la jeunesse et la nouveauté sous l'a
pect desquelles elles se présentaient, de la supplanter.

Le régime liturgique offrait à l'individu, au peupl
un enseignement, une ascèse dont l'action modérée, mai
continue, avait élaboré la substance spirituelle de

chrétienté. Lorsque ce régime se fut sclérosé au point de perdre en grande partie sa vertu, il était inévitable que les âmes avides de Dieu ou plongées dans le péché et anxieuses de s'en délivrer, cherchassent ailleurs les pédagogies vivantes, conçues pour des fins poursuivies par elles. Sans doute les lectures nocturnes n'avaient jamais fait oublier la *lectio divina*.... Mais voici que la lecture spirituelle de livres plus énergiques, plus techniques ou plus émouvants fit, à l'inverse, oublier les richesses contenues au bréviaire. Tout un système de méditation suppléait à ce qu'avait d'un peu primitif le simple silence observé après chaque psaume et conduisait méthodiquement l'âme vers les profondeurs de la vérité divine. Les examens se faisaient plus sévères, plus précis; on oublia que les complies avaient depuis des siècles demandé aux clercs de se recueillir avant de confesser ses fautes. Il n'est pas jusqu'aux oraisons liturgiques qui n'aient perdu leur vertu auprès d'âmes soumises aux traitements plus rigoureux des exercices.

Ce nouveau système spirituel allait donner à beaucoup « la forme de leur ascèse et de leur prière ». On se trouva ainsi soumis « à deux régimes étrangers l'un à l'autre et parfois se doublant ». Qui devait l'emporter ?

Certes il ne s'agit pas de supprimer l'un des antagonistes, mais au contraire de le faire assumer par l'autre dans une synthèse organique et vivante. Or, l'Eglise a toujours prôné la prééminence de l'office canonial, dont elle fait même à ses clercs une obligation comme celle « d'un ministère très grave ».

Dans ces conditions, conclut le Père Doncœur,

Ne pourrait-on imaginer une lecture de la bible — et une étude — qui se synchroniserait avec la marche des leçons du premier nocturne; une familiarité avec les saints qui revivifierait le sanctoral du 2e nocturne; une utilisation enfin plus attentive de l'Evangile au 3e nocturne, avec une meilleure lecture homélétique ?

Pourquoi ne referait-on pas de complies cet exercice

du soir qui prescrit aux congrégations modernes la lec
ture spirituelle et l'examen, en rendant à la leçon et au
Confiteor une autre valeur que celle d'organes témoins ?
Pourquoi prime ou tierce ne viendraient-elles pas conclure
ou même nourrir l'action de grâces après la messe ?
Sexte illuminer l'examen de fin de matinée ? None et
vêpres enrichir et soutenir la visite au Saint Sacrement
traditionnelle ? Et l'on découvrirait que, loin d'être ri
vales, les deux traditions, l'antique et la moderne, se
complètent dans un harmonieux accord.

A.-M. H.

24537. — Paris. Imp. Lahure. — 31.1064
—— Le gérant de cette publication: ——
R. P. Plé, 29, Bld de La Tour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Troisième trimestre 1945. - N° d'ordre : 10.660